ANNALES DU SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE. — Tome LVI



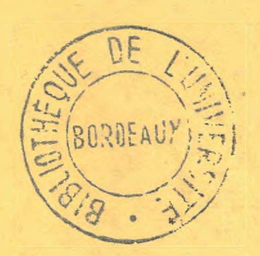
RÉPUBLIQUE ARABE UNIE

MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE L'ORIENTATION NATIONALE

SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE

ANNALES
DU SERVICE DES ANTIQUITÉS
DE L'ÉGYPTE

TOME LVI



LE CAIRE
Organisme Général
des Imprimeries Gouvernementales
1959

Le Tome LVI est Complet

ANNALES

DU SERVICE DES ANTIQUITÉS

DE L'ÉGYPTE



RÉPUBLIQUE ARABE UNIE

MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE L'ORIENTATION NATIONALE

SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE

ANNALES
DU SERVICE DES ANTIQUITÉS
DE L'ÉGYPTE

TOME LVI



LE CAIRE
Organisme Général
des Imprimeries Gouvernementales
1959



ÉTUDES
D'ÉPIGRAPHIE PROTODYNASTIQUE

II.—DEUX TABLETTES EN IVOIRE (I dyn.) ET LES LINTEAUX DE MEDAMOUD (XII-XIII[e] dyn.) [1]

PAR

VLADIMIR VIKENTIEV

AVANT-PROPOS

Les deux tablettes-étiquettes dont il est question dans cet article portent le nom d'un haut fonctionnaire du roi Wenewty de la Première dynastie. Le tombeau de Saqqarah-Nord d'où elles proviennent (sûrement l'une et probablement l'autre) est beaucoup plus grand que le tombeau de Wenewty à Abydos. Ceci a fait penser que ce dernier avait été enterré à Saqqarah et que son monument à Abydos était un cénotaphe. En d'autres termes, que la grande sépulture de Saqqarah n'était pas celle du haut fonctionnaire, mais du roi.

On ignorait cependant deux choses : 1° le rôle important qu'avait joué dans l'économie de l'Égypte du Nord une gomme-résine libyenne (aussi bien qu'un produit similaire provenant de l'Est) et 2° le fait que le haut fonctionnaire du roi Wenewty portait le titre de "Préposé" de la dite gomme-résine (tant libyenne que mésopotamienne).

Le produit en question était connu dans tout le monde ancien depuis la plus haute antiquité. Il était en vogue déjà à l'époque des cités sumériennes.[2] On le tenait pour une panacée

(1) Le premier article de cette série est publié dans ces *Annales*, v. LV, pp. 25-33.

(2) Sur l'emploi de la drogue en Mésopotamie et ailleurs, voir R. Campbell Thompson, *A Dictionary of Assyrian Botany*, p. 356-359.

et on en faisait un usage non seulement médicinal, mais encore s'en servait-on pour accroître la vigueur chez les hommes et pour maintenir la bonne santé et la beauté chez les femmes.

Le produit tant apprécié, universellement répandu, pouvait-il être inconnu des anciens Égyptiens, entretenant des relations avec leurs voisins de l'Est et de l'Ouest, depuis l'époque dite de Ménès ? Ils devaient certainement le connaître, et cela non seulement *a priori*. Il n'y a qu'à consulter les tablettes-étiquettes et les empreintes de sceaux protodynastiques pour en avoir une idée nette.

Non seulement les Égyptiens de la Première dynastie connaissaient la merveilleuse gomme-résine, mais encore en faisaient-ils une ample consommation. Aucune étiquette, attachée à un don posthume, ne manque de la mentionner. Tel Égyptien voulait l'avoir dans son tombeau en tant que stimulant. Tel autre, comme pâte alimentaire, comme condiment ou article cosmétique. Tout cela était un transfert dans l'au-delà de ce qu'on était habitué à faire de son vivant.

Vu la fréquence de la mention de la gomme-résine stimulante, on pourrait appeler, dans un certain sens, la Première dynastie "Dynastie du *Silphium*". Cest sous ce nom grec que le produit libyen est connu actuellement. Les Égyptiens l'appelaient *ṯḥnw* "produit libyen" par excellence.(1)

Ce nom n'a rien de nouveau pour les égyptologues. Ils le connaissent de longue date. Seulement ils le tenaient (et le tiennent encore !) pour la désignation d'une *huile* et s'épuisaient en de vaines disputes, si c'était une huile quelconque ou l'huile d'olive.

En réalité, le *ṯḥnw* désigne une plante produisant une gomme-résine aromatique. A part le silphium, comme nous l'avons dit, on employait aussi un produit similaire du Proche

(1) A part "*ṯḥnw*", la plante stimulante libyenne et son produit étaient connus sous différents noms, tels que *mḏḥt* "plante incisée" (allusion à l'extraction du suc), *msḏrw ẖḏrt* "oreilles de lynx" (d'après les bractées rappelant les oreilles du fauve), etc.

Orient. Mais c'est *ṯḥnw* qu'on appréciait le plus. Sous les Césars il valait son pesant d'or et on le gardait dans le Trésor d'État. A Cyrène, la plante ornait les monnaies, et, à part les céréales, c'était l'article d'exportation le plus important. Dans l'Égypte protodynastique, on trouve sur des étiquettes la mention de *per ḥedj* à côté du mot *ṯḥnw*. Il paraît donc qu'ici aussi la gomme-résine libyenne coûtait cher.

On ne doit pas, par conséquent, s'étonner outre mesure qu'un "Préposé" du précieux produit put accumuler entre ses mains une fortune lui permettant de se faire bâtir une "maison d'éternité" dont les savantes reconstitutions d'Emery, qu'il avait fouillée, nous ont fait connaître les anciennes splendeurs.

L'argument décisif que c'était bien le tombeau du haut fonctionnaire se trouve dans les deux tablettes-étiquettes à l'examen desquelles nous allons maintenant passer.

INTRODUCTION

Parmi les documents épigraphiques de la Première dynastie, découverts en 1953 à Saqqarah-Nord par la Mission de l'*Egypt Exploration Society*,(1) j'ai relevé une tablette-étiquette en ivoire portant le nom de SEDJ-SEKHEM-KA-HOR-WENEWTY, haut fonctionnaire du roi dont le nom d'Horus il eut le privilège d'inclure dans le sien. Je l'ai présentée à l'Institut d'Égypte dans sa séance du 2 novembre 1953.(2)

Plus tard j'ai appris l'existence d'une seconde tablette de provenance inconnue, et j'en ai obtenu une photo, avec l'autorisation de la publier, par l'intermédiaire du Dr. A. Piankoff, à qui je renouvelle ici mes remerciements.

Vu les différences dans la composition, le technique et la paléographie, on ne saurait affirmer que cette tablette provient du même endroit que l'autre. Il est néanmoins certain qu'elle se rapporte au même personnage et que c'est un double de la tablette que j'ai présentée il y a six ans à l'Institut d'Égypte.

On y relève des variantes et c'est là que réside l'intérêt tout particulier de la nouvelle tablette. Les variantes en question apportent des précisions quant aux deux signes identiques, gravés tout juste au milieu des tablettes. En nous révélant leur identité, la nouvelle tablette projette une vive lumière sur la légende au-dessous des kiosques jubilaires sur les linteaux de Médamoud (3) qui paraissaient jusqu'à présent indéchiffrables.

C'est là la raison pour laquelle je crois utile de présenter la nouvelle tablette en regard de l'ancienne.

Les deux seront citées en abrégé, la première *Tabl. A* (ou *A*) et la seconde *Tabl. B* (ou *B*).

---

(1) W. EMERY, *Great Tombs of the First Dynasty*, v. II, fig. 105 et pl. XXX *b*.

(2) *Bull. Inst. d'Égypte*, v. XXXVI, pp. 293-315.

(3) Musée du Caire. Atrium. Publié dans "Fouilles de l'Institut Français du Caire", v. VIII-IX.

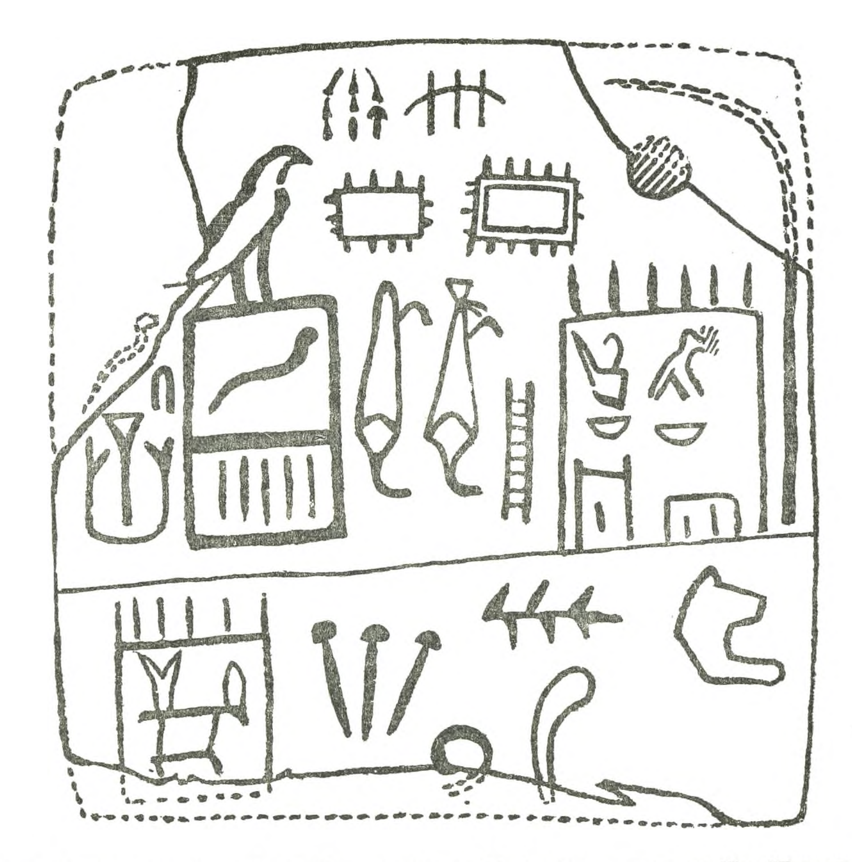


Fig. 1.—La nouvelle tablette-étiquette (agrandie) de Sedj-sekhem-ka-Hor-Wenewty (*Tabl. A.*)

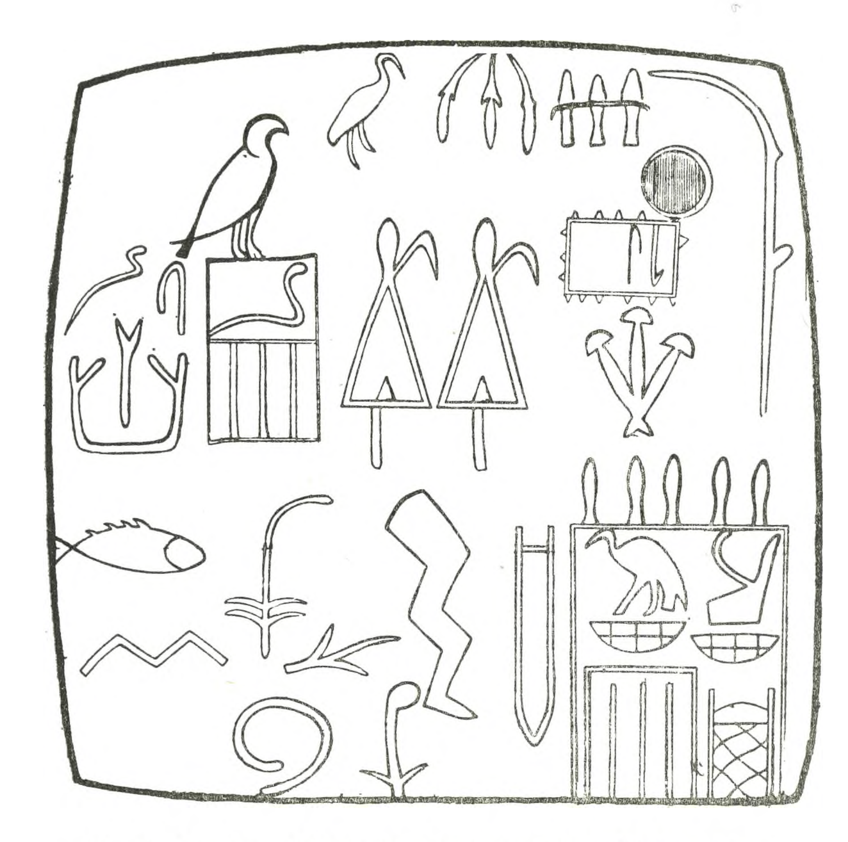


Fig. 2.—L'ancienne tablette étiquette (agrandie) de Sedj-sekhem-ka-Hor-Wenewty (*Tabl. B*).

A.—LES DEUX TABLETTES EN IVOIRE

Remarques générales

Dimensions, matériel et état de conservation. Les deux tablettes sont à un millimètre près de la même dimension (*A* 4,3×4,1 cm. — *B* 4,3×4,2 cm.). Tout comme l'ancienne, la nouvelle tablette serait, paraît-il, en ivoire.[1] La conservation de *Tabl. B* est parfaite. Celle de *A* l'est moins. Sa surface est rugueuse. Ne disposant que d'une photo, il m'est impossible d'en déterminer la cause. Tous les signes, à l'exception d'un seul, sont présents et bien lisibles. Il ne manque que l'hiéroglyphe du cobra dans le nom du fonctionnaire. Le signe a disparu avec le coin supérieur gauche de la tablette. Le coin du côté droit est parti à son tour avec la partie supérieure du signe de l'an. Encore dans ce cas, la reconstitution ne présente aucune difficulté.

LE REGISTRE SUPÉRIEUR

Chacune des deux tablettes est divisée en deux registres horizontaux. La ligne de séparation manque dans *B*, mais elle est bien présente dans *A*. Il y a encore cette différence que les deux sanctuaires des déesses-protectrices, relégués dans *Tabl. B*, faute de place, au registre inférieur, se trouvent dans *A* au registre supérieur, ce qui est plus correct, le registre inférieur étant, dans la plupart des cas, réservé en entier à la désignation de la drogue.

La création des effigies de Djebaouty.—Dans les deux tablettes, il est tout d'abord question de *mswt* "création" des effigies bovines du dieu anonyme de Djebaout-Bouto. Dans *Tabl. B* le nom est écrit avec le signe du héron. Dans *A* nous trouvons à sa place un rectangle crénelé désignant une ville, dans le cas présent, *la* "Ville" sainte de l'époque, Djebaout-Bouto. Plus tard le signe, sous une forme plus récente, sert de déterminatif au nom du héron divin *ḏbʿwty*.

(1) Son propriétaire, M. E. Kofler, m'a informé que de l'avis de M. Cyril Aldred du Musée d'Edinbourg, la tablette est en ivoire pétrifié, peut-être, d'hippopotame.

L'emplacement des effigies.—Vient ensuite l'indication de l'endroit où étaient placées les effigies. Dans *Tabl. B* se lisent les trois signes-mots suivants *ḫnt ḳrst ḥ3t* "devant l'enceinte du tombeau". Le signe peut être lu *mḥw* "Nord", *bỉty* "Roi du Nord" et *ḥ3t* "tombeau". Je pensais autrefois qu'il fallait donner la préférence à la seconde signification, tout en la rapportant au titre du fonctionnaire, lequel, croyais-je, désignait le "chancelier du Roi du Nord". *Tabl. A* rectifie cette interprétation à force de révéler l'identité des deux signes similaires au milieu des tablettes. Il ne sera incessamment question.

Notre lecture *ḳrst* du signe rectangulaire est basée sur la présence à son intérieur des signes = . Il en reste après un espace vide, dans lequel il serait tentant d'incérer le mot qu'on trouve, accompagnant le mot sur une empreinte de sceau provenant du même tombeau, ainsi : .[1] Les deux mots, *ḳrst* et *ʿn[t]* pourraient signifier "La belle enceinte funéraire". Pareille reconstitution serait conforme à la désignation d'un tombeau. C'est que sur l'empreinte du sceau, dont il vient d'être question, il y a à côté des mots la mention du *sḫn* (*ḥnw*) *3ḫ* "gardien de la propriété de l'esprit" (*i.e.* du défunt).

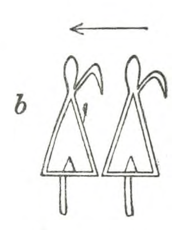


Fig. 3.—Les deux signes quasi-identiques au centre des deux tablettes.
(*a*) Dans tablette A.
(*b*) Dans tablette B.

Le titre du fonctionnaire.—Voici la graphie des deux signes similaires, tels qu'ils se présentent dans les tablettes *A* et *B* (fig. 3). Dans *A* ils ont perdu la rigidité déconcertante des signes correspondants dans *B*. A cause de leur forme stilisée, il est difficile de voir dans ces derniers des signes de plante. Nous avons pu, néanmoins, établir leur lecture en les rapprochant du

(1) W. Emery, *op. cit.*, p. 120, fig. 193.

déterminatif du mot dans *Pyr.* § 1214.[1] La forme sous laquelle le signe se présente ici est beaucoup plus souple et rappelle l'hiéroglyphe de l'arbre .

Ainsi s'ébauchait le contact des deux mystérieux signes avec le règne végétal. Mais, avant de les faire définitivement partie des plantes, il a fallu nous rendre à l'évidence que les deux signes, que l'on trouve sur certaines tablettes[2] et dans lesquels autrefois nous avons cru reconnaître le titre d'un chancelier, n'étaient pas identiques. Ce ne sont pas deux haches précédées du signe , mais une seule (celle d'en haut), tandis que le signe au dessous est *un pot muni d'un manche*. Le tout se présente donc ainsi : . Il se lit *ʿḥb mḏḥt nyswt* et signifie "mélangeur du produit (*i.e.* de la gomme-résine) de la 'plante incisée' royale".

Nous avons ainsi, d'un côté, le mot et, de l'autre, le signe-mot , d'où l'équivalence phonétique de et de , les deux se lisant *mḏḥt* et signifiant "plante incisée", *alias* son produit, la gomme-résine.

Tant qu'il s'agit du titre du fonctionnaire, comprenant les deux signes similaires , nous avons devant nous non pas, le substantif *mḏḥt*, mais le nisbe *mḏḥty* signifiant "préposé du produit de la 'plante incisée' (autrement dit, de la gomme-résine du silphium)".

Le titre *mḏḥty* nous est familier d'après plusieurs tablettes de la Première dynastie, toujours avec la même graphie, *ʿḥb mḏḥt nyswt* "mélangeur (du produit) de la 'plante incisée' royale".[3]

Ce titre, aussi bien que celui de *mḏḥty*, devait être important. A la fin de la Première dynastie il y avait même un *ʿḥb ʿ3 mḏḥt nyswt* "grand mélangeur de la 'plante incisée royale'" (Stèle

(1) *Bull. Inst. d'Égypte*, v. XXXVI, p. 301.
(2) Fl. Petrie, *Royal Tombs*, v. I, pl. XV, 16 ; XVII, 26 ; v. II, pl. XII, 6.
(3) *R. T*, v. I, pl. XV, 16 ; v. II, pl. XII, 6.

de Mer-ka),[1] ce qui souligne davantage l'importance du personnage qui le portait. D'ailleurs là ce titre exalté se touve en tête de nombreux titres importants, tels que *ḥry sšt3, iry iwn ṯḥn* etc.

Le signe de la "plante incisée".—Voyons de plus près les deux signes du titre du haut fonctionnaire. Dans *Tabl. B* ils font montre d'un schématisme anguleux qui a retardé leur identification. Tant que nous n'avions devant nous que les signes , sans autre indication, nous hésitions à y reconnaître les tiges d'une *Ferula*. Comme je l'ai dit, au début je n'ai pu établir que leur lecture en me référant au signe homophone de la hache et au déterminatif du mot *mḏḥ[t]* dans *Pyr.* § 1214. Le déterminatif en question , ailleurs signe-mot *mḏḥt*, ne manque pas, lui aussi d'être schématisé, bien qu'à un moindre degré. On y reconnaît sans peine la tige (sans ombelle ni bractées) s'élargissant vers en bas, et le rhizome, ici tout droit, comme cela arrive souvent ailleurs.

Un pas en avant vers une présentation plus naturaliste des deux signes est fait dans *Tabl. A*. Ici ils se rapprochent sensiblement du profil de la plante, telle qu'elle se présente sur les monnaies de Cyrène du VI-IV sc. av. J.C., portant sur une face la tête de Jupiter Ammon et, sur l'autre, une tige fleurie de silphium (fig. 4 *a*).[2] Du moment que nous y éliminons les bractées et les ombelles latérales, nous avons devant nous la figure caractéristique de la tige, s'élargissant vers en bas (fig. 4 *b*). Et, détail des plus suggestifs, tant dans *Tabl. A*, que sur les monnaies, *la racine en s'incurvant s'étale horizontalement.*

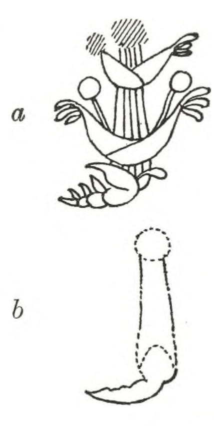


Fig. 4.—Une tige fleurie de *Silphium* d'après les monnaies de Cyrène (VI-IV s. av. J.C.).

(*a*) Tige complète, avec ombelles, bractées et rhizome (tige souterraine).

(*b*) Tige, avec les ombelles et bractées éliminées.

---

(1) W. Emery, op. *cit.*, v. III, p. 30-31.

(2) E. Robinson, *Catalogue of the Greek Coins of Cyrenaica*.

Il s'agit, à proprement parler d'un *rhizome, sc.* d'une tige souterraine s'étalant parallèlement à la surface du sol.

Et le rhizome est un détail caractéristique d'une *Ferula*, voire du silphium.

Ainsi, plus que le profile de la plante, c'est la tige souterraine horizontale qui confirme, l'on ne peut mieux, notre identification des signes , *alias* , comme représentant deux tiges d'une *Ferula*, voire de *mḥḏt*, la célèbre "plante incisée" libyenne.

Distinctions entre les deux signes du titre dans Tabl. A.—Les deux signes dans *Tabl. A* se distinguent quelque peu des mêmes signes dans l'autre tablette. Tout comme dans *B*, ils se rétrécissent au-dessous du sommet. Seulement, chez le signe à droite, le premier à lire, l'étranglement est beaucoup plus prononcé que chez le signe à gauche. De plus, il porte un lien et son sommet se termine par une ligne droite, tandis que chez l'autre signe il est arrondi (pl. I-III). Nous aurons l'occasion de nous en souvenir dans le paragraphe suivant.

Tout ceci nous donne une idée comment on s'y prenait pour extraire de la tige le suc καυλίας) de καῦλος "tige"), par opposition à ῥιζίας (de ῥίζα "racine"), "suc du rhizome".

(1) On liait la tige au-dessous de l'ombelle.

(2) On enlevait l'ombelle.

(3) On pratiquait une incision au-dessous du lien.

Conformément à la convention, le flot du suc est représenté d'abord remontant et puis retombant en formant une courbe.

Le procédé en question rappelle à notre mémoire *Pyr.* § 1214:

....

"... Isis la Grande qui lia la *nḏḥ[ṯ]* à Chemmis. Elle apporta son suc et elle répandit son parfum sur les bras de son fils Horus, enfant mineur."

Ce passage fait allusion à la légende d'Horus piqué par un scorpion ou par un serpent, l'une des applications de la drogue aromatique libyenne étant, précisément, de guérir les piqures des reptiles.

Il est à présumer que derrière Isis, dite "la Grande", se cache une déesse-mère libyenne, dans le genre de la vache divine, *alias* déesse-vautour, 'I3t "aux mamelles pendantes".[1] C'est cette "Grande", quelque part sur les "Echelles d'Horus libyen", propices aux plantes odorantes (et non pas dans les marécages du Delta qui n'en produisent guère !) qui exprima le suc aromatique et curatif, pour porter secours à son fils dolent.

Le nombre "deux" des vases et des signes de la plante.—Lors de la donation au roi de la drogue stimulante, les dieux tiennent à la main *deux* vases (pl. IV). Pareillement, chez le prêtre-*sem* nous voyons suspendues sur l'épaule *deux* vases (parfois une paire sur chaque épaule). Même chose chez la déesse Seshat. Le *sem* et la déesse sont en rapport avec l'ancienne déesse royale, Mafdet. Dans la grande tablette en schiste d'Hiéraconpolis celle-là, représentée par son prêtre (ou prêtresse), tient, elle aussi, suspendus sur l'épaule, à l'aide d'une palanche, *deux* vases, contenant selon toute vraisemblance, comme dans les autres cas cités, la drogue stimulante.

A part le nombre "deux" des vases contenant cette dernière, nous trouvons dans la tablette de Sedj-sekhem-ka-Hor-wenewty la même chose, ici illustrée par la plante elle-même, productrice de la gomme-résine stimulante.

Quelle en serait l'explication ?

Il se peut qu'il faille la chercher dans le *ṯḫnw* et le *ʿš*, faisant partie des sept parfums présentés au mort. Ces deux parfums sont cités ensemble, souvent avec la désignation commune *ḥ3tt* "meilleure qualité" au-dessus d'eux. Or ces deux noms désigneraient au début deux qualités d'un seul et même

(1) V. Vikentiev, *Les rites de la réinvestiture royale*, etc., dans *Bull. Inst. d'Egypte*, v. XXXVII, p. 295-296.

produit aromatique stimulant, l'un provenant de la Libye et l'autre de la Mésopotamie. Ce dernier produit, connu à l'époque sumérienne sous le nom de ASH, avait été confondu plus tard en Égypte avec la désignation homophone de l'huile de cèdre-*ʿâsh*.

Il est donc possible que les deux vases, présentés au roi jubilaire, contenaient deux sortes du produit stimulant, *sc.* le *ṯḫnw* cyrénéen et le ASH sumérien. Ainsi était-il à l'époque archaïque. Plus tard, comme bien des choses dans le Heb-Sed, la présentation de deux vases n'était que de la pure convention.

Ce qui vient d'être dit à propos des vases se rapporte également aux signes quasi-identiques dans le titre du Sedj-sekhem-ka-Hor-wenewty. Ce serait un "Préposé des deux sortes de la plante stimulante (*sc.* de son produit, provenant respectivement de l'Ouest et de l'Est)".

Il est à remarquer qu'il n'y a aucune distinction de forme entre les deux vases. Mais il y en a tant qu'il s'agit des plantes stimulantes. Et ceci, tant dans *Tabl. A* que dans la formule au-dessous des kiosques jubilaires (voir le paragraphe suivant).

Dans *Tabl. A* la différence entre les deux plantes est marquée par la présence d'un *lien* dans la première et son absence dans la deuxième.

Pourquoi l'avait-on fait ?

Peut-être pour suggérer que la première plante, le *ṯḫnw*-silphium libyen, était plus estimée que l'ASH babylonien et que, bien que ce dernier fût, lui aussi, de la même famille des plantes stimulantes, c'est de préférence du *ṯḫnw* qu'on se servait.

Ce qui vient d'être dit serait conforme à l'estimation, faite par les auteurs classiques (Théophraste) et, plus tard, par Avicenne, des deux sortes, occidentale et orientale, de la plante stimulante.

La supposition qu'il s'agit de deux qualités du suc, καυλίας et ῥιζίας, extraites l'une de la tige et l'autre du rhizome, doit être écartée. Dans le second signe, tout comme dans le premier, le flot du suc sort d'en haut et non pas d'en bas.

Dans le cas où notre interprétation des deux signes quasi-identiques, dans le titre du haut fonctionnaire, s'avérait juste, le titre serait à lire :

mḏḥty ṯḥnw—mḏḥty ASH "Préposé de la 'plante incisée' libyenne—Préposé de la 'plante incisée' sumérienne".

B.—LES LINTEAUX DE MÉDAMOUD

La formule au-dessous du double kiosque jubilaire.—La tige, munie d'un rhizome dans *Tabl. A*, évoque en notre mémoire des signes ressemblants, au-dessous des kiosques jubilaires des rois Senousert III et Amenemhat IV-Sebekhotep, sur les linteaux de Médamoud (fig. 5 et pl. IV-V). Les signes y sont renversés, de sorte que le rhizome se trouve en haut et le sommet de la tige en bas.

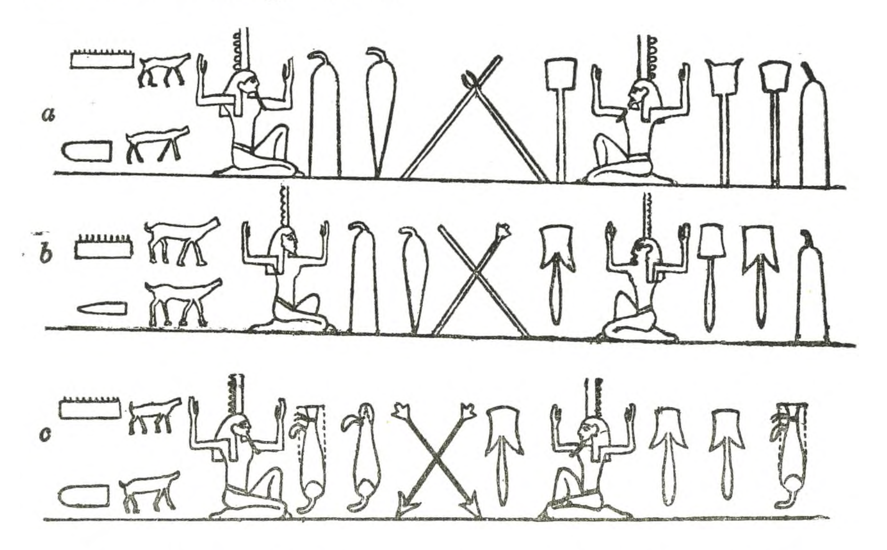


Fig. 5.—L'inscription énigmatique au-dessous du double kiosque jubilaire.
(*a*) Sur le linteau de Senousert III (XIIème dyn.).
(*b*) Sur le linteau d'Amenemhat IV (XIIIème dyn.).
(*c*) L'inscription reconstituée.

Tant le signe renversé et au sommet pointu de la 'plante incisée', que maints autres hiéroglyphes dans la formule au-dessous des kiosques, ont une apparence bizarre. Ainsi, à part [signe] il y a deux autres signes ressemblants de la forme [signe] (chez

Sen. III : [signe] et [signe]). De plus, à part les deux signes ordinaires [signes], chez Amenemhat, il y a le signe ressemblant [signe] (chez Sen. III : [signe], [signe] et [signe]). Somme toute, nous avons devant nous les signes [signe] et [signe] et deux paires de signes ressemblants.

Le tout a l'air de camouflage, intentionnel ou non. En d'autres mots, il s'agirait, soit d'une inscription énigmatique, soit d'une inscription spontanément défigurée par suite de l'oubli de sa signification.

Examinons les deux possibilités en commençant par la deuxième.

Le renversement et la déformation des signes dans le courant des siècles est une chose courante. Pour en avoir une idée, il suffirait de se souvenir des déformations subies par le *ḥedj-ourou* de la stèle de Djoser (pyramide à degrés à Saqqarah, IIIème dyn.) dans un monument postérieur. Ainsi, dans le naos du roi Apriès (XXVIème dyn.) d'Edfou, la main du babouin, présentant les boulettes stimulantes au roi exécutant la course rituelle, est tournée vers en bas, comme si elle prenait quelque chose dans la coupe. Les boulettes chez Djoser, placées sur le bord de la coupe, ont été mises, chez Apriès, au-dessous de la coupe, telles un fil de perles, etc [1].

Le changement dans l'apparence des signes sur les linteaux de Médamoud n'est pas considérable. Dans le cas du signe [signe] nous trouvons chez Senousert III que les extrémités pointues sont, soit inexistantes, soit placées en haut, au lieu de l'être en bas. Chez le signe de la plante incisée, à part le renversement, son extrémité est parfois pointue ([signe]), parfois élargie ([signe]). Tout ceci est peu de choses et ne sort pas de l'ordinaire.

Toutefois, il y a un signe dont la déformation dépasse ces limites, comme l'on voit, assez modestes. Des sorte qu'on est

(1) G. Roeder, *Naos*, pl. IX.

porté à y voir autre chose, à savoir *un changement intentionnel.* Il s'agit du signe tout juste au milleu de la formule au-dessous du double kiosque jubilaire de SENOUSERT III.

La chose ressort surtout quand nous mettons le signe en question (pl. V *a*) en regard du signe correspondant dans l'inscription d'AMENEMHAT IV (pl. V *b*). Celui-ci est composé d'une flèche et d'une verge entrecroisées. Il est facile d'y deviner le nom de la déesse Neith, bien à sa place à côté de la désignation de la drogue stimulante. Le seconde flèche n'a perdu que ses extrémités caractéristiques.

Mais que dire du signe correspondant chez SENOUSERT III ? Ici nous avons devant nous une verge pareille à la précédente, mais à la place de la flèche c'est une fourche empêchant la verge de tomber !

Un changement spontané de ce genre est difficile à admettre. On penserait plutôt à un arrangement intentionnel, voire à *un signe énigmatique.* (1)

Du moment que la flèche et la verge entrecroisées chez AMENEMHAT IV nous suggèrent le nom *Nt* (Neith), nous sommes tout naturellement porté à supposer que le signe de la verge retenu dans sa chute par la fourche, doit se lire, lui aussi, *n t*. Or, il y a précisément le verbe 𓈖 𓏲 𓂝 *nỉ* qui veut dire "retenir", "repousser". Il conviendrait parfaitement bien au cas présent. Le jeu de mots *nỉ*, *nỉt* (participe féminin)—*Nt* (Neith) est tout à fait possible.

Ce jeu de mots milite en faveur de la seconde alternative. Autrement dit, le renversement et la déformation des signes dans les deux formules au-dessous des kiosques jubilaires ont été faits *intentionnellement* et constituent des *inscriptions énigmatiques.*

Après qu'on eut redonné aux signes déformés et renversés leur aspect et leur position originaires, la formule se présente de la manière suivante (fig. 5 *c*).

(1) *Cf.* une déformation spontanée dans ED. NAVILLE, *Festival Hall of Osorkon*, pl. IX, 3-6.

La périodicité des signes 𓋴 𓋴 𓊹 et 𓊹 𓊹 𓋴 saute aux yeux, surtout dans les cas où les deux groupes sont placés l'un au-dessous de l'autre (fig. 6, *a-b*).

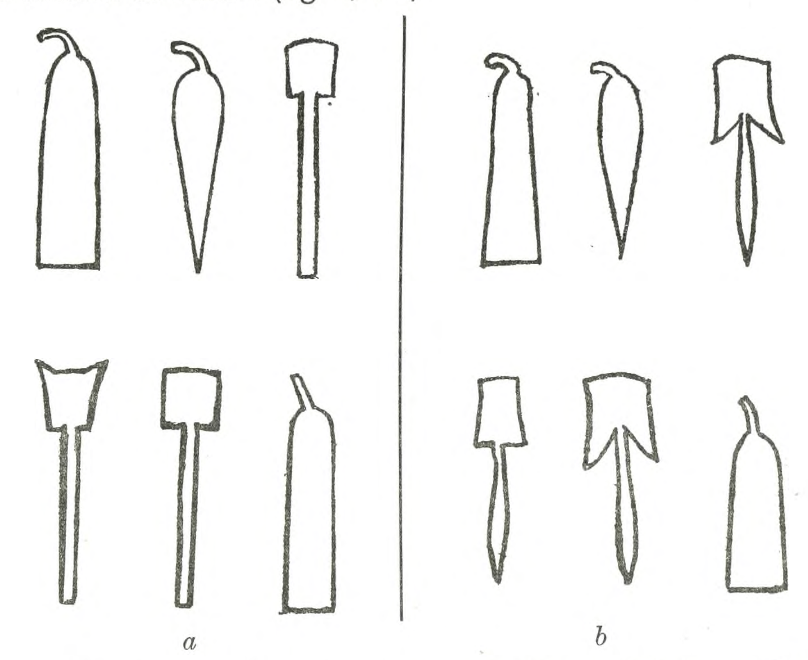


FIG. 6.—L'inscription énigmatique au-dessous des kiosques jubilaires, en deux groupes superposés :
(*a*) Sur le linteau du roi Sénousert III (XIIème dyn.)
(*b*) Sur le linteau du roi Amenemhat IV (XIIIème dyn.)

Le tout prend alors franchement l'aspect *d'empreintes de sceaux cylindriques* roulés sur des bouchons d'argile où les éléments constituants sont disposés d'après le schéma suivant : A B A B / B A B A. On ne peut par conséquent s'empêcher de se demander si la formule, que nous sommes en train d'examiner, ne se faisait-elle pas l'écho des désignations archaïques, en rapport avec les substances contenues dans des jarres.

A propos des deux signes quasiment identiques.—La paire de signes se distinguant l'un de l'autre par leur extrémité, tronquée dans un cas et pointue dans l'autre, rappelle à notre mémoire la paire correspondante dans *Tabl. A* (fig. I et pl. I).

Quitte au renversement et à la déformation des signes, le parallélisme est parfait. Et c'est là une preuve de plus que la figuration jubilaire des XII-XIIIème dynasties (linteaux de Médamoud) remonte à celle de la première dynastie et, en particulier, à la désignation de la drogue sur les tablettes-étiquettes et sur les poteries.

Le signe d'innombrables années présenté au roi.— La supposition que la formule avait trait au produit de la plante libyenne (gomme-résine du silphium) serait en parfait accord avec l'imagerie du Heb-Sed.

Nous y voyons en effet les dieux, Horus et Seth, tendant au roi, chacun de son côté, le symbole de la vie infinie. Ils le font d'une main, tandis que de l'autre ils présentent deux vases dont l'un a au-dessous de lui les signes d'innombrables années. Ce qui signifierait que les vases contenaient une substance conférant une vie infinie. Le signe *ḥḥ*, dans une main et les vases dans l'autre, expriment par conséquent la même idée de longévité conférée au roi par la vertu de la dite substance.

Or nous avons de sérieuses raisons de croire que cette dernière n'était autre chose que le produit (ou un mélange à base) de la "plante incisée" *i.e.* du silphium. De son côté, la formule au-dessous des kiosques le désigne clairement.

Somme toute, l'imagerie des dieux conférant au roi la longévité sous une forme symbolique (signe) et matérielle (les deux coupes), forme un ensemble homogène.

L'emploi du silphium lors du Jubilé.—Je viens de dire que nous avons de sérieuses raisons de supposer que la substance présentée au roi, trônant dans le double kiosque du Sud et du Nord, était à base du "produit libyen", *i.e.* du silphium.

Il suffit de citer sous ce rapport un seul témoignage.

Dans la tablette du roi WEDENI (fig. 7)(1) nous voyons, à droite, le roi assis dans le kiosque jubilaire coiffé des deux

(1) *R. T.*, v. I, pl. XV, 16 ; *cf. ib.*, 17-18 (fig. 7 bis).

couronnes, blanche et rouge. On dirait, portant un *pschent*. Toutefois, comme je l'ai suggéré depuis longtemps,(1) il s'agit en réalité de *deux* kiosques et *de deux* figures royales superposées, l'une d'elles portant la couronne du Sud et l'autre, celle du Nord.

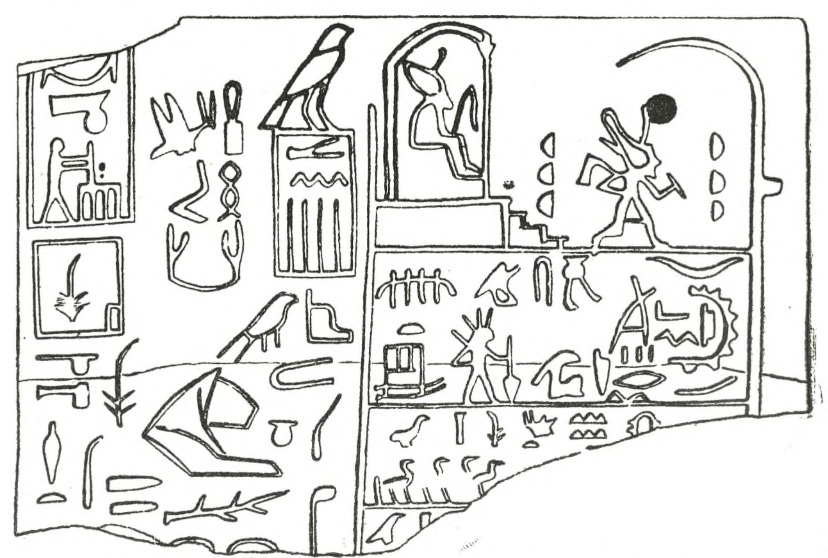


FIG. 7.—Tablette-étiquette du roi Wedeni (Ière dyn.).

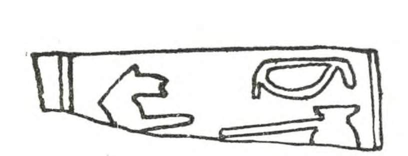
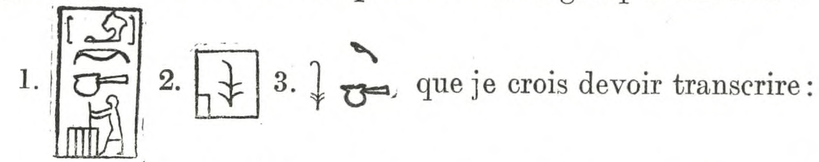




FIG. 7 *bis.*—Deux variantes de la formule *ʿḥb ḥ3tt ṯḥnw* "mélange du produit libyen de la meilleur qualité" (R.T., v, I, pl. XV. 17-18).

La scène à droite de celle dont il vient d'être question montre les deux courses jubilaires du roi, elles aussi superposées.

La colonne à l'extrême gauche a trait au mélange de la drogue stimulante. Elle comprend les trois groupes suivants :



1. 2. 3. que je crois devoir transcrire :

1. *ʿḥb ḥ3tt ṯḥnw*, 2. (*m*) *ḥwt nyswt*, 3. (*in*) *ʿḥb mḏḥt nyswt*.

(1) V. VIKENTIEV, *La tablette en ivoire de Ñaqada*, dans *Ann. Serv. Ant.*, v. XLI, pp. 288-289.

"mélange du produit libyen de meilleur qualité — (dans) le château royal—(par) le mélangeur (du produit) de la 'plante incisée' royale,"

Suit le nom du mélangeur.

Le voisinage des deux scènes, resp. à droite et à gauche, ne peut pas être fortuit et n'aurait qu'une seule raison d'être. C'est que la drogue, savamment préparée par le mélangeur, était destinée, 1° au roi siégeant, à tour de rôle, dans les deux parties du double kiosque jubilaire, et 2° au roi exécutant la course rituelle.

Le rapport entre les deux parties de la tablette, tant qu'il s'agit de la drogue, est d'ailleurs clairement indiqué par la mention au-dessous du roi, assis dans le double kiosque et courant, de l' "apport du suc" (*int dꜣi*) (1), aussi bien que par la présence à côté de la figure d'un Libyen portant une lance et d'une pleureuse-*ḳmꜣt*, provenant d'une oasis (Bahrieh ?).

Le fait que le mélange était consommé par le roi siégeant dans le double kiosque est confirmé par les deux scènes, gravées sur les linteaux de Médamoud; et son emploi par le roi qui court, par l'une des stèles au fond de la pyramide à degrés de Djeser (le babouin *ḥd-wrw* devant la coupe, face au roi), et ailleurs.

C'est ainsi, *sc.* d'une manière graphique, que le silphium nous est présenté en tant que base matérielle des rites de la réinvestiture royale (Heb-Sed).

La signification intégrale de la formule.—Il est temps de nous rendre compte de la signification de toute la légende au-dessous du double kiosque jubilaire.

Elle se réduit, comme nous l'avons vu, a *deux signes* dont le premier est double et le second est unique. Le tout se lirait *mḏḥt ṯḥnw mḏḥt ASH sꜣbt* et signifierait "(produit)

(1) La mention de se retrouve, avec remplacement de par , dans la "Liturgie Funéraire" (GARDINER, dans *JEA*, v. XLI, pl. V). Pour la lecture *dꜣi* du signe , voir mon article dans ces *Annales*, v. LV, p. 25-33.

de la 'plante incisée' libyenne, (produit) de la 'plante incisée' sumérienne (*i.e.* produit des deux espèces de la plante stimulante, occidentale et orientale) – exsudé".

Le verbe *sꜣb* figure à la Col. 79 des *Textes dramatiques du Ramesseum* sous forme du relatif parfait *sꜣbt.n.f* "ce qu'il (*sc.* le dieu) a exsudé". Encore ici le verbe *sꜣb* se trouve en rapport avec *šbt* désignant tout comme *ṯḥnw*, la plante "libyenne".(1)

Le nom de Neith, intercalé dans la formule au-dessous du double kiosque, évoque en notre mémoire la phrase gravée sur un sceau cylindrique provenant du tombeau de *Sedj-sekhem-ka* "que Neith accorde le suc *dꜣi* (*sc.* le suc par excellence du silphium)."

Il semblerait que la formule au-dessous du double kiosque de Sen. III et d'Amen. IV, ait la même signification et doive être comprise *comme un souhait* que la drogue stimulante soit donnée au roi jubilaire.

A l'extrême gauche de la formule (*i.e.* à sa fin) se trouvent les quatre signes suivants: . Ils se liraient *ḫnwy mnw sd* et se rapporteraient aux deux "intérieurs" du double kiosque jubilaire. Autrement dit, aux deux parties du kiosque où siégeait, à tour de rôle, le roi.

La donation du produit stimulant, censé émaner de Neith, ancienne déesse de la ville sainte de Bouto, serait faite en définitive au roi, à tour de rôle, par les dieux Horus et Seth.

La formule reconstituée se présenterait, par conséquent, de la manière suivante :

[ ] [SEN., *alias* AMEN.]

"Que la déesse Neith [accorde] les deux espèces de la drogue stimulante exsudée [au roi du Sud et du Nord, Sen., *alias*, AMEN. à] l'intérieur du double kiosque jubilaire".(2)

(1) K. SETHE, *Dramatische Texte zu Altaegyptischen Mysterienspielen*, pl. VII et XVIII.

(2) Les deux signes de "million d'années" ne font pas partie de la formule.

C.—LES DEUX TABLETTES EN IVOIRE *(suite et fin)*

Le nom du fonctionnaire.—Après le titre (*alias*) dans les deux tablettes vient le nom du "Préposé des deux espèces de la drogue stimulante". La graphie est la même dans les deux tablettes (*A* et *B*). Le nom, ici et là, se lit SEDJ-SEKHEM-KA-HOR-WENEWTY.

Les sanctuaires des deux déesses-protectrices.—Il en est de même quant aux sanctuaires des déesses-protectrices du Sud et du Nord. Toutefois, ici une correction s'impose. Lors de la publication de *Tabl. B* je croyais être en présence des sanctuaires de Nekhbet et d'*Ouadjyt*, ces déesses souvent figurant ensemble en tant que *nbty* "Deux Maîtresses". Je n'ai pas manqué de relever à cette occasion la présentation quelque peu *sui generis* du nom de la déesse du Nord (au lieu de), et j'ai cru pouvoir la justifier en évoquant le signe désignant non seulement la couronne rouge, mais aussi la couronne verte ( ). Or, à part les cas où les noms de Nekhbet et d'Ouadjyt figurent ensemble, il y en a d'autres où Nekhbet a auprès d'elle la déesse Neith (fig. 8)(1). Le nom de celle-ci est écrit avec le signe des deux flèches entrecroisées ou bien avec celui de la couronne , se lisant dans ces cas *nt*.



FIG. 8.—Les noms des déesses Nekhbet et Neith associés sur un sceau cylindrique en ébène du roi Djerty (Ière dyn).

(1) *R.T.*, v. II, pl. V, 11.

La déesse Neith, associée à la drogue libyenne, était censée la donner à ses adorateurs. Nous trouvons sur une empreinte de sceau la formule *nt wd [ti]* (ou: *wd nt*) *dsi* "que la déesse Neith accorde le suc (de silphium)".

Voir également *supra*, p. 49, le nom de Neith ( ) figurant au-dessous du double kiosque jubilaire de SENOUSERT III et d'AMENEMHAT IV de Médamoud, à côté de la désignation de la gomme-résine de silphium. C'est pareil dans nos deux tablettes, *A* et *B*, où le sanctuaire de Neith ( ) voisine avec le titre *mdḫty* "Préposé (du produit de) la 'plante incisée' (*sc.* du silphium). De plus il y a encore la mention de la drogue telle quelle (*A*: ; *B*:) v. *infra*.

En prenant en considération ce qui vient d'être dit, il me semble préférable de tenir le sanctuaire à côte de Nekhbet pour celui de *Neith*.

Le signe .—Ce signe, tout comme dans *Tabl. B* se lit *ḥ*ʿ*w* et veut dire "cérémonies". Ces dernières devaient être célébrées devant ou à l'intérieur des sanctuaires de Nekhbet et de Neith, en rapport, il se peut, avec la consommation du mélange à base de silphium et, peut-être, lors de la pose des effigies bovines du dieu Djébaouty devant (à lire: tout autour de la) *ḳrst* [ʿ*nt*] "belle enceinte sépulcrale" du tombeau du haut fonctionnaire (*supra*, p. 9.)(1).

LE REGISTRE INFÉRIEUR

Le registre inférieur contient la même formule dans les deux tablettes. Mais, encore ici, on relève quelques variantes.

En parlant du signe (fig. 9 *a*) dans *Tabl. B* (*op. cit.*, p. 302), je l'ai tenu pour un équivalent de la désignation habituelle de la drogue. *Tabl. A* nous apporte une confirmation dans ce sens.

(1) *Cf.* SIR A. GARDINER, dans *J.E.A.*, V. XLIV (1958), p. 38-39, qui tient le sanctuaire (comme nous autrefois !) pour celui d'Ouadjyt. Le fait qu'il s'agit en réalité du sanctuaire de NEITH rend nulle toute son argumentation en faveur de l'existence d'un nom personnel du "Roi-Serpent" ITERTY.

Nous y trouvons en effet en tête du registre inférieur le signe-mot *ḥꜣtt* (fig. 9 *b*) exprimant à lui seul, comme cela arrive souvent, toute la formule *ḥꜣtt ỉtt [m] ḫtyw Ḥr* "meilleure qualité (du produit) tiré des 'Echelles d'Horus' ", autrement dit, de la Cyrénaïque.

Mais, contrairement à ce que je croyais auparavant, à savoir que le signe était une combinaison de et de il me semble maintenant préférable d'y voir tout simplement *l'épanchement du suc pâteux du silphium*, devenu anguleux par analogie avec le signe de l'eau tout proche.(1)

a

b

FIG. 9.—Les deux signes désignant, l'un et l'autre, "la meilleure qualité du suc stimulant tiré des 'Echelles d'Horus' (*i.e.* de la Cyrénaïque)".

(*a*) Dans *Tabl. B.*

(*b*) Dans *Tabl. A.*

Le signe figure sur plusieurs poteries, provenant du même tombeau, et il y désigne le "suc pâteux exprimé" , *i.e.* suc de silphium.

Le signe en question n'est connu que d'après le tombeau de SEDJ-SEKHEM-KA-HOR-WENEWTY.

La quantité de la drogue.—La désignation de la quantité du produit libyen est la même dans les deux tablettes : "mille cent *ḫt*".(2)

(1) Le signe , et surtout sa forme cursive , sur les poteries, sont à comparer, avec le signe , représentant lui aussi, un écoulement pâteux (*ḥs* "excrément", copt. ϩⲟⲥ ; *Wb.*, III 164, 4 ; v. *Pyr.*, § 127 *c*).

(2) Le volume d'un *ḫt* est inconnu Cf. *Wb.*, III, p. 339, 9, le *ḫt* en rapport avec le vin.

Mets rituel.—A la fin du registre on trouve dans toutes les tablettes protodynastiques la désignation d'un mets dont on se servait apparemment lors des cérémonies à l'intérieur ou devant les sanctuaires des déesses-protectrices. Cette désignation diffère dans nos deux tablettes, *A* et *B*, mais plutôt de forme que de fond. Dans *B* c'est *inw nyswt* "mets-*inw* du Roi du Sud". Cette désignation figure souvent dans les formules archaïques, soit dans des tablettes, soit dans des inscriptions sur poteries.

En regard de nous trouvons dans *A* le signe complexe . Je crois y reconnaître le "local de la consommation-*ḏfꜣ* dont il est question dans maints documents de la Première dynastie et ailleurs.(1)

Le signe représente un local orné de *ḫkrw*. A l'intérieur il y a une coupe et un pain posés sur une table. Il est question de pareils locaux dans deux stèles de l'époque du dernier roi de la Première dynastie, KA-Â, portant le nom, resp. d'OUR-SABEF (Musée du Caire) et de MER-KA (Saqqarah). Dans la première le local de consommation se présente de la manière suivante : . Dans la seconde, c'est le pavillon-*sḥ*, suivi des signes du pain et d'une coupe (pain et bière). Dans la stèle de MER-KA, le *sḥ* manque et le pain est posé sur une coupe (ainsi :) tenu par un personnage portant un long vêtement.

Il est à noter que dans les tablettes il est fait souvent mention du mets-*ḏfꜣ* ou du mets *inw*, parfois des deux ensemble, précédé resp. des signes et . Ces deux signes désigneraient non pas le Sud et le Nord, mais "le *Roi* du Sud" et "le *Roi* du Nord". Les tablettes de SEDJ-SEKHEM-KA-HOR-WENEWTY, *A* et *B*, se partagent entres elles les deux désignations, en rapportant le mets-*inw* à et le mets-*ḏfꜣ* à .

Dans d'autres tablettes c'est la même chose. Parfois l'inverse.

(1) Cf. , , etc. "Nahrungswerkstatt-Küche" ; *Wb.* V, p.570, 1-2.

RÉSUMÉ

1. La mise en regard de la nouvelle tablette avec l'ancienne et avec les linteaux de Médamoud, tout en confirmant en général notre interprétation de l'inscription, gravée sur l'ancienne tablette, y apporte quelques corrections partielles.

2. La correction la plus importante concerne le titre du haut fonctionnaire. Je croyais autrefois qu'il désignait un "chancelier royal". Actuellement il devient évident qu'il s'agit d'un fonctionnaire chargé de la précieuse gomme-résine, produit stimulant.

3. La meilleure qualité de ce produit provenait de la Libye et était connue sous le nom de *ṯḥnw*, ce qu'on peut interpréter comme "produit libyen par excellence". Une autre espèce de la même gomme-résine provenait du Proche Orient et portait le nom sumérien ASH (confondu plus tard en Égypte avec *ʿâsh* "huile de cèdre").

4. Il en est fait mention de ces deux espèces, tant dans les deux tablettes-étiquettes que sur les linteaux de porte de Senousert III et d'Amenemhat IV Sebekhotep, provenant de Médamoud.

5. L'une des deux tablettes nous fait connaître la plante, productrice de la gomme-résine stimulante, sous une forme pareille à celle du silphium sur les monnaies de Cyrène du VI–IV s. av. J.C. Et cela, tant qu'il s'agit de la tige s'élevant au-dessus du sol, que du rhizome (tige souterraine). La présence du rhizome sur l'une des deux tablettes (aussi bien que sur les linteaux) est décisive quant à l'identification du signe (double) désignant le titre du propriétaire du tombeau (qui est un fonctionnaire et non pas un roi).

6. Le signe du silphium, muni du rhizome, sur l'une des deux tablettes, nous fait connaître comment on procédait à l'extraction du suc stimulant. On le faisait s'écouler du haut de la tige, liée et incisée au-dessous de l'ombelle (enlevée).

7. L'inscription sur les linteaux de Médamoud, gravée au-dessous du double kiosque jubilaire, porte au milieu le nom de la déesse Neith, dispensatrice de la gomme stimulante du silphium. Il s'agirait d'un souhait qu'elle accorde la drogue au roi "dans les deux intérieurs (*i.e.* parties) du kiosque du Heb-Sed".

8. La vigueur renouvelée et la longévité étaient conférées au roi jubilaire, simultanément, sous une forme symbolique (signe d'innombrables années) et matérielle (mélange à base de silphium des deux espèces, présentées dans deux coupes.

9. L'inscription sur les linteaux est du genre énigmatique. Transcrite sous une forme ordinaire elle rappelle à notre mémoire l'epigraphie des sceaux cylindriques de l'époque protodynastique. Ceci fait remonter l'inscription au-dessous du double kiosque jubilaire à l'époque archaïque.

10. L'inscription sur les deux tablettes quasi-identiques, telle qu'elle se présente à nous actuellement, serait à traduire de la manière suivante:

"*L'an* (où eut lieu) *la création* (des effigies de) *Djébaouty* (posées) *devant* (à lire tout autour de) *la belle enceinte funéraire du tombeau du Préposé* (du produit, c.-à-d. de la gomme-résine) *de la 'plante incisée' libyenne et de la 'plante incisée' babylonienne.*

"(Quand eurent lieu des) *cérémonies* (devant ou à l'intérieur des) *sanctuaires de Nekhbet et de Neith.*

"(Quand furent consommés) *1100ḫt* (du mets rituel) *ỉnw du roi du Sud* (alias, du mets-*ḏfꜣ* du roi du Nord) (assaisonné de) *la meilleure qualité du produit libyen tiré des 'Echelles d'Horus'* (*i.e.* de la Cyrénaïque).

VLADIMIR VIKENTIEV

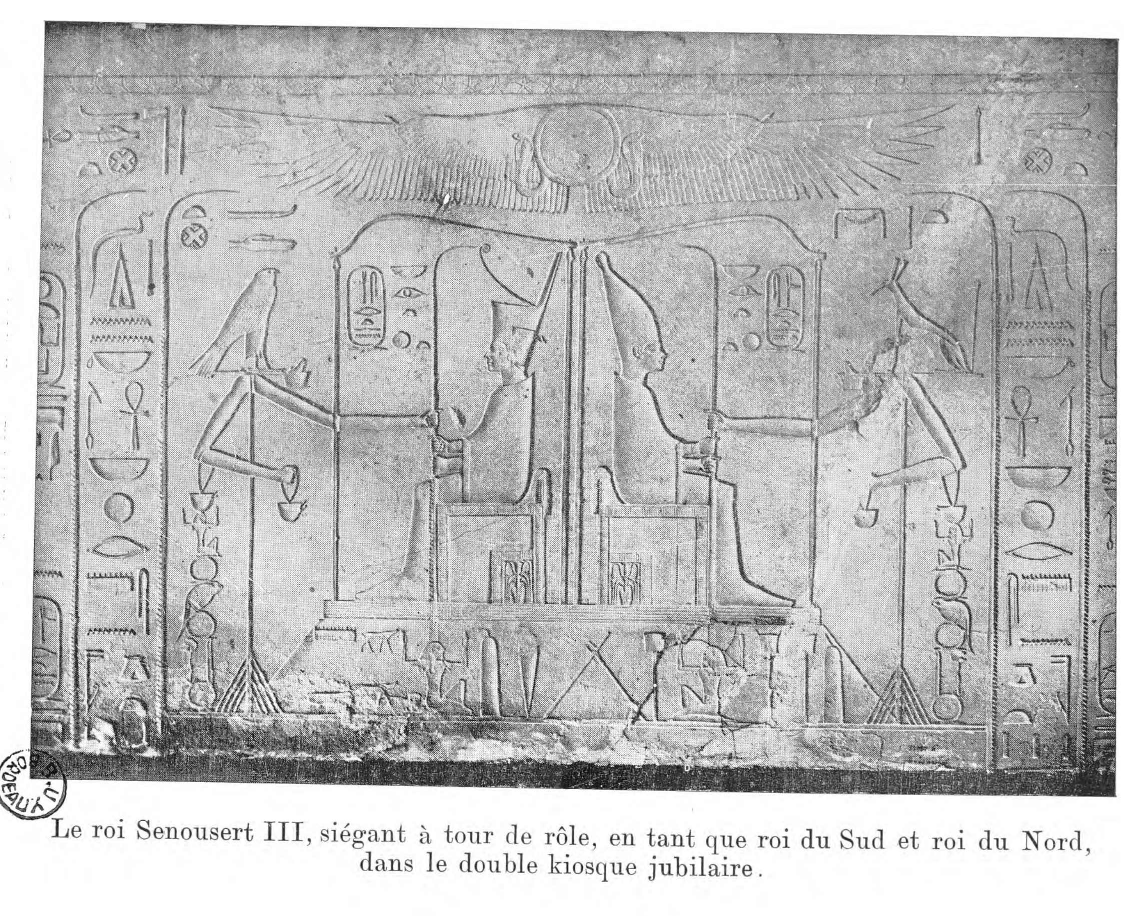


La nouvelle tablette-étiquette de SEDJ-SEKHEM-KA-HOR-WENEWTY (*Tabl. A*).



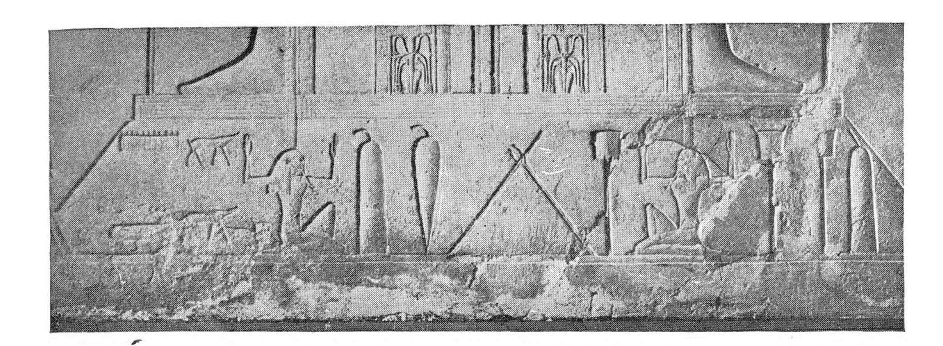
L'ancienne tablette-étiquette de
SEDJ-SEKHEM-KA-HOR-WENEWTY
(Tabl. B).

Les deux signes quasi-identiques au centre de *Tabl. A* (fortement agrandis).

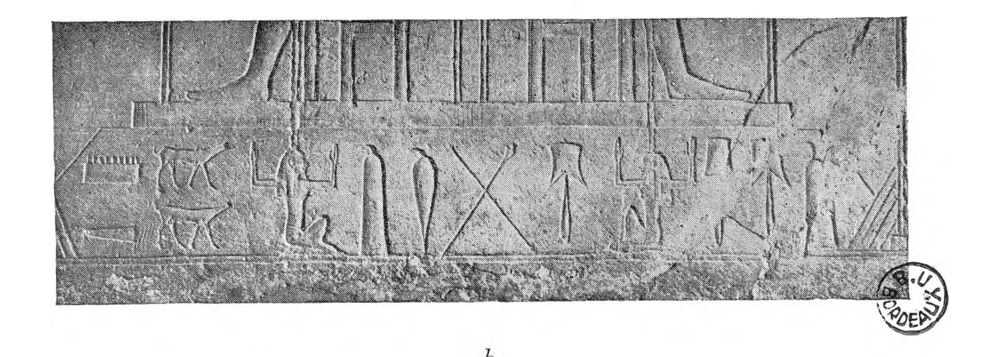


Le roi Senousert III, siégeant à tour de rôle, en tant que roi du Sud et roi du Nord, dans le double kiosque jubilaire.

PL. IV



a



b

L'inscription énigmatique au-dessous du double kiosque jubilaire :
(a) Sur le linteau de Senousert III (XIIème dyn.).
(b) Sur le linteau d'Amenemhat IV (XIIIème dyn.).

A BRONZE CENSOR IN THE COPTIC MUSEUM
No. 5144

BY

HISHMAT MESSIHA

Prof. Gaston Maspero had written an article about the Coptic censor (nº 38890 du livre d'entrée—now nº 5144 Coptic Museum) in the "Annales du Service des Antiquités de l'Égypte, tome IX, second fascicule (1908), pp. 148–149".

When the censor had been studied by me, I found that the above article ought to be corrected as follows :

A.—Concerning the inscriptions, they ought to be as follows :

Line I.—ⲁⲣⲓⲫⲙⲉⲩ ✝ ⲓ ⲙ̅ ⲡⲟϭ̅ (sic) (1) ⲙⲡⲉⲕ :: ⲃⲱⲕ ⲉⲡⲟ ✝ ⲩⲉⲗϥⲁϧⲣⲡ :: ϣⲏⲣⲓ ⲙⲡⲓⲇⲓ ✝ ⲁⲕⲟⲛ ⲓⲱⲁⲛⲛ ::

Line II.—ⲏⲥ ⲡϣⲏⲣⲓ ⲙⲡ ✝ [ⲓ] ϩⲩϭⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲥ :: [ⲉ] ░░ (2) [ⲥ] ⲉ ✝ ⲛⲉⲟⲩⲁⲧϥⲓ (3) [ⲙ] :: ░ ⲫⲣ[ⲱ]ϣ (4) ✝ ⲛϯϣⲟⲩⲣⲏ ::

Translation :

Line I.—Remember O Lord,(1) thy servant Abou-el-Fakhr (lit. Epou-el-Fakhr) the son of John (lit. Ioannes, the rest of the word is written in the second line) the deacon.

Line II.—The son of the Hygoumenos [Jeremiah (2) ?] those (3) who had provided (4) for the censor.

---

(1) It must be ⲡϭ̅ⲥ̅ cf. C. D. pages 787 (*b*), 788 (*a*) ϫⲟ (ⲉ) ⲓⲥ . . . lord.

(2) [Ⲓⲉⲣⲙⲓⲁⲥ ?]

(3) I think that the artisan was mistaken in copying the text from the original and the words were confused to him. It can be "ⲡⲏⲉⲧϥⲓ̀ⲫⲣⲱⲟⲩϣ" vide A.E.K. page 148.

(4) Vide : (*a*) C.D. pages 306 (*a*), 307 (*a*), (*b*) ⲣⲱⲟⲩϣ (ⲃ̅) . . . take care, (*b*) C.V.T. page XL. . . "ⲁϥϥⲓⲣⲱⲟⲩϣ" . . he provided for. . .

B.—In explaining the figures upon its paunch, Prof. Maspero could count them five ones ones and arranged them as follows :

(1) L'Annonciation.

(2) La Nativité.

(3) La Fuite en Égypte.

(4) La Crucifixion.

(5) La Gondation de l'Église du Saint-Sépulcre par Constantin ct Hélène.

But they are twelve scenes and may be arranged relatively as follows :

(1) The Annunciation : Virgin Mary is sitting, in front of her is Archangel Gabriel.

(2) The Nativity : Virgin Mary is sitting, in front of her is the Holy Baby (Jesus Christ) and behind Him are three animals (perhaps a bull, a cow and an ass),

(3) Virgin Mary is sitting and Jesus Christ as a child in her lap in profile.

(4) The three Magos are seem going to present their gifts to the Child Jesus, while the Virgin is sitting upon a big chair and the Holy Child is in her lap.

(5) The Baptism : John the Baptist is baptizing Jesus Christ. The Holy Ghost is seen as a pigeon coming down upon Jesus.

(9) A vague scene : perhaps John the Baptist raisin his right hand and speaking to one of his disciples as it is written in the Gospel according to John 1 : 35, 36 : "Again the next day after John stood and two of his disciples,(36) and looking upon Jesus as he walked, he saith, Behold the Lamb of God"

(7) The Entering to Jerusalem : Jesus Christ is ridinig upon an ass and in front of Him are two figures, one is stretching his clothes upon the ground under the feet of the oss and the other figure, perhaps a woman, is raising palm leaves in her right hand.

(8) The Crucification : Jesus Christ is crucified in the middle among four figures. The two figures who ara very near to the cross are thought to be the two Marys (Mary the Virgin under the right hand of Jesus, and Mary her sister or Mary Magdalene under his left hand), cf. the Gospel according to John XIX : 25 : "Now there stood by the cross of Jesus his mother, and his mother's sister Mary the wife of Cleophas, and Mary Magdalene." The two other figures down the two hands of Jesus are the two robbers who were crucified upon two crosses. The crosses are not clearly seen except the top and bottom of each one.

(9) Joseph of Arimathes is bearing Jesus to bury Him.

(10) The Saint Sepulchre with a cross upon it and beside it an angel with a sceptre in his left hand.

(11) The Resurrection : Jesus Christ raised from the dead and in front of Him Mary Magdalene kneels and behind her is a wine-tree. (John XIX : 38–42).

(12) The Ascension of Jesus Christ to heavens : Jesus is seen inside an oval shape which is held by four Angels.

References and Abbreviations

Before I write the references down here, I do thank Mr. Yassa Abd-el-Massieh who had helped me in studying the words ⲛⲉⲟⲩⲁⲧϥⲓ ⲙ :: ▒ ⲫⲣⲱϣ.

Also I do thank Mr. Boulos Farag who photographed the censor once again.

1.—Annales du Service des Antiquités de l'Égypte, t. IX (1908) second fascicule, pp. 148–149.

2.—The Holy Bible (The New Testament).

3.—The piece itself.

4.—The Register of the Coptic Museum (Piece n° 5144).

5.—C.V.T.=The Coptic Version of the New Testament in the Northern Dialect, Oxford 1898.

6.—A.E.K. = Abnaa-El-Kanissa : ϯϣⲟⲙϯ ⲛ̀ⲁⲛⲁⲫⲟⲣⲁ ⲛ̀ⲧⲉ ⲡⲓⲁ̀ⲅⲓⲟⲥ Ⲃⲁⲥⲓⲗⲓⲟⲥ ⲛⲉⲙ Ⲅⲣⲏⲅⲟⲣⲓⲟⲥ ⲛⲉⲙ Ⲕⲩⲣⲓⲗⲗⲟⲥ (1936).

7.—C.D.= W.E. Crum : A Coptic Dictionary (1939).

Ḥishmat Messiḥa
Keeper,
Coptic Museum, Old Cairo.

A

B

C



REPORT ON THE WORK OF KARNAK

DURING THE SEASONS 1954–55 AND 1955–56

BY

SHEHATA ADAM & FARID EL-SHABOURY

The present report comprises all the work done of an archaeological and architectural nature in the great temple of Karnak during the seasons 1954–55 and 1955–56. Although it had become customary that a report on the work at Karnak be published almost annually in the *Annales* at the end of each season, this was difficult, for certain reasons, in the case of these two seasons. M. H. Chevrier, who had been in charge of work in this important temple since 1926, resigned in November 1954 and thereafter other changes in personnel took place. A. Lutfi, M. Chevrier's assistant, was transferred to El-Qurna and Mr. M. Hammad who was being trained by M. Chevrier was also, a short time later, transferred to the Department of Buildings in which he had previously served The second of the present authors was then appointed architect at Karnak and has since been responsible for the architectural work, while the first was concerned with all work of an archaeological nature. The architectural work was supervised by M. Lauer of Saqqara during the winter 1955–56 and Mr. Taha El-Shiltawy, the Chief Architect of the Department. The archaeological work was supervised by Mr. Labíb Habachi, the Chief Inspector for Upper Egypt. All these gentlemen offered valuable advice which helped towards the success of work.

The report on the work of the last seasons (1956–58) will be issued very soon, and we hope that succeeding reports will be published annually. Objects of unusual significance found during the work will be dealt with in separate studies by ourselves or by others especially interested in them

Among these is the stela of a Montuhotep which was discovered in the Third Pylon. This is now under study by Mr. Labib Habachi.

The work in the seasons 1954–56 achieved the following results :

I.—Rebuilding of the IInd Pylon.
II.—Soundings in the entrance to the IInd Pylon.
III.—Restoration work at the VIIth Pylon.
IV.—Reconstruction of the statue of Pinozem I.
V.—Continuation of the work on the IIIrd Pylon.
VI.—Clearance of the area east and south of the Sacred Lake.
VII.—Various other works in the temple.

I.—Rebuilding of the IInd Pylon

After M. Chevrier's resignation in the autumn of 1954, it was decided that the program of the work in Karnak through the 1954–55 season should, in the first place, involve the continuation of the rebuilding of the IInd Pylon. To avoid the buckling and eventual collapse of the walls of the IInd Pylon, M. Chevrier had since removed the blocks. Through the ensuing years, he had been able to rebuild only the north end of the south tower to a height of approximately 8 or 9 metres.(1) At the south end of the north tower he had gone as far as to begin laying the foundation just before his departure for the summer of 1954. Under the direction of M. Hammad and A. Lutfi this foundation was completed by October (pl. I, A). Mr. Lutfi was then transferred to El-Qurna and Mr. Hammad was in sole charge of the work at Karnak. At a meeting in Luxor on the 25th of December 1954, Mr. Taha El-Shiltawy, the Chief Architect, at the request of the Inspectorates, instructed Mr. Hammad to devote full time to the rebuilding of the IInd Pylon. Work was

(1) H. Chevrier, *Rapport sur les travaux de Karnak* (1948-49), *Ann. Serv.*, XLIX, pp. 240 ff., fig. I.

therefore started on the 15th of January 1955 at the south end of the north tower. Three or four courses of blocks were laid when, in April, the second of the present authors was put in charge of the architectural work at Karnak.

With daily observation and close supervision work went on with good discipline and great enthusiasm. Although we had no records at hand of the blocks which had been removed we were able to do the reconstruction very accurately. With the help of photographs kindly supplied us by Mr. Hughes of the Oriental Institute in Luxor, and owing to the excellent arrangement and numbering of the detached blocks done by M. Chevrier the work went on systematically.

The disassembled blocks of the pylon had been arranged in an orderly fashion by M. Chevrier in the area east of the temple of Khonsu.(1) We had to transport them from there to the Hypostyle Hall. Some of the blocks were placed on Décauville wagons pulled by labourers to a washing basin which had been built by Mr. Hammad near the administrative offices of Karnak (pl. I, B). There for approximately 24 hours they were washed in clean water. This washing was necessary for the extraction of the salt with which they were impregnated. From there each block was taken to the Hypostyle Hall where it was treated by our restorers. Some of the stones of the pylon were in bad condition and these were carefully handled. They were washed for only a few minutes if possible, and each was also treated before it was handed to the builder,

Before the end of the summer of 1955 we were able to reach in the reconstruction of the north tower, the height of the previously reconstructed part of the south tower. Up to this height we had hoisted each block from the Hypostyle Hall with the use of the *pont roulant*. Now it became difficult to carry on our work by that method, so we transferred operations to the south tower. There we begun by building

(1) Cf. H. Chevrier, *Rapport sur les travaux de Karnak* (1953-54), *Ann. Serv.* LIII, pl. XVII.

a wooden bridge connecting the reconstructed parts of the two towers. More scaffolding was rigged up and the *pont roulant* was placed on it (pl. II). The Décauville rails were laid on the bridge and it was then possible for the wagons to come directly from the area south of the Hypostyle Hall onto the north tower via the wooden ramp which M. Chevrier had built. We first removed a large amount of debris in the core of the north end of the south tower, apparently left there during previous work to consolidate the rebuilding and then began the reconstruction of this tower. We placed our materials in the court south of the Great Hypostyle Hall and the area became the *atelier* for the restoration of the blocks before they were placed on the wagon and pulled up the ramp to the towers.

After the wooden bridge was built we continued the rebuilding of the south end of the north tower of the pylon. At about the end of January 1956 we had completed the rebuilding of this part of the pylon. Work was then transferred to the south tower and we resumed the rebuilding of the north end of that tower. By April work on this part of the pylon had also been completed, and before us now remained only the restoration of the reveals of the passage through the pylon. By the end of May the rebuilding of both towers of the IInd Pylon had been completely executed. In order to free the stone of whatever salt they might still contain, the whole structure was washed daily with water until finally it regained some of its original solidity. Having finished our task of reconstruction, we had still to remove the extensive scaffolding, some of which had marred the appearance of the pylon for many years. Before the end of June no piece of it remained on the pylon. The long drifting parts of the towers of the IInd Pylon are now finally rebuilt and the whole edifice rises once again in grandeur and magnificence. Nothing now obscures the view of the visitor who wishes to photograph the IInd Pylon or the Great Hypostyle Hall behind it (pls. III and IV).

II.—Soundings in the Entrance of the IInd Pylon

One of the important recent events in the field of Egyptian archaeology and history was the discovery, in the summer of 1954, of the stela of king Kamose at Karnak. The stela was found in the foundations of the northern statue of Ramses II in front of the gateway of the IInd Pylon. The historical information provided by this stela made it imperative to examine the foundation of the southern statue of Ramses II as well.(1) This also involved soundings in the entrance to the IInd Pylon and around the above-mentioned colossi of Ramses as well as around the base of the newly discovered colossus of King Pinozem. As was shown in Mr. Labib Habachi's preliminary report on the stela of Kamose, the stela is the continuation of another one, two fragments of which were previously discovered by M. Henri Chevrier whithin the IIIrd Pylon.(2) We hoped that perhaps another equally valuable stela might be discovered under the colossus of Ramses II. Unfortunately the examination of the foundation of this statue turned up no stela whatsoever, nor did any very valuable block turn up in the soundings. Neverthless these soundings were not at all fruitless. Here is an account in brief of the objects discovered in them:

(*a*) Two inscribed granite door jambs bearing the cartouche of Amenophis II, each 244 cm. high (pl. V, A).

(*b*) Two new fragments of the stela of Psamtik II which is set up in front of the gateway of the IInd Pylon.

---

(1) Cf. Labib Habachi, *Preliminary Report on Kamose Stela and other Inscribed Blocks found Reused in the Foundations of Two Statues at Karnak*, *Ann. Serv.*, LIII, pp. 198 ff.

(2) *Ibid.*, pp. 199 ff.

(*c*) A sandstone block 115×46×109 cm. broken to two pieces.

It is part of a cornice coloured white, red and blue, with black lines between. The block is the right angle of a cornice, as the shape and the decoration on two sides indicate (pl. V, B).

(*d*) A sandstone block 94×39×93 cm. bearing the *ḥkr*-sign in white, red and blue. The latter two blocks seem to belong to the same small chapel and they resemble in technique the work of Amenophis IV (pl. VII, B).

(*e*) The left side of the head of a person in hard limestone, very likely of a queen or goddess wearing the vulture head dress.

The fragment is shown on pl. VI, A.

(*f*) A head in black granite, very likely that of an 18th Dynasty Queen (pl. VI, B).

(*g*) Fragments of blue granite statues. One fragment represents the hand of apparently a King embracing what seems to be a baboon (?). Another fragment represents two hands on a larger scale embracing or holding something circular in shape.

(*h*) A chip of black granite bearing the prenomen of King Amenophis III.

(*i*) The torso of a sandstone statue of a man wearing a toga from the Late Period (pl. VI, C). M. Chevrier had previously found a similar piece which we noticed in one of the magazines of the temple.

Other inscribed and uninscribed sandstone blocks were found in these soundings. The cornice blocks with the *ḥkr* decoration were in the foundation of the southern statue of Ramses II. The foundation itself consisted of three courses of plain sandstone blocks.

III.—The VIIth Pylon and the Cour de la Cachette

Along the north side of the VIIth Pylon there are seven royal statues of red granite. Four of these statues (n°s 1-4 from the left in pl. VIII, B) flank the gateway of the pylon, two on each side. These four rest on pedestals and belong to King Thutmosis III.[1] The three remaining statues n°s 5–7) in the photo) are along the west tower beside those of Thutmosis. Two of them (n°s 5 and 6) represent the King seated on a throne, while the third (n° 7) represents the King standing wearing a long kilt. The two seated statues bear no inscriptions and although one of them was reported by M. Legrain to have the cartouche of Sobek-hotep,[2] we could not detect any trace of a cartouche now. The third statue (n° 7) bears the prenomen of King Amenophis II in a cartouche on the belt. The three latter statues were found resting on the ground without foundations, and the head of one of the statues of Thutmosis III (n° 4 in the photo) lay on the ground (pl. IX, A). The pedestals of the statues of Thutmosis III and the lower parts of the three other statues were found to be badly eroded by ground salts and moisture (cf pl. IX, B). It was urgently necessary that we try to save as much as possible of these statues as well as any stela or other blocks exposed to destruction by salt and moisture. The treatment must include not only the establishment of new foundations for the pieces but also the restoration of the objects themselves inso far as possible. Thus we removed each statue, treated each fragment found on the ground and dug up the foundations. It was found that the statues of Thutmosis III were erected on foundations consisting of huge plain sandstone blocks. The three other royal statues, as stated above, had no foundations, so we

(1) Cf. Porter & Moss, *Top. Bibl.*, II, 53 f.; Georges Legrain, *Rapport sur les travaux exécutés à Karnak*, *Ann. Serv.*, II, pp. 270 ff., G. Legrain, *Second rapport sur les travaux exécutés à Karnak*, *Ann. Serv.*, IV, pp. 6 ff.

(2) *Op. cit.*, p. 270.

made concrete foundations for all the seven statues following the usual technique of placing an insulating material between the foundation and the bases of the statues. Then the statues were set up after having been completely restored (Pl. VIII, B). A part of the feet of the eastern most statue of Thutmosis III (n° 1 on the plate) and a part of the feet and the left shoulder of the western statue of the paire on the right (n° 4 on the plate) were reconstructed with the use of modern granite powder. This technique was one which had previously been employed by way of experiment and which it was decided would be used only when persistent technical or architectural difficulties dictated.

The effect of moisture and salt on the bases of these statues was also noticed on all the fragments of other statues and blocks scattered in the *cour de la cachette*. Halfa grass and camel thorn had also grown through the stones in the court and in consequence they had crumbled into several pieces. Some of these stones are of great importance. They belong, as stated by M. Legrain, to a portal of Amenophis I and are of fine limestone.(1) The relief on these stones is beautifully sculptured and still preserves some of its ancient yellow paint. It was urgently necessary to save the fragments of this portal and other fragments from a complete destruction. It was decided that these blocks should be immediately restored and transported from the *cour de la cachette* to a safer place. By the end of the 1955–56 season all of them were removed and those which had disintegrated were reassembled and restored. The limestone blocks of Amenophis I were placed for the time being in the *musée*.(2) The sandstone blocks

(1) G. Legrain, *Second rapport sur les travaux exécutés à Karnak, Ann. Serv.*, IV, pp. 14 ff.; G. Legrain, *Rapport sur les travaux exécutés à Karnak, Ann. Serv.*, V. pp. 271 ff.

(2) The *musée* (usually called Misewi مزوى by the guards of Karnak) is the area where M. Chevrier erected the famous limestone shrine of Sesostris I and the alabaster shrine of Amenophis I. The blocks of queen Hatshepsut's temple and other Middle and New Kingdom blocks are gathered in the *musée*. Owing to the importance of these monuments the area is always considered prohibited to tourists.

which belong to the walls of the court and other blocks were temporarily placed in the area east of the temple of Khonsu. These latter fragments were arranged and marked according to their location in the *cour de la cachette* with the intention that they will one day be put back.

After the removal of all the blocks and other objects from the *cour de la cachette* it was decided to clear the whole court down to virgin soil. This task has been pursued during the 1956–57 season up to the time of writing this report. The results obtained by these soundings will be issued in the next report. We can now say that since several huge limestone blocks belonging to a temple of Thutmosis II were found reused in the foundations of the walls of the eastern half of the court, Thutmosis II must have erected a temple af considerable size somewhere in Karnak.

IV.—Restoration of the Kamose Stela and the Statue of King Pinozem I (?)

The stela of Kamose was found under the socle of the Ramses II colossus which stands in front of the north tower of the IInd Pylon.(1)

Some portions from the right-hand side of the inscribed face were found broken to pieces. The stela itself was, to some extent, affected by the moisture and ground salt. It must have absorbed a great amount of the salt with which the soil is impregnated. The stela, at the time of its discovery

(1) The historical importance of the newly discovered stela became the subject of so much interest that a paper was issued by Mr. Labib Habachi and Dr. M. Hammad to the Cambridge Congress of Orientalists held in 1954. The former delivered to the *Revue du Caire* a short article and a preliminary report was also published by the same author in the *Annales du Service*. See, *La Revue du Caire*, XXXIII, No. 175 (1954), pp. 52-58; *Ann. Serv.*, LIII, pp 195-202. These three reports show that at the time of the discovery everybody was eager to get information, archaeological and historical, of the newly discovered stela. To those who work in the Department of Antiquities and were more or less responsible for the stela, it was in the first place of vital importance that it be safe and in perfect condition.

needed a quick but thorough chemical and technical treatment. This task was handled by Dr. Zaki Iskander, the chief of the aboratory of our Department. The principal purpose was to save the incised face, in particular, from being disintegrated by the salt or any other agency. This purpose was achieved by the end of December 1954 and on a visit to Karnak on 10-2-55, Dr. Iskander was able to assert that the stela was free of salt. The next step was the restoration of the broken pieces and this was executed by A. El-Dibawy, a restorer in the laboratory and one of Dr. Iskander's assistants. El-Dibawy worked on the stela twice, first in 1955, then in 1956. The job was well done and the inscribed face as well as the sides of the stela are now in a satisfactory condition.(1) The stela at the time of the work upon it lay in the *musée*, a little to the south of the shrine of Sesostris I (pl. X). It was then decided that it should be kept in a much safer place and the choice fell upon the southern magazine, now called the magazine of Sheikh Labib. The transfer was executed and a support for it was built of burnt bricks and cement to a height of 40 cm. The support was left partly hollow and the interior was filled with clean sand. Wooden planks were placed on the brick support and the stela was placed face upon the planks. In order to keep the inscribed face clean the stela is covered with a thick cloth. For the time being the stela will remain in this magazine until it becomes favorable to erect it.

The Kamose stela was found as a result of the clearance of the ancient foundation of the statue of King Pinozem (?). After the clearance was completed new concrete foundation was laid in the summer of 1954. Through the year 1955 work on this colossus was mainly concentrated on the replacement of the small fragments and chips from it, which were gathered on tables in the First Court. The actual restoration and erection

(1) We leave the technical details to Dr. Zaki Iskander, who will undoubtedly give his report on the treatment of this important stela.

of the colossus was begun later on in 1956. This was done when the reconstruction of the IInd Pylon had been finished and the soundings in the area in front of the gateway of the pylon and around the foundation of the statue of Pinozem (?) were completely executed. Work was begun with the restoration of the socle and the small statue of the queen standing on the feet of the colossus of the king.(1) Next came the erection of the torso of the statue. Scaffolding was set up and the heaviest portion of the statue, namely the torso, was raised (pls. XI, XII). By the end of the 1955-56 season the restoration of the badly broken colossus was nearly finished. It was completely restored piece by piece with the exception of the head and the crown which had to be raised during the 1956-57 season.

The statue was erected in its original place west of the statue of Ramses II which stands on the north side of the entrance of the IInd Pylon. It faces south and now stands aloof attracting the attention of everyone by its peculiar attitude. The figure of the queen stands on the feet of the king. M. Chevrier believed that this figure was that of one of king Pinozem's wives or a divine adoratrice.(2) M. Christophe, on the other hand, believes that the statue originally belonged to Ramses II and that the lady is one of his wives, probably Bent-Ante.(3) The figure, elegantly conceived, is most likely one of the wives of Ramses II. But if this is so, did Ramses II intend to erect the statue where it stands now, or did he intend to erect it somewhere else? Is it not peculiar that Ramses II would erect more than two standing statues of himself confronting each other in front of the IInd Pylon? If the statues were seated or if they had their backs to the pylon (as is the case in front of the pylon of Luxor temple)

(1) Cf. H. Chevrier, *Rapport sur les travaux de Karnak* (1952-53), *Ann. Serv.*, LIII, p. 10, pl. VI, B.; *Rapport sur les travaux de Karnak* (1953-54), *Ann. Serv.*, LIII, pp. 26 ff., pls. IV-VI.

(2) *Ibid.*, p. 26.

(3) L.-A. Christophe, *Deux notes sur le rapport de M. Chevrier. Ann. Serv.*, LIII, pp. 46 ff.

it would not have been strange, but more than two statues and in such different style would be astonishing. Definitely the statue was not erected in the time of Ramses II, as the cartouches of the other Ramsessides on the underside of the base would indicate. However, it seems that the size of the statue and the style of sculpture as well as the elegance and the grandeur of the workmanship of the statue of the queen point to Ramses II rather than to Pinozem. Nevertheless it seems that the statue was not erected until the time of Pinozem I, whom we believe to be responsible for its erection in the place where it now stands. In that case it is understandable that the statue should be erected in front of the statue of Ramses II without a similar statue symmetrically confronting it on the other side of the entrance. It is very probable that the statue was made at the end of the reign of Ramses II but, as a result of Ramses II's death, was not erected. Ramses II would have prepared two statues of the same form to erect them in symmetry as one would expect. It seems likely that Ramses II had prepared this colossus and possibly had the intention of preparing two collossi and of erecting them somewhere in Karnak, probably but strangely enough, in front of the IInd Pylon. Ramses II and Ramses VI, each had his name cut on its base, but it seems rather likely that it was Pinozem I who erected it as the inscriptions on the dorsal pillar at least indicate. Whether the statue of the queen is that of Bent-Ante or some other wife of Ramses II cannot be definitely determined. Nevertheless M. Christophe's attribution must be given consideration.

V.—The IIIrd Pylon

The infiltration water makes digging in the foundation of the IIIrd pylon impossible most of the year. It is only on April, May and June that one can make a sounding to extract the heavy blocks of which the foundation consists. In 1956 the work of extracting some of these blocks was continued and at the same time other blocks of the foundation were consolidated to keep them safe from drifting after the extraction

of adjacent ones. Owing to the difficulty and slowness of this method of sounding, at the end of this season the possibility of employing some other method was considered. The feasibility of removing all the blocks, of systematically digging up the foundation and afterwards wholly rebuilding the pylon was discussed. This, if done, would supply us within a short time with the blocks which had been reused in the pylon and are still undiscovered. At the same time it would allow us to record the hitherto unseen inscriptions and reliefs on the western facade of this pylon of Amenophis III, as well as to reconstruct the eastern wall of the great Hypostyle Hall of Karnak. However, this new procedure is still a matter of debate.

There were discovered in 1956 in the foundation of this pylon four sandstone blocks. Three of them bear incomplete hieroglyphic inscriptions with the representation of either the god Amon or a standing person, apparently the King. The fourth block bears beside the representation of the King the cartouche of Thutmosis IV (pl. XIII).

But the most fascinating discovery in these soundings was that of five fragments and a chip from a limestone stela of one of the Montuhoteps of the XIth dynasty. These fragments give us nearly half of the stela. They bear nineteen incomplete lines of hieroglyphic text running horizontally from right to left. It is hoped, if the missing pieces are found, that the stela will contribute significantly to our knowledge of the period. The stela was badly eroded but was chemically treated at the time of its discovery. Meanwhile it is under study by Mr. Labib Habachi, the Chief Inspector of Upper Egypt.

VI.—Clearance around the Sacred Lake

In December 1955 we started to do some clearing within the temple. We first got rid of some earth and debris which had accumulated in the outer court, the Hypostyle Hall, the central court, the area between the granite sanctuary and the

Festival Hall of Thutmosis III, and the area around the Sacred Lake. To the north of the lake many blocks had been placed and these were moved a little further north where they were placed on protective brick supports. The halfa grass and the camel thorn, which flourish in this area, were removed. A certain amount of clearance was also done to the east and south of the lake with the purpose of making a walk around the lake more pleasant for visitors (pl. XIV). As a result of this clearance ancient mud brick structures were reached to the east of the lake. To the south stone structures were uncovered. Among these we cleared a covered staircase with two entrances which reminds us of the staircase attached to the edifice of Taharqa north of the lake.[1] This new staircase was discovered on the southeast side of the lake as is shown in the photograph (pl. XV). It is built of sandstone blocks and the stairs go far down. Since we have not yet cleared the area above the staircase we have not ventured down it.

Getting rid of the halfa grass and the camel thorn is one of the main problems we face in Karnak. The question of how to get completely rid of them is still a subject of discussion. Experts from the Ministry of Agriculture as well as from our Department have been consulted, but we had not yet reached a definite solution. Any advice on the problem will be welcome.

Another problem is that of the ground salt and the infiltration water. This problem was partly solved by the modern Diesel pumps which the Department now has.[2] These pumps replaced old ones and by the autumn of 1956 they were in operation. They draw water from the Karnak drain and now work only for about three months of the year. During the flood season of 1956 the experiment was very successful. Underground water which used to cover a large portion of the main temple during the inundation no longer rises above the ground.

(1) Cf. Porter & Moss, *op. cit.*, p. 72.

(2) Cf. H. Chevrier, *Rapport sur les travaux de Karnak, Ann. Serv.*, LIII, p. 9.

VII.—Various Works

In addition to the above work the following tasks were also executed during these two seasons.

A.—The statues of Seti II in the Hypostyle Hall.

In the great Hypostyle Hall of Karnak we have three statues of Seti II; two of them represent him standing and the third represents him kneeling. In 1955 we noticed that the bases of these statues were affected by salt and moisture to such an extent that it was very necessary that we should restore the bases and establish new foundations for them. Following our method of washing every piece under restoration in clean water, each statue was carried to the basin outside the temple and there washed for a considerable time. When we were sure that the salt had been removed and the statues were in perfect condition we began restoration and the building of new foundations for them.

As usual tar was used as an insulating material between the foundation and the base. We use this material to protect the restored object from the moisture caused by the infiltration water which rises annually during the Nile flood.

The two standing statues of Seti II stood face to face in the southern portion of the Hypostyle Hall north of columns n°s 70 and 71 of Porter and Moss's plan.[1] The socle of the latter statue had deteriorated and a new socle was made for it. The doubled right fist of the statue which stands north of column n° 71 was found in one of the magazines of Karnak and the fragment was affixed to the statue. It is fitting to give here a brief description of these three statues.

(1) Porter & Moss, *op. cit.*, p. 10. The location of these statues is apparently modern. Their original placement is, as far as we know, unidentified. We preferred to leave them where they had been. Fragments of two other standing statues of Seti II lie in the outer court in front of the gate-way of the IInd Pylon.

The statue of Seti II facing east represents the king standing, wearing a short kilt and a necklace. He holds between his left arm and his body a standard, the head of which, originally that of a ram (the god Amon), is missing. The hand holding the standard is flat while the right fist is doubled. The head of the statue, part of the neck and the right arm are all missing. The statue stands on a rectangular base. It bears inscriptions consisting mostly of the names and titles of the king on his belt, the kilt, the standard, the base and the dorsal pillar. On the left side between the dorsal pillar and the king's leg is depicted in bas-relief the figure of the king's wife.

The statue facing west represents the king standing wearing a long kilt and a necklace, and holding a standard placed between his left hand and his body. The left hand is flat. The head, neck and the right arm of the statue are missing. The upper part of the standard, which must also have originally been a ram's head is also missing. The statue stands on a rectangular base. It too bears inscriptions consisting mostly of the names and titles of the king on the kilt, the standard, the base and the dorsal pillar.

The third statue of King Seti II is situated in the northern portion of the Hypostyle Hall north of column number 4, facing west. It represents the king kneeling and holding between his hands an offering table. He wears a short kilt. The statue has a rectangular base. Inscriptions, mostly consisting of the names and titles of the king appear on the offering table, the dorsal pillar and the base. It is noteworthy that this statue had no pedestal and in consequence its base was badly damaged by the infiltration water. It was necessary to establish a new pedestal to protect its base and at least save the remaining inscriptions on it. The photographs on pls. XVI, XVII show the state of this statue and the others before and after their restoration.

B.—Re-emplacement of the blocks in the north wall of the great Hypostyle Hall.

In the area north of the great Hypostyle Hall of Karnak there are many heavy blocks lying one beside the other. Among these two blocks attracted our attention. It was found that they fit one with the other. The blocks bear inscriptions in bas-relief including the prenomen and nomen of Seti I. The figure of the king is partially preserved on one of these blocks making offering to the God Amon-Min who appears on the second block with the goddess Ḥat-Ḥor behind him.

The next step was to find the original location of these two blocks. This was soon discerned to be the inner face of the upper part of the north wall of the great Hypostyle Hall just east of the doorway. Being sure of this conclusion, we set up scaffolding, raised the two blocks and inserted them in the wall of the Hall where they had been in ancient times. Pls. XVIII and XIX show that quarter of the wall of the Hypostyle Hall before and after the reinsertion of these two long-missing blocks.

C.—Protection of the stones of Akhenaten.

A large number of the fragments of Akhenaten's temple previously found by M. Chevrier were arranged by him on supports especially built for the protection of these valuable pieces. But a group of these stones were left on the ground north of the temple of Khonsu. A large number of these latter fragments still preserve their vivid colours as well as their reliefs which are still in a perfect condition. It was then necessary to carry on M. Chevrier's plan of protecting these stones. Three long supports were built of burnt bricks west of the temple of Khonsu, and nearly all the fragments on the spot were arranged on these supports so that they now form three parallel rows (pl. XX). This arrangement is temporary, for it has been decided that all the fragments belonging to Akhenaten's temple should be sheltered from the heat of the sun which effaces the colours. These shelters have not yet been built, but we hope that when these shelters are

built, all the fragments of Akhenaten which are estimated to be more than 15,000 pieces[1] will be gathered, arranged and well protected.

D.—Removal of some of the blocks of the Thutmosis III Festival Hall from Badran Canal.

Since it has long been the desire of many scholars the southern wall of the famous Festival Hall of Thutmosis III at Karnak be reconstructed, some steps have been taken by scholars to study the blocks and arrange them. Some of these blocks had been transported several years ago from the temple and put in the Badran Canal which passes a short distance from the first Pylon of the temple.

This had been done by M. Chevrier who hoped thus to free the blocks of salt.[2] Still other blocks had been left in the area between the Sacred Lake and the girdle wall of Ramses II.

During the last season it was decided that the administration of Karnak should take steps to reconstruct the south wall of the Festival Hall. First our attention was attracted by the blocks placed in the canal where it was noticed that mud nearly covered them. It was clear that time had come to transport them back to the temple.

It was not possible to transport all the blocks from the canal to their proper place north of the Sacred Lake in 1956. However, it was possible to transport most of them, clean them of the mud, and place them on supports built of burnt bricks especially for them. The rest still in Badran Canal will be transported later on. No reconstruction of the south wall of the Festival Hall has yet been done.[3]

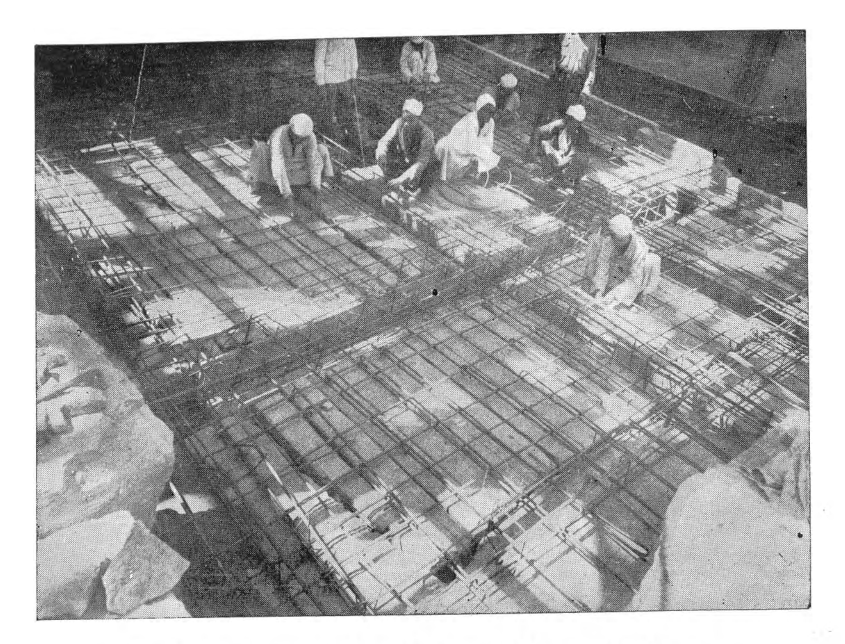
With this work the seasons of 1954–56 ended.

Sh. Adam & F. El-Shaboury

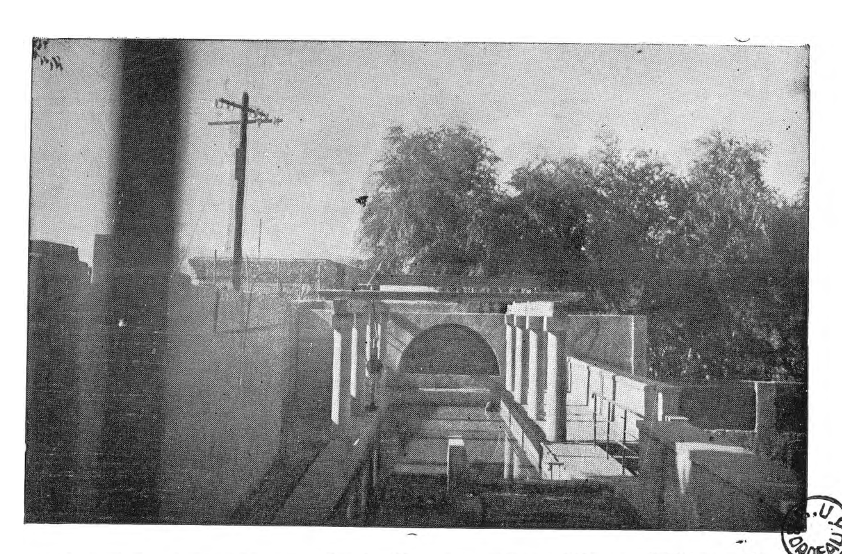
(1) Cf. H. Chevrier, *Rapport sur les travaux de Karnak, Ann. Serv.*, LIII, p. 36.

(2) Cf. H. Chevrier, *Rapport sur les travaux de Karnak, Ann. Serv.*, XLVII, p. 180.

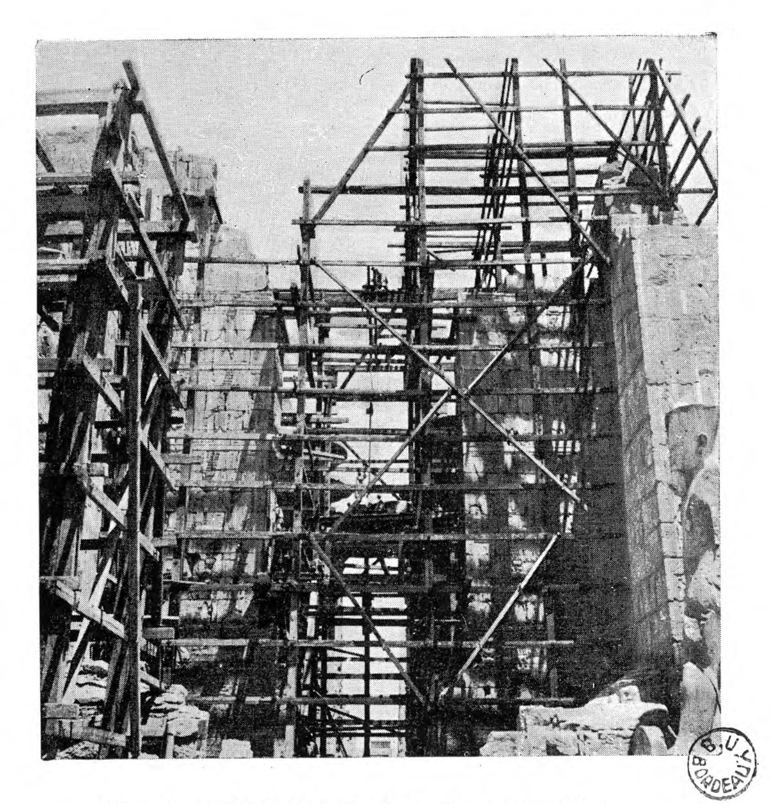
(3) On the subject cf. Sir Alan Gardiner, *Tuthmosis III Returns Thanks To Amūn*, JEA, 38, pp. 6-23. Also cf. V. Helck, *Urkunden der 18 Dynastie*, Heft 17, 1955, 1251 ff.



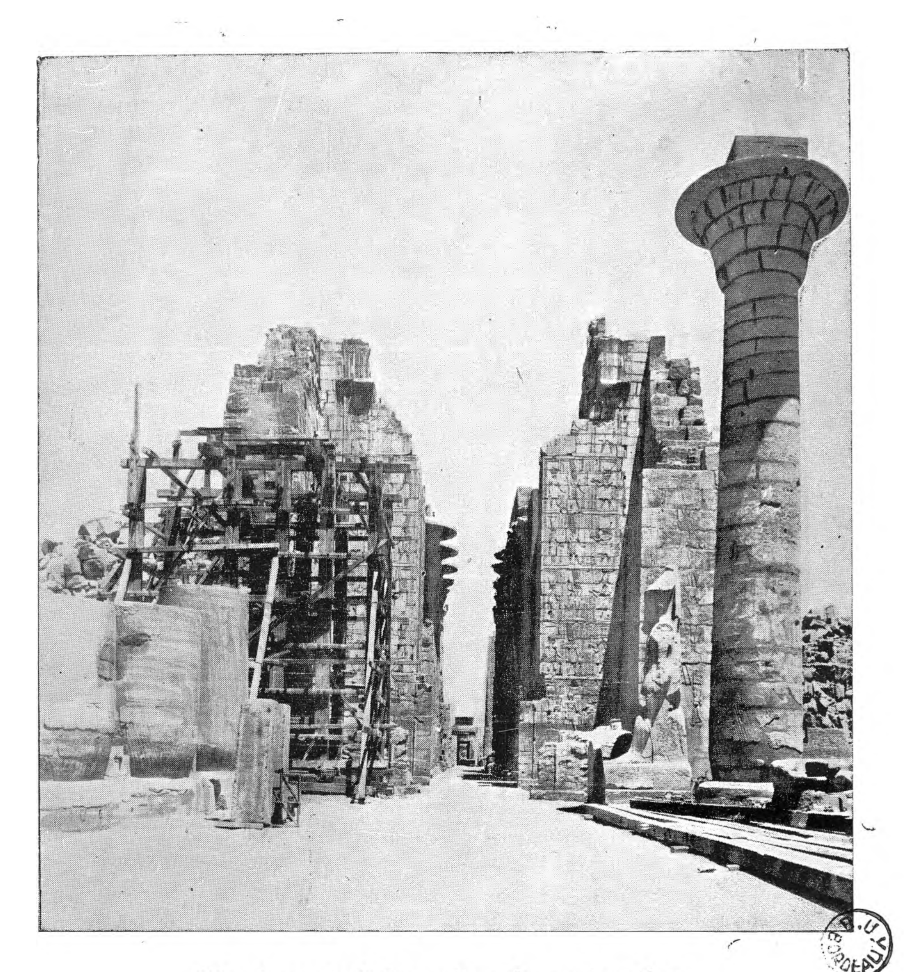
A.—The concrete foundation of the north tower of the Second Pylon.



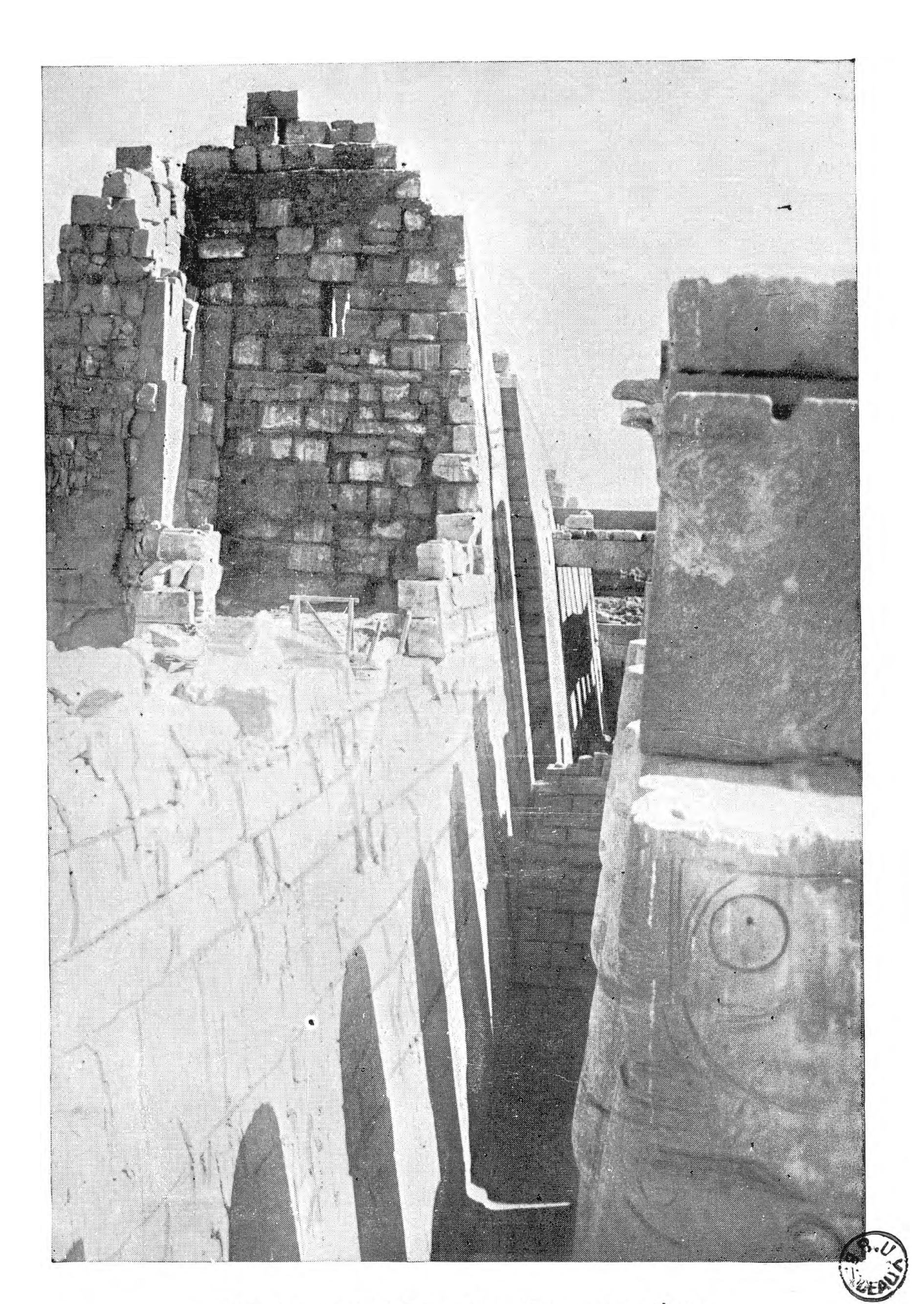
B.—The washing basin built near the offices of Karnak.



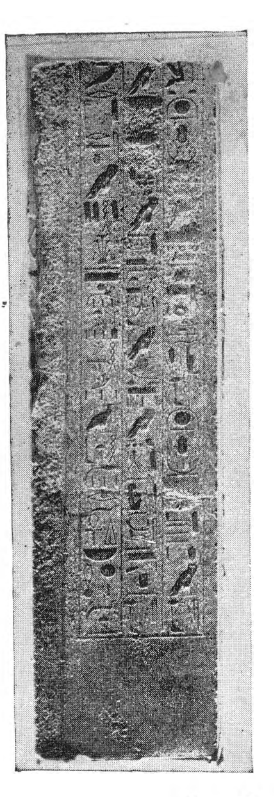
The Second Pylon during the restoration.

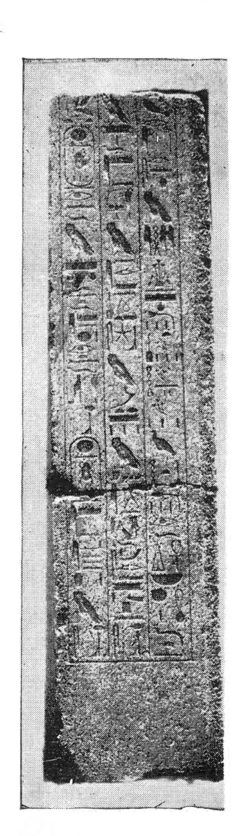


The Second Pylon after the restoration,

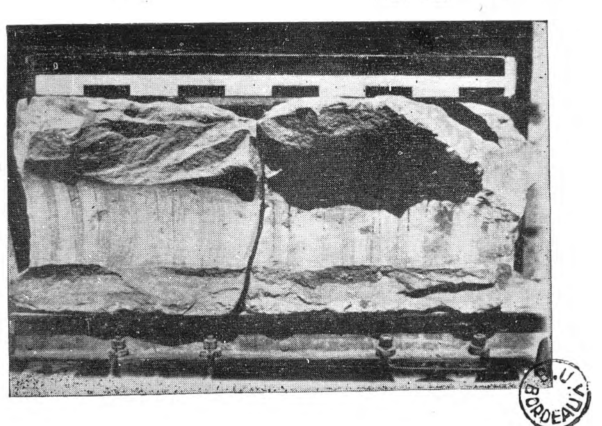


The Second Pylon after the restoration.



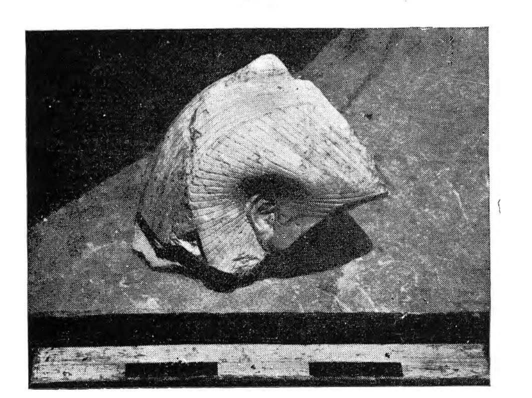


A.—Door Jambs of Amenophis II.

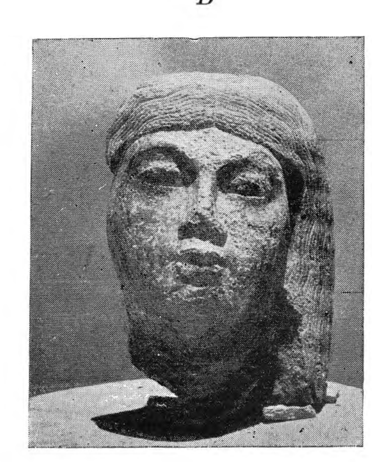


B.—Decorated block found in the soundings in the entrance of the Second Pylon.

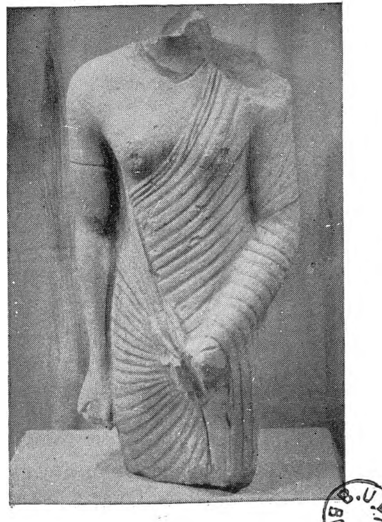
A



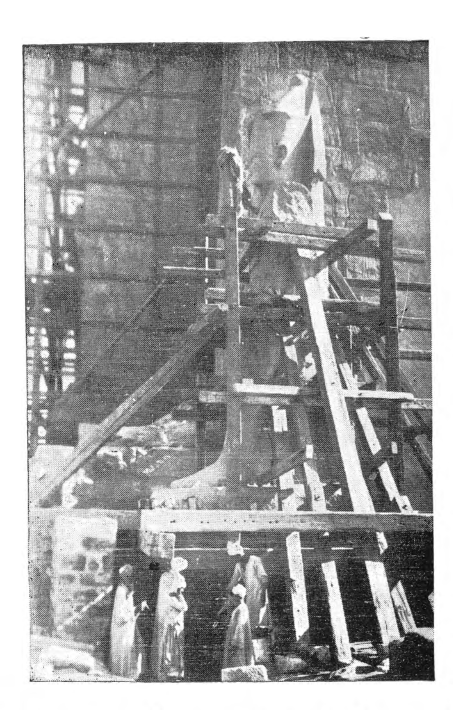
B



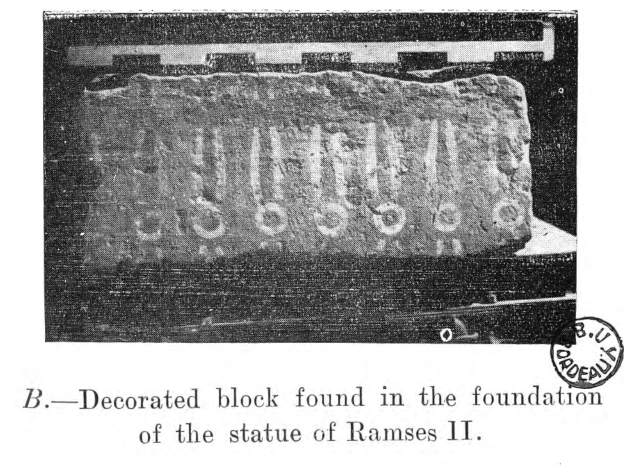
C







A.—The southern statue of Ramses II
in front of the Second Pylon.



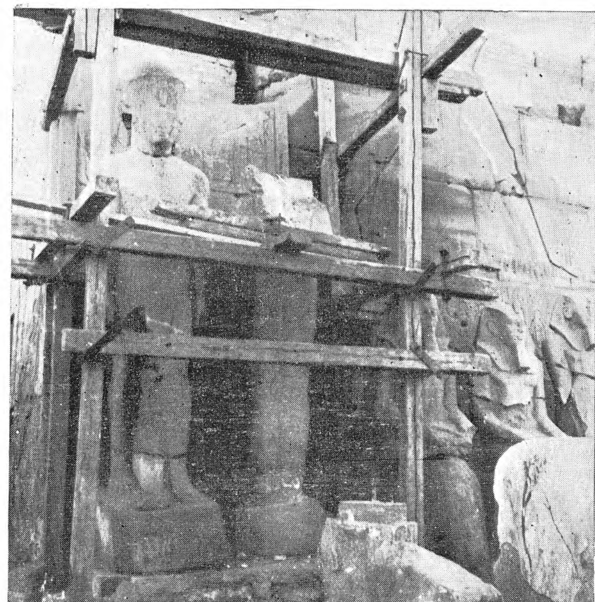
B.—Decorated block found in the foundation
of the statue of Ramses II.

A.—The Statues during the restoration.

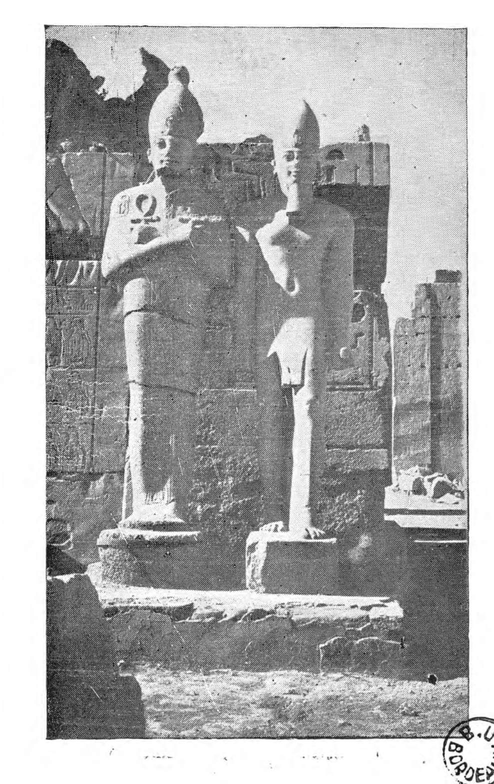


B.—The Statues after the restoration.

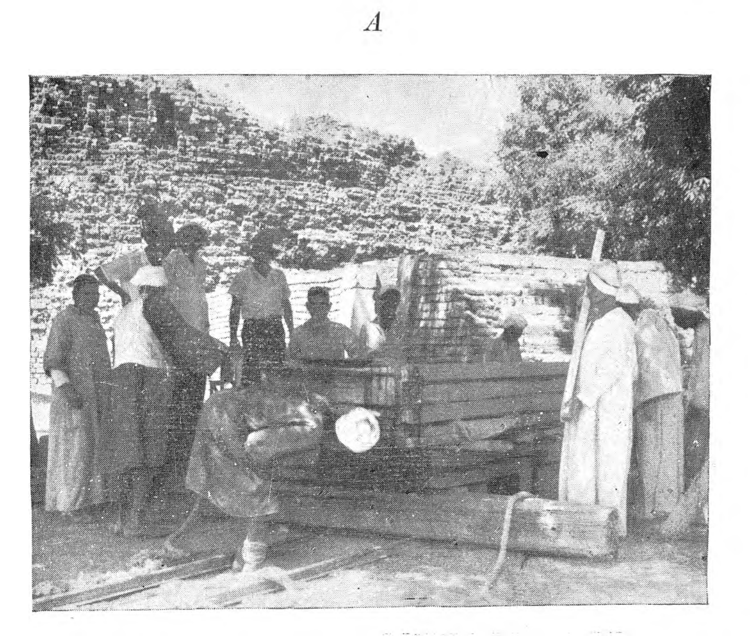
A



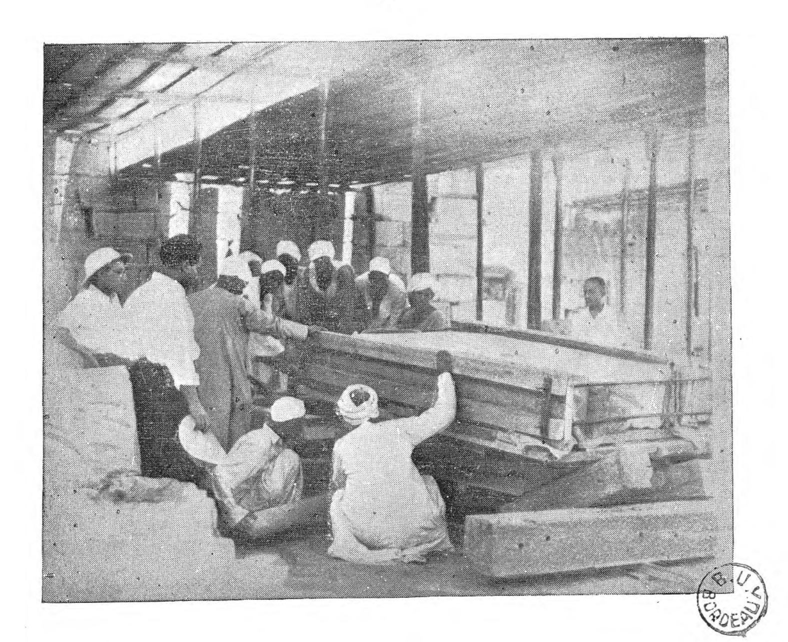
B



A



B

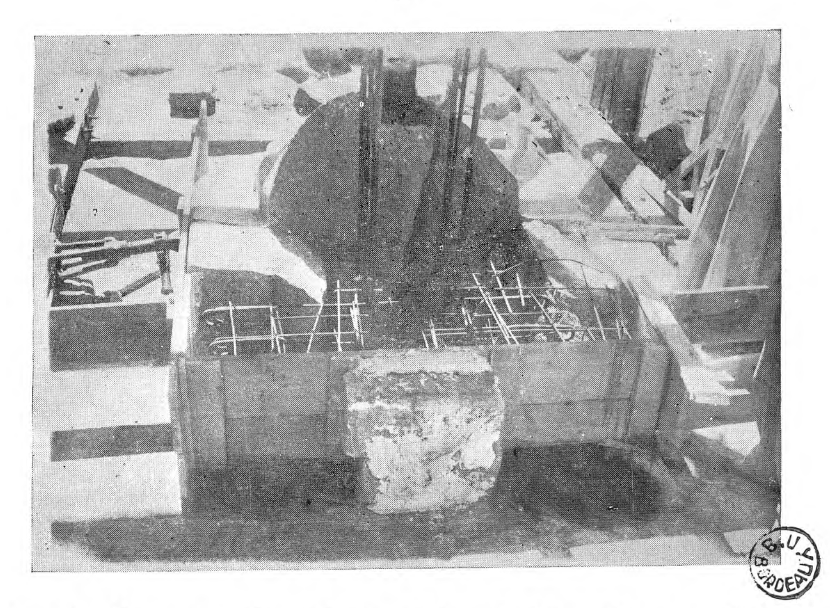


A, *B*.—Transportation of the Kamose Stela.

A

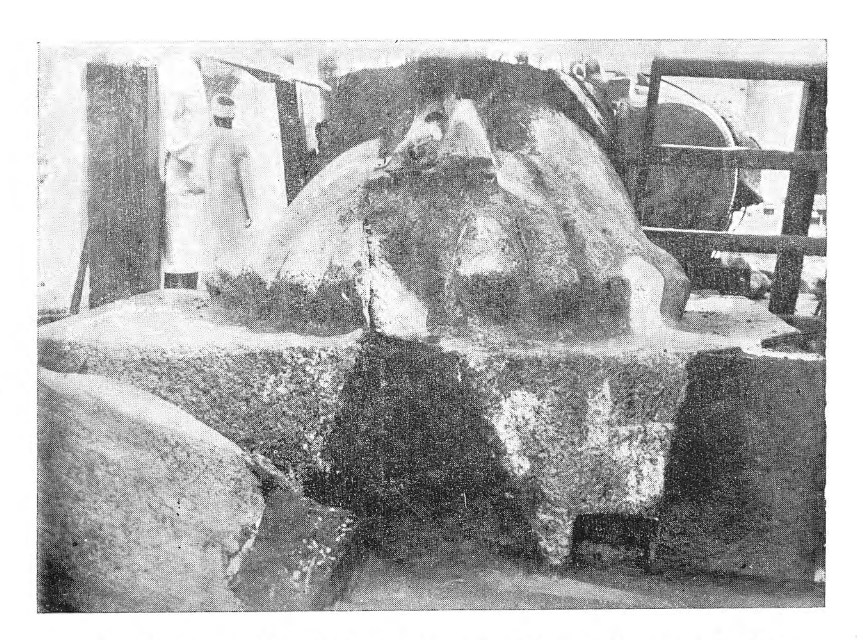


B



A, *B*.—Reconstruction of the statue of King Pinozem I (?)

A.—Restoration of the statue of the Queen.



B.—Socle and feet of the statue of King Pinozem I (?)

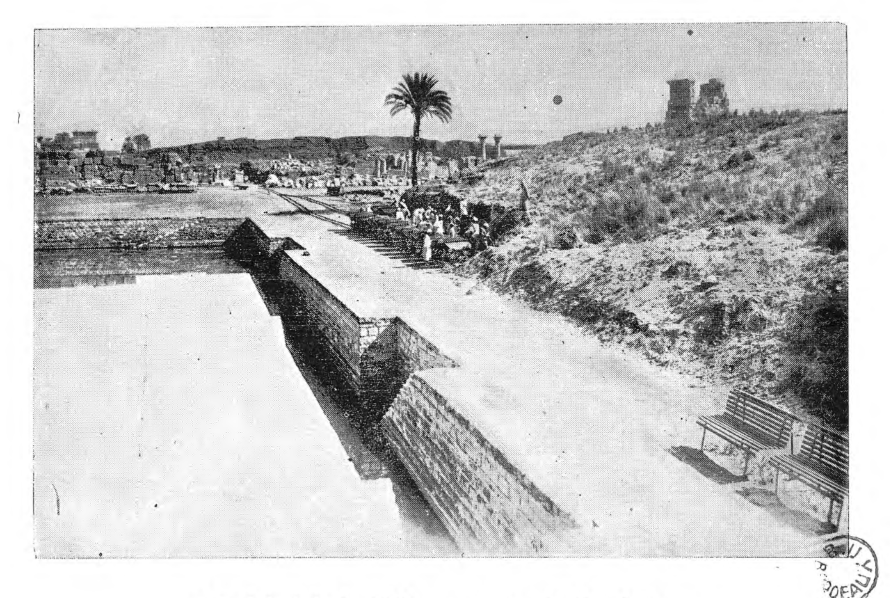
A



B



A, *B*.—Two of the blocks discovered in the foundation of the third Pylon.



Mud-brick buildings east of the lake.



A.—One of the two entrances of the staircase.

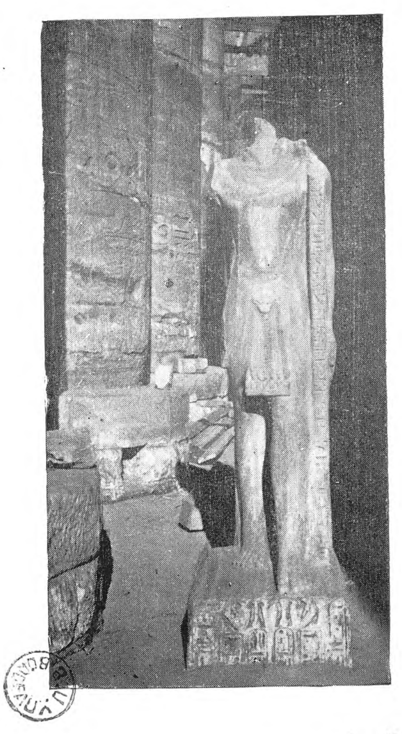


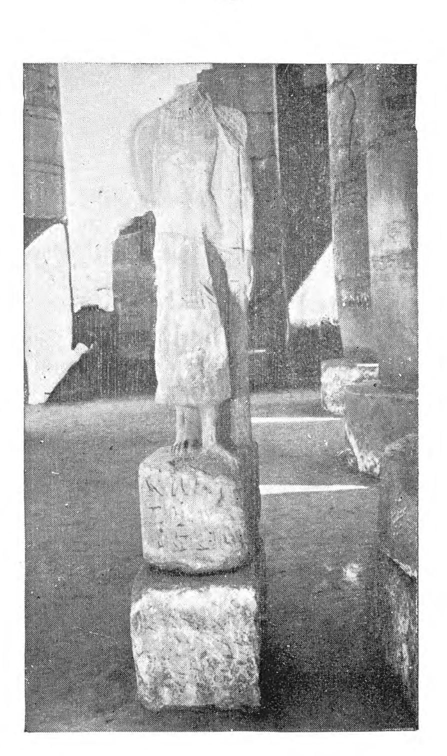
B.—The staircase from inside.

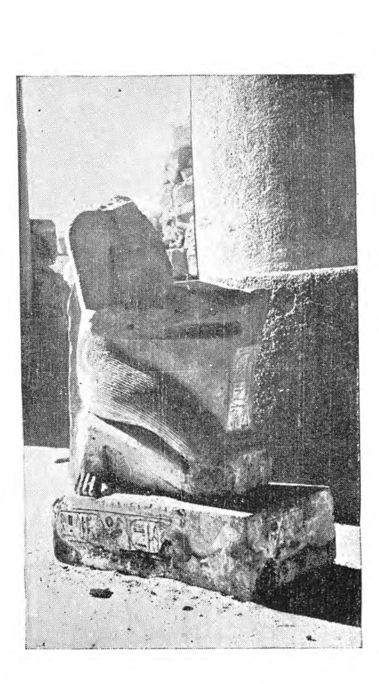
A

B

C



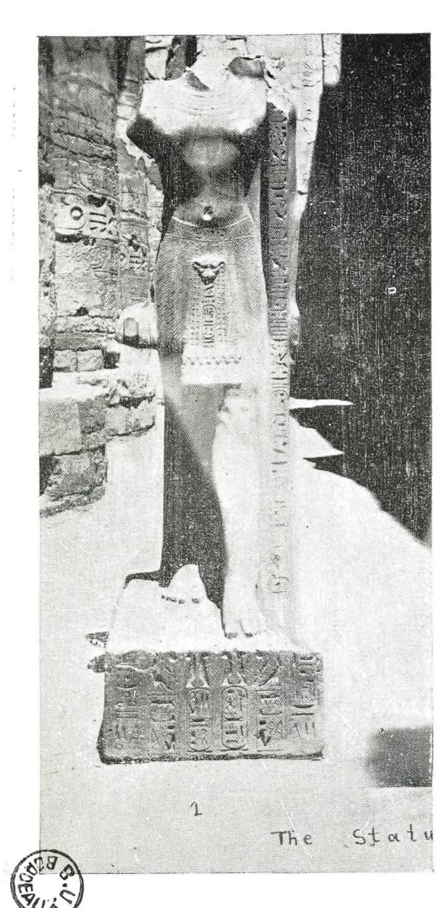


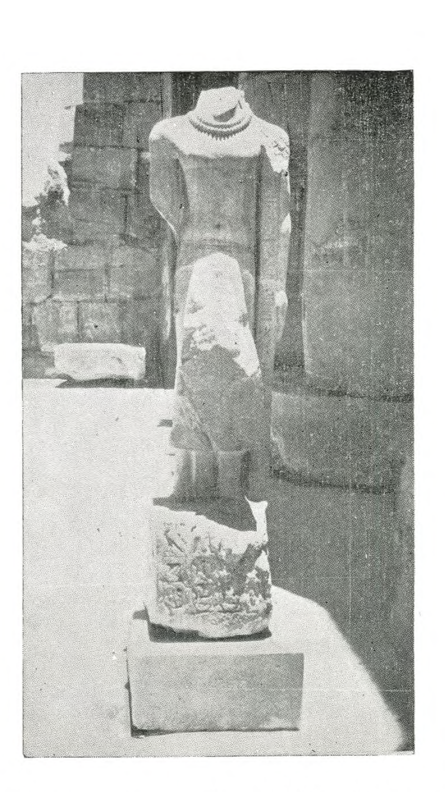


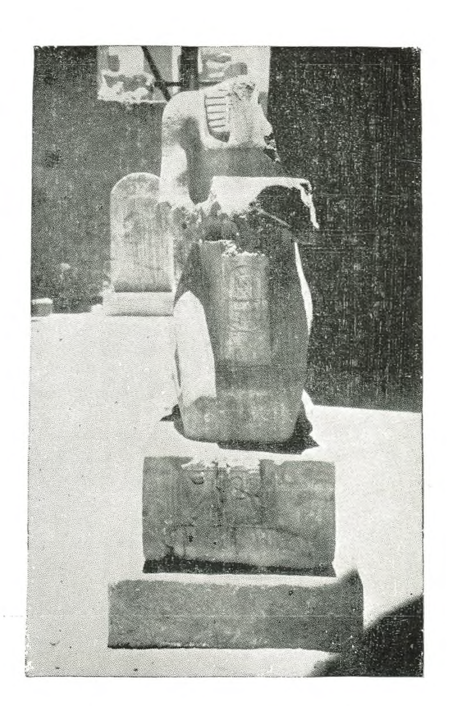
A, B, C.—The statues of King Seti II after the restoration.

PL. XVI

A *B* *C*

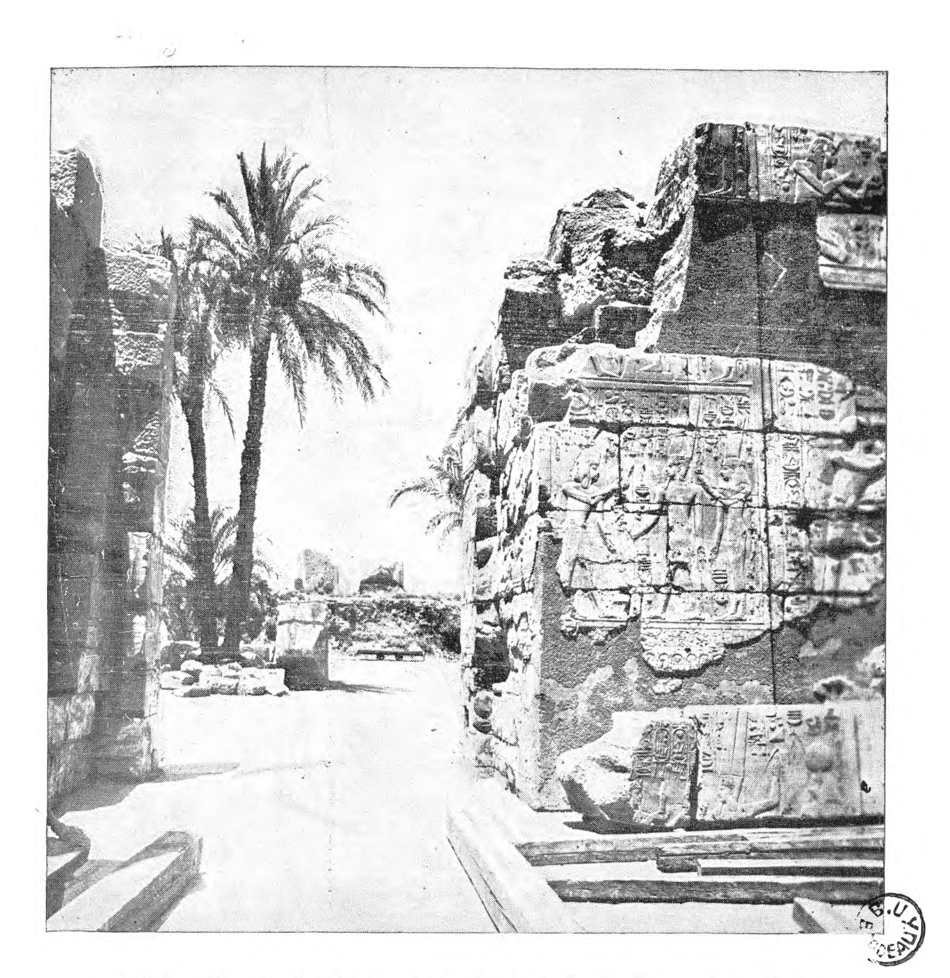






A, B, C.—The statues of King Seti II before the restoration.

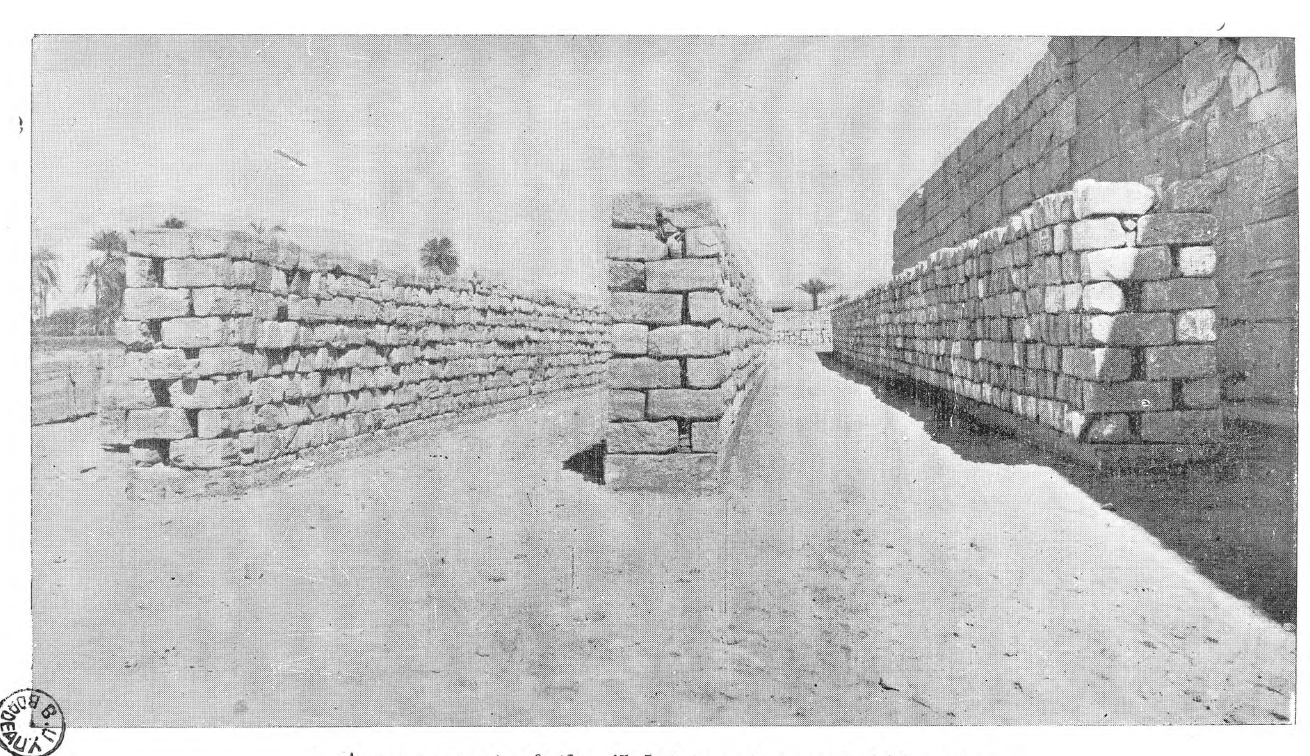
Pl. XVII



The wall of the Hypostyle Hall before the restoration.

The wall of the Hypostyle Hall after the restoration.

Pl. XIX



Arrangement of the *Talatates* stones of Akhenaten.

Pl. XX

UN POIDS MONÉTAIRE DE LA FIN DU SECOND MILLÉNAIRE AVANT J.-C.?

PAR

FOUAD MATOUK

J'ai récemment trouvé dans le commerce et acquis un petit objet de l'Égypte pharaonique, dont l'intérêt pourrait être exceptionnel : il s'agit d'une pièce en métal de forme ovoïde, coulée ; un poinçon a surtout mordu sur le côté droit de l'avers, ce qui a causé une protubérance sur le côté gauche.

J'ai fait examiner cette pièce par le Dr. Zaki Iskandar, chimiste en chef au Service des Antiquités ; elle pèse 8 gr. 04 et est constituée d'un alliage où l'argent se trouve dans la proportion de 25%.

La surface du revers serait parfaitement lisse sans quelques signes dont je n'ai pu déterminer la lecture ou la signification (pl. I, B, à gauche).

La décoration de l'avers est dirigée vers la gauche. Elle représente un sphinx criocéphale couché sur des traits horizontaux ; la tête de bélier est surmontée de la couronne-*atef*.[1] Au-dessus de la croupe de l'animal, une uraeus aux ailes ouvertes (pl. I, A, à gauche).

Ce thème est fréquent sur une série connue des scarabées de l'époque ramesside.[2] Il apparaît sur de nombreux scarabées de ma collection ainsi qu'on peut le constater sur la planche II, A et B. Dans tous les cas il se rapporte, sans aucun doute possible, à la divinité principale de Thèbes, Amon-Rê.

(1) Cf. Louis Keimer, *Remarques sur quelques représentations de divinités-béliers...* dans *Annales du Service...*, XXXVIII, pp. 297-331 et 690-697.

(2) Cf. Petrie, *Scarabs and cylinders with names*, pl. XLV ; Hall, *Catalogue of Egyptian Scarabs, etc., in the British Museum*, nos 1857, 1993, 2227, 2228, 2229 et 2230 ; Newberry, *Scarab-shaped seals (Catalogue général du Musée du Caire)*, pl. XXXIV, no 27.

Aux scarabées déjà publiés et qui mentionnent des souverains de la XIXe dynastie, j'ajoute cependant la photographie d'une plaque inédite que je possède : elle porte d'un côté la représentation du bélier couronné et couché (pl. I, A, à droite) et de l'autre côté les deux cartouches de Ramsès IV (pl. I, B, à droite), le troisième souverain de la XXe dynastie.

Si ce thème décoratif a été seulement employé pour des scarabées et des plaques de l'époque ramesside (XIXe et XXe dynasties), peut-on dater de cette même époque (1300-1100 avant J.-C.) la petite pièce métallique où le poinçon a reproduit un ensemble allégorique particulièrement en faveur à ce moment? Je serais tenté de le faire.

Il reste à déterminer l'usage d'une pareille pièce, J'ai consulté au Caire tous ceux qui s'intéressent à la numismatique antique : Marcel Jungfleisch, le meilleur spécialiste que la mort vient, hélas ! de nous ravir ; les Drs. Paul Balog et Abdel Mohsen El-Khachab, ce dernier conservateur-numismate au Musée du Caire ; tous les antiquaires et commerçants dont l'expérience est très souvent utile. Aucun d'eux n'a su définir le document que je lui soumettais ; et tous m'ont affirmé qu'ils n'en avaient jamais vu de semblable.

Il est cependant permis de formuler une hypothèse. Je ne suis pas loin de penser que, malgré sa datation probable (époque ramesside), cette pièce ne peut être qu'un poids monétaire,[1] intermédiaire entre le *ḳdt* (9 gr. 1) et le *šꜣty* (7 gr. 6).

Qu'en pensent les archéologues et les numismates ?

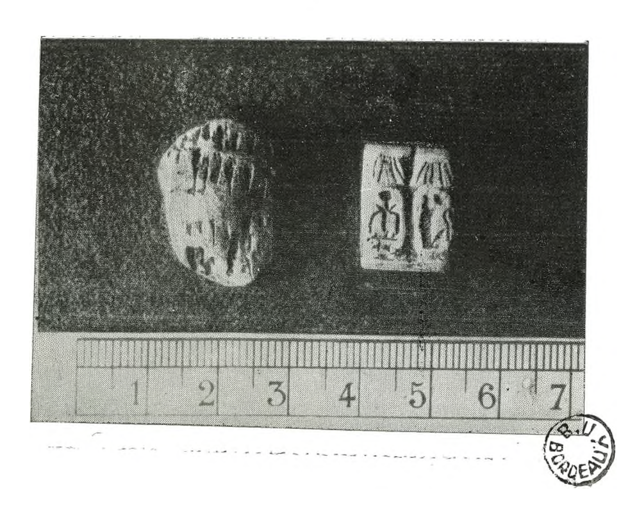
FOUAD MATOUK

[1] Aucun trou de suspension ne permet d'y reconnaître un pendentif ou un objet similaire.

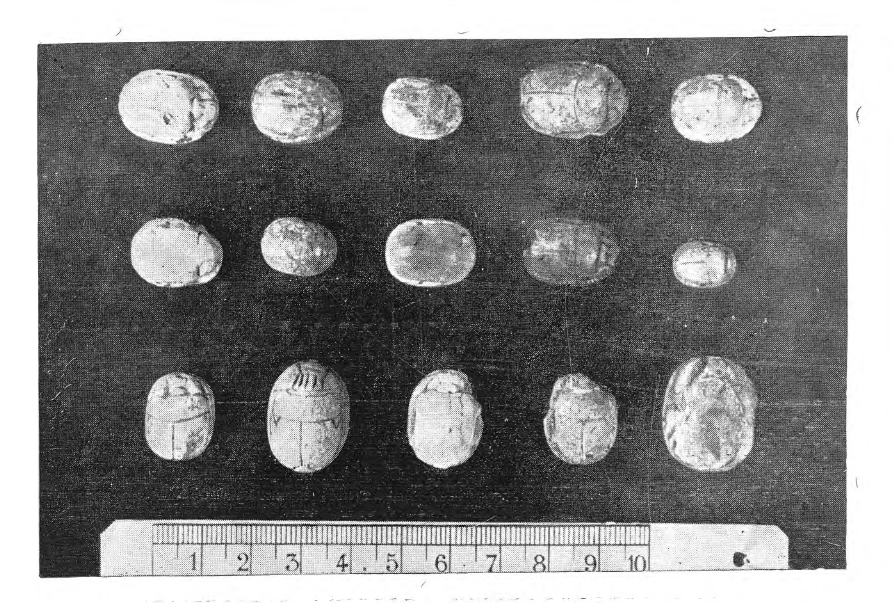
A



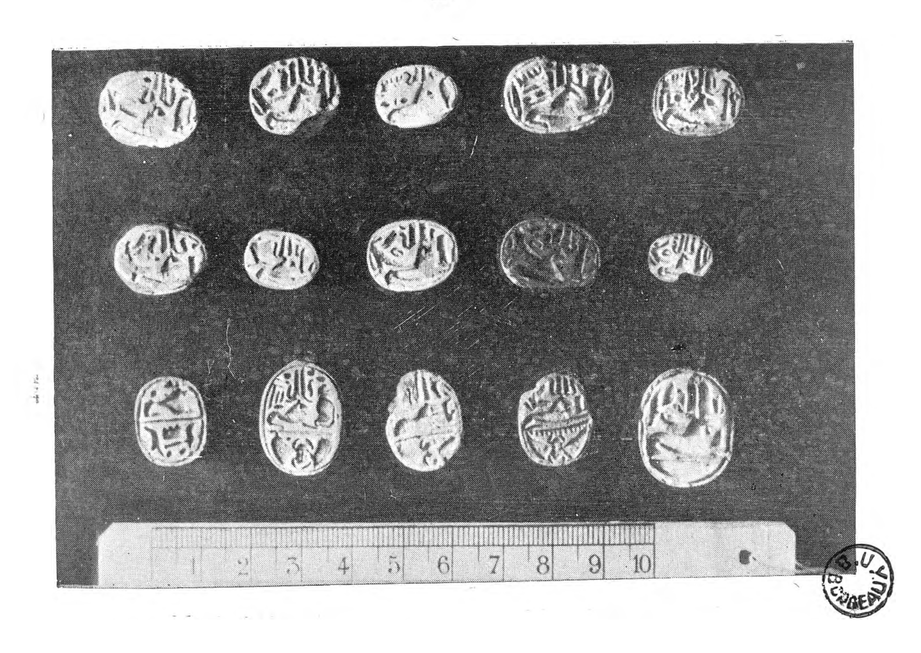
B



A



B



A NEW INSCRIPTION FROM HATNUB

BY

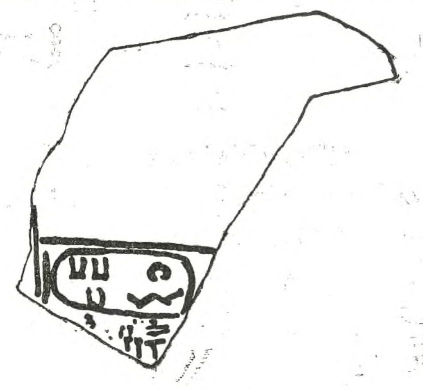
HANS GOEDICKE

Monsieur Georges Michaelides most kindly gave me the permission to publish an inscription which is kept in his library and for which I wish to ponder my thanks to him.

The inscription is contained on two chips of alabaster of irregular shape with an average thickness of 1–1½ cms. Although the two pieces do not join their common origin as part of one text cannot be doubted; the homoginity of the material as well as the uniformity of the hand gives clear evidence to this effect.

As for the origin of the two fragments, the quarries of Hatnub can be considered certain. This attribution, on the one hand, is suggested by the material, namely alabaster, on the other hand by the nature of the writing, bearing in style and contents reference to quarrying. The date of the inscription is fixed by the occurring cartouch giving the second name of Sesostris III.

The fragment A apparently represents the upper left corner of the inscription. It contains the end of a horizontal line with the cartouch of *Ḫꜥ-kꜣw-rꜥ*-Sesostris III. It is part of the date of the inscription stated as heading in a horizontal line across the actual text arranged in vertical columns. A restoration of the now missing part seems possible except for the year-indication, namely

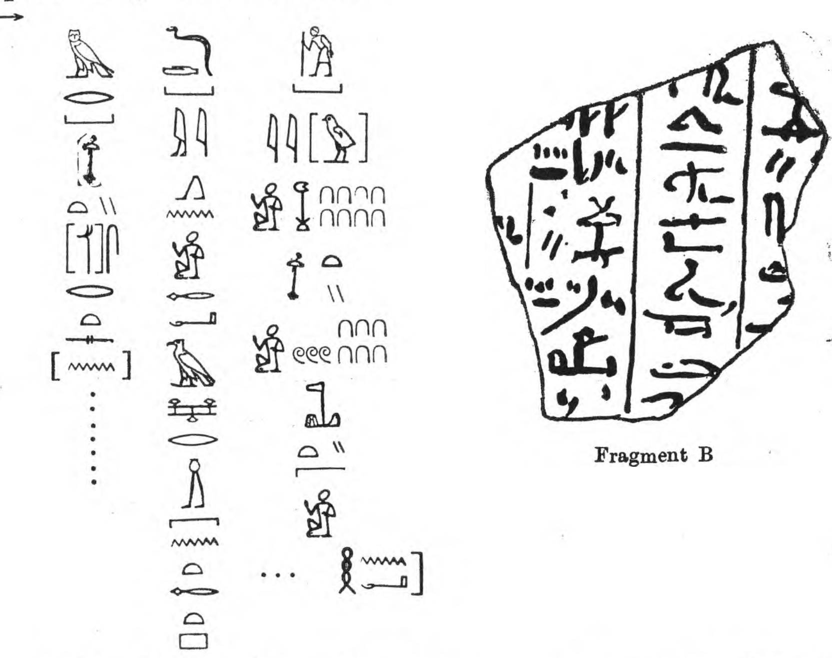


Fragment A

→ [...] (...)

It seems likely, although impossible to corroborate, that the inscription belongs to the earlier part ef the reign of Sesostris III in view of the prevailing formulation which points to a shorter form not attested from the later years of the reign of this Pharaoh.[1]

The fragment B represents the right upper part of the inscription containing part of four vertical columns which are separated by divisional lines :


Fragment B

"The chief-workman Sesostris . . . says: I came here in order to bring [alabaster ?] . . . [together with] 1080 quarry-men, 360 artists, x necropolis workers . . ."

(1) It seems necessary to postulate a lacuna preceding since the latter does not seem in itself sufficient a title to refer to an official who in all probability occupied a leading position in the work concerned by this inscription. No traces remain, but nevertheless a restoration seems the most likely.[2]

(1) GAUTHIER, *Livre des Rois*, I, 303 ff. (2) Cf. *Hatnub*, inscription XIII from the same time.

(2) The reading *Snwsrt* appears certain in view of the remaining traces. However, it seems doubtful if it represents the name of the writer of the inscription and it is probably more likely to be considered the patronym.

(3) *Ḏd* is required by the following narrative. It has to be placed at the beginning of col. 2 in view of the space required in the preceding one.

This formulation is typical for the Hatnub-inscriptions and seems to represent a local tradition since it is not found among the inscriptions from the Wadi Hammamat from this time.

(4) For *ii. n.i ʿ3 r int*, cf. Anthes, *Hatnub graffiti*, n° 49.

In the new graffito[1] from the reign of Sesostris I it probably has to be restored *ii.n.i* [ ] parallel to our text.

(5) For this form of enumeration, cf. Anthes, *Hatnub graffiti* n°s 1, 4, 5, 9; Couyat-Montet, *Les inscriptions du Ouadi Hammamat* 113, 11 (Mentuhotep II), 188, 4 (Sesostris I); 123 b 3 (Sesostris I); *Urk.* I, 149. The inscriptions from Sinai with the listing of the more prominent members of the expeditions are the direct forerunners of this kind of indication.

(6) *iky* quarry-worker, *WB* I 139, 10, 11. For the proposed spelling, cf. *Ouadi Hammamat* 188, 4 and 123 b 3 from the time of Sesostris I. A distinction between the three different kinds of labourers is difficult to draw. At all events they undoubtedly represent different occupations all connected with quarrying.[2] For a similar enumeration, cf. *Ouadi Hammamat* 113, 11 (Mentuhotep II).

Quarrying activities at Hatnub during the reign of Sesostris III are attested by one inscription (*Hatnub*, Inschrift XIII) referring to work carried out under the direction of man

(1) GRDSELOFF, *Un nouveau graffito de Hatnoub*, *ASAE* 51 (1951) 144. (2) Cf. CERNY-GARDINER-PEET, *The inscriptions of Sinai*, II, p. 17.

named Ameny, son of Hotep. However, this new, although rather fragmentary, record is able to complete our picture since it shows that those activities took place on a large scale as reflected by the number of workers mentioned in our inscription. The wording of the text seems to point to the execution of a particular project, which apparently was a major one, and not to a permanent enterprise. In how far this can be linked with the colossal statue made at Hatnub described in the tomb of *Ḏḥwty-nḫt* at El-Bersheh[1] is questionable. The latter tomb dates to the reign of Sesostris III[2] and it is at least tempting to envisage such a connection. If this conjecture is correct our short inscription would be a witness for this remarkable enterprise and the official mentioned in the beginning possibly has to be considered as the artist in charge of the execution of this work.

Hans Goedicke

(1) Newberry, *El-Bersheh*, I, pl. XIV, XV. (2) *Ibid.*, p. 3.

A NOTE ON THE EARLY CULT OF HORUS IN UPPER EGYPT

BY

HANS GOEDICKE

Monsieur Georges Michaelides possesses an alabaster vesse which with his generous permission I am able to publish in the following. The object in question is a flat bottomed open bowl with a slightly inverted brim. The dimensions are 21 cms. for the diameter of the opening, 8.5 cms. diameter at the foot, and a height of 9.5 cms. The form is well attested and can be attributed to the Old Kingdom.[1]

On the outside the vessel is inscribed with two short texts, undoubtedly dating from different periods. This conclusion is drawn not only from the meaning of the signs but also from the prevailing differences in the carving. While one has small hieroglyphs incised in a flat line, the other, considerably larger in size, is engraved with a fine sharp line. Text A, to the right and higher than the other, forms a vertical grouping consisting of two titles:

Below the latter the surface is somewhat rough and possibly defaced, but there are no traces detectable which could be part of a name that one would expect. We thus have here an unrelateable mention of two priestly titles very likely representing the designations of a person. Both of them are of great interest since they give testimony for cults not attested so far from the Old Kingdom, to which this part of the writing has to be attributed. The first *ḥm-nṯr Ḫmn*, concerns the worship of a kind of falcon deity in the form of an idol

(1) Petrie, *Funerary Furniture and Stone Vases*, pl. XXI, 345.

Ḥmn occurs first in the Pyramid texts[1] as the god of *Ḥfet* and is repeatedly mentioned in the tomb of Ankhtyfy [2] from the close of the Old Kingdom. From the latter we can safely locate this cult in the modern town of Moʿalla [3] in the nome of Upper Egypt. Although we have references to the god, *Ḥmn*, the specific cult of this deity, as it is implied by the title *ḥm-nṯr Ḥmn*, has no parallel. A similar situation prevails in regard to the second title mentioned in this inscription. It likewise consists of *ḥm-nṯr* and the name of a deity, in this instance *Nḫny* "the one of *Nḫn*".[4] The spelling is of considerable interest, the reading, however, certain. This deity, like *Ḥmn*, is attested in the Pyramid texts,[5] but as in the other case not established cult is otherwise indicated for the Old Kingdom. The originally anonymous god *Nḫny* becomes subsequently a form of Horus,[6] and it seems permissible to presume an identical situation for the period in question. The geographical location of this cult is implied in the name of the worshipped deity, namely *Nḫn*-Hieraconpolis. We thus have here a reference to two different cults of Horus in the Southern part of Upper Egypt from the Old Kingdom.

Inscription B, placed to the left and somewhat lower than the other, occupies the center of the available space. The short text consists of one horizontal and a group of two vertical lines, thus:

(1) Pyr. 235 a; 1013 d.

(2) Vandier, *Moʿalla*, 206 f., 239.

(3) *See* Vandier, *op. cit.*, where the problem is treated in full.

(4) WB II 310,14.

(5) Pyr. 295 a; 296 a; 2011 d.

(6) Cf. Sethe, *Kommentar zu den altägyptischen Pyramidentexten* I 348; Sethe, *Urgeschichte* § 189.

"overseer of the *wʿb*-priests of Harendotes, Sesostris-ʿankh". From the indicated name [1] the date can be established with certainty as being Middle Kingdom. Here again we find a reference to a priestly office which, like the others, is related to a cult of Horus. Judging from the occurring indication *imy-r wʿbw* we have to presume an organized cult, which apparently is not authenticated elsewhere. Harendotes is well attested already in the Pyramid Texts,[2] but we have no definite indication concerning a specific, locally restricted cult of this deity. Although there are no direct indications concerning the location of such a cult; nevertheless it seems plausible to surmise its existence at Hieraconpolis. At least from Dyn. XVIII, we possess two, although not very specific, instances according to which such an attribution appears justifiable.[3] Such a step seems, furthermore, to be in agreement with the older inscription on our bowl, which refers clearly to a cult at Hieraconpolis. Whether the worship of Harendotes at *Nḫn* was restricted to a particular period escapes us, but it seems likely that the well-attested cult of Horus in this town [4] was performed at least at certain times for this specific form of the deity Harendotes. Under this name the cult is hardly original, since the concept of Harendotes appears to be linked closely with the Osiris mythology and is more likely to be an adoption of a genuine Horus-worship as which the *Nḫny* appears.

Finding those two indications placed on the vessel over a considerable interval of time, we are surprised to see them nevertheless rather closely related in their significance referring to priestly offices in different cults of Horus. It is in this connection unclear what purpose our object served. From text B

(1) Ranke, *Aegyptische Personnamen*, I, 279, 4.

(2) Pyr. 1685 a; 1406 b.

(3) Quibell, *Hieraconpolis* I, pl.XLVI,1.

(4) A *ḥm-nṯr n Nḫn(y?)* of the XXIInd Dynasty (Cairo, Cat. Gén. 42231=Legrain, *Statues de Rois et de Particuliers*, III, 77) seems to indicate that the concept of *Nḫny* remained through the ages, although without frequent specification. Cf., also Quibell, *op. cit.* I, pl. XLVI, where Horus-*Nḫny* and Harendotes are mentioned side by side. *See* further *Urk.* IV, 134

with its close relation to a specific person it is tempting to consider it as part of a funerary outfit. The same could be the case with the earlier usage, presupposing that the name of an owner was erased, so that we would have here an ordinary instance of reuse of funerary equipment. Against such an explanation speaks nevertheless the close relation between the stated cults. In view of this it seems at least tempting to regard our object not so much as a funerary object, but rather link it with the officiating of the priestly worship. If it can be considered a cult object seems doubtful since in such a case one could expect to find on it the name of the worshipped deity, but it might be feasable to see in it the esteemed property of priests, presumably of Hieraconpolis. Although the two texts embrace a considerable stretch of time it might nevertheless be possible that it remained connected either with a family of priests or at least with a priestly office throughout this period.

HANS GOEDICKE

REMARKS ON THE HORIAN ELEMENTS IN THE ROYAL TITULARY (1)

BY

J. GWYN GRIFFITHS

University College, Oxford

The best study of the development of the royal titulary in Egypt is of course Hugo Müller's *Die formale Entwicklung der Titulatur der ägyptischen Könige* (Glückstadt, 1938, Ägyptologische Forschungen, 7). Certain interpretations remain in doubt, and this paper will be devoted to them rather than to the well-established aspects. An attempt is made, in particular, to show that G. D. Hornblower's suggestion concerning one of the elements can be defended in greater detail than he himself sought to do.

I.—The Horus-Name

The Horus-name in the titulary is in certain early examples replaced by a Sēth-name,(2) and though it was the Horus-name which was eventually established, the circumstance may be an index to the political situation which was the background of the titu'ary. Newberry and others have attempted a reconstruction of this situation. We shall not discuss the matter here. Suffice it now to recall that this is the oldest part of the titulary. As Frankfort (3) states, "it remains the simplest and most direct statement regarding the king's nature".

(1) I had the advantage of discussing parts of this paper with the late Professor Battiscombe Gunn, with Dr. E. J. Baumgartel, Dr. A. M. Bakir, Prof. H. W. Fairman and Dr. Kate Bosse-Griffiths. This does not necessarily imply their agreement with any part of it.

(2) *See* PETRIE, *Royal Tombs*, II, pl. 21, nos. 173 and 176, for Sēth above the *serekh*-name of Peryebsen. Both Horus and Sēth appear with the name of Kha'sekhemui; *see* QUIBELL, *Hierakonpolis*, I, pl. 2.

(3) *Kingship and the Gods*, 46. Unfortunately Frankfort does not deal with the problematic features of the other elements.

II.—The Two Horuses (?) and the Two Lords

Titularies which belong to the First Dynasty include adjacent to the words *nsw-bīt.*[1] The title *smȝ nbwy* "uniting the two lords" occurs also in the same period.[2]

There is some doubt as to how the former expression should be read. Kees[3] would read it as *nbwy*, referring to Horus and Sēth. He compares the second expression quoted above, and also the analogous *Nbty*. There is a reference in the Pyramid Texts[4] to the "two lords of Nun", but the falcons on standards are here only determinatives of that is, determinatives denoting gods. They are similarly used with the divine pair *T(w)ti-ỉb.*[5] Although the Pyramid Texts frequently refer to a pair of gods, *ntrwy*, once[6] named Shu and Tefenet, the writing is and not . The two falcons more probably denote "the two Horuses". There is a reference[7] to "the two Horuses who are in front of the abodes of (?) the lord of food, great one in Heliopolis". Another reference[8] to them is more obscure, and it should be noted that in both allusions the standards are not present in the writing. It is not easy to say, either, who exactly the "two Horuses" are, but they invite comparison with the two falcons on the gold-sign which are discussed in the next section.

III.—The Title

This title appears first in the Fourth Dynasty, and it has been variously interpreted.

(1) PETRIE, *Royal Tombs*, I, pl. 5, no. 12 and pl. 6, nos. 4 and 8.

(2) *Ibid.*, II, pl. 2, nos. 8, 9, 10; pl. 5, nos. 13, 14; cf. pl. 12, no. 1 and I, pl. 4, no. 3.

(3) *Horus und Seth*, I, 65. SETHE, *Urgeschichte*, 107, is doubtful.

(4) *Pyr.*, 593 b. In *Pyr.*, 26 e (W) the falcons are on *nb*-signs.

(5) *Pyr.*, 488 a (N); in 26 e (W) the falcons are on *nb*-signs.

(6) *Pyr.*, 1985 b-c.

(7) *Pyr.*, 695 b.

(8) *Pyr.*, 457 c.

(1) *"Horus over the Ombite."*

The theory that it signifies "Horus over the Ombite" or "Horus victorious over the Ombite" was first suggested by Brugsch.[1] He discovered that an inscription of the time of Ptolemy Epiphanes which had been found by Wilkinson at Philae was similar to the beginning of the text inscribed on the Rosetta Stone. The parallel inscriptions consist of the titles applied to Ptolemy Epiphanes, and the value of the discovery arises from the fact that the hieroglyphic version of this passage is wanting in the Rosetta Stone. Now, for the Greek ἀντιπάλων ὑπερτέρου and the demotic *nty ḥr pȝy.f dȝdȝy*,[2] which Brugsch translates "superior inimicis", the Philae inscription has the falcon with flagellum over the gold-sign ( ). Brugsch concludes that the falcon refers to Horus, and the gold-sign perhaps to Sēth as "the Ombite" ("Nub" or "Nubti"), although he does not exclude the view that the gold-sign may be simply an object which gives dignity to that which stands upon it. At the same time he accepts the meaning given to the group "Conqueror of his enemies". In a later work[3] he is more decided in favour of this interpretation. He notes, in support of it, that epithets which frequently follow are those celebrating the King's victories over foreign enemies, such as "Conqueror of the Asiatics".

E. de Rougé[4] followed Brugsch, and so did Sethe, who attempted to apply the interpretation to many early occurrences

(1) *Uebereinstimmung einer hieroglyphischen Inschrift von Philae mit dem griechischen und demotischen Anfangs-Texte des Dekrets von Rosette*, Berlin, 1849.

(2) "He who is upon his enemy".

(3) *Die Aegyptologie* (Leipzig, 1891), 202.

(4) He translates , as applied to Pepi I, "Le triple Horus vainqueur". (*Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties*, 116–117 [1866]). He says on p. 116: "Le titre de triple Horus d'or n'est pas habituel; l'épervier est ordinairement seul quelquefois, et surtout dans le second empire, on trouve, ou deux éperviers, ou , Horus et Set réunis, pour caractériser les deux divisions de l'Égypte." Bouriant in *Rec. trav.* 6, 5 (1885), where he publishes an inscription which he describes as being in effect a double of the Rosetta inscription (*La Stèle 5576 du Musée de Boulaq et l'Inscription de Rosette*) translates "Horus d'or". The falcon does not wear the flagellum, as in the Philae inscription.

of the group. A sealing of Djoser from Bêt Khallâf contains an early variant of the group. It has no sign immediately resting on the gold-sign. Sethe, however, would closely connect with the gold-sign the three signs forming the Horus name, and translate: "The King of Upper and Lower Egypt, the two mistresses, Neter-Khet, who has conquered the god of Ombos."[1] In a more detailed statement[2] he claims that the use of [hieroglyph] in this sense, which he maintains to be the original one, must be traced back to the predynastic Heliopolitan kingdom in which Upper and Lower Egypt were united through the victory of Lower Egypt under its national god, Horus. He says that the designation of Sēth as "he of Ombos" (*Nbty* [hieroglyphs]) is common, and that [hieroglyph] is an abbreviation of this. Eventually the group regularly introduced the third name of the Egyptian king in the titulary, but Sethe fails to take due recognition of the fact that in earlier periods a variety of forms were in use.[3] It is true that he points to some First Dynasty examples, outside the titulary, where the gold-sign is used without the falcon, but where he finds the same notion of victory assigned to the signs above it.[4]

He also attempts to meet the fact that already in the Middle Kingdom the gold-sign was expressly taken to mean "gold" and not "the Ombite", by the suggestion that this is an index of the great antiquity of the true and original meaning, which was in time forgotten, although its sense survived in the later period, as in the translation of the Rosetta

(1) *Mahâsna and Bêt Khallâf* (London, 1903), 19. Cf. *Unters.*, III, 38.

(2) *Urgeschichte* etc., 106–109, 126–127.

(3) With regard to his statement, *op. cit.*, 107–108: "Dass diese Deutung richtig ist, ersieht man daraus, dass die zu dem Titel gehörigen Namenselemente in älterer Zeit ausnahmlos mit dem Falken zusammen über dem Goldzeichen stehen...", it should be noted that in the Old Kingdom there is a striking variety of forms in the group itself; most often, as Sethe says, a sign stands with the falcon above the gold-sign. Sometimes, however, the falcon is missing, *e.g.* Burchardt and Pieper, *Handbuch der Aegyptischen Königsnamen*, nos. 42, 58.

(4) He refers to Petrie, *Royal Tombs*, I, 28. 73 and 74; II, 7. 12.

stone.[1] The political background, he claims, is the ancient Heliopolitan kingdom; and the pregnant sense of the signs [hieroglyph], with the gold-sign indicating a derived form *Nbty*, and the preposition "on" or "over" omitted, is pointed to as a mark of some such antiquity. Sethe further remarks that in the Ptolemaic Edfu texts the group is used to indicate "the falcon of gold"; and "gold" often refers to the goddess Hathor.[2] This meaning is not discussed in relation to the earlier one; and it should be noted that Sethe does not claim that the group occurs in the titulary in this sense.

Various objections to this theory have been raised. Schäfer[3] stresses the fact that the Greek translation of the Rosetta stone has no specific reference to Sēth. It is remarkable, he says further, that the circumstance of the very early "kingdom of Heliopolis" should be referred to in a title originating only in the beginning of the Fouth Dynasty, although there are many names and titles of kings from earlier periods. As for the prototypes claimed by Sethe,[4] Schäfer refuses to see in them "ancient examples of the custom of placing the name of the king or the image of a god over the hieroglyph [hieroglyph] in order to represent him symbolically as triumpher". According to him, there are no grounds for connecting closely the gold-sign in these figures with what precedes; and especially inacceptable is the suggestion that [hieroglyph] in this position indicates the victory and superiority of the object placed above it. What about [hieroglyph] "silver", found already in the Fifth Dynasty, and [hieroglyph] "fine gold", which appears in the Fouth? The goddess Seshat is seated on the gold-sign in a B.M. palette of the time of Ramesses II; but no such

(1) Cf. *Wb.*, II, 240, which agrees with Sethe's view.

(2) Sethe, *Urgeschichte* etc., 126–127.

(3) *Der Reliefschmuck der Berliner Tür aus der Stufenpyramide und der Königstitel Ḥr-nb.* (*Mitt. deutsch. Inst. Kairo*, Bd IV, Heft 1, 1933).

(4) Schäfer wrongly quotes Petrie, *Royal Tombs*, I, 28. 76 as cited by Sethe, instead of I, 28. 73. 74 and II, 7. 12.

interpretation is here possible. He points to the examples quoted by Moret and Weill, where the sign was clearly understood by the Egyptians themselves in this connection as "gold". He would translate therefore as "golded falcon", as "golden sun", referring to Grapow's study of Egyptian figurative expressions for illustration of the use of the word "gold" in similar phrases.(1) As for the testimony of ἀντιπάλων ὑπέρτερος, its lateness is stressed, and the possibility that it was speculators, aiming at the deepening of the symbolism, who introduced a reference to the hostile Sēth in the use of under figures and names. It would not therefore be a reminiscence of political opposition to the "kingdom of Heliopolis".

(2) *"Horus of Gold."*

Such arguments have before and since been brought forward to refute Brugsch's theory, and most writers who credit these arguments are in favour of the translation "Horus of gold".(2) That Sēth is frequently called "the Ombite" ( ) is admitted by Meyer, but he thinks that the word means "golden" when found without the city-determinative, as in the name of a Hyksos king in a Tanite stela, where

(1) Grapow's examples are not actually as significant as Schäfer would have them be. Hathor is called "the gold" or "gold of the gods", and the sun in a hot sky is "the gold of the stars" or "the gold".

(2) See W. Pleyte, *La religion des pré-Israélites* (Utrecht, 1862), 92; Id., *Sur quelques monuments relatifs au dieu Set* (Leyden, 1863), 55; E. Meyer, *Set-Typhon* (Leipzig, 1875), 44; A. Moret, *Le Titre "Horus d'Or" dans le protocole Pharaonique* in *Rec. trav.* 23, 23-32 (1901); Id., *Du caractère religieux de la royauté pharaonique* (Paris, 1902), 21-23; Id., *Sur le titre* in *Sphinx* 11, 33-35 (1908); R. Weill, *Les Origines de l'Égypte Pharaonique*, I, *La IIe et la IIIe dynasties* (Annales du Musée Guimet, Paris, 1908), 54, 70, 71, 74; Id., *Un Temple de Noutirkha-Zosir à Heliopolis* in *Sphinx* 15, 9 ff. (1911-12); G. J. Thierry, *Die Religieuze Beteekenis van Het Aegyptische Koningschap*, I, *De Titulatuur* (Leiden, 1913), 64-83; Gard., *Egn. Gr.*, 72; R. Weill, *Formes anciennes du "Titre d'Or"* in *Rec. trav.* 29, 35 ff.; Schäfer, *op. cit.*; H. Müller, *Die formale Entwicklung der Titulatur der ägyptischen Könige*. (Glückstadt, 1938), 54-62.

the reference cannot be to the Upper Egyptian Ombos.(1) The evidence from Rosetta and Philae is contested by Moret on the ground that titles and official expressions were in other cases misinterpreted in the late period, as in the rendering of by κυριός τριακονταετηρίδων "lord of the thirty-year panegyrics". He emphasises the fact that *Nbty* "the Ombite" is generally spelled with a ( ); and recalls the variety of epithets, which, up to the end of the Middle Kingdom, accompany the "*Ḥr-nb*" group *e.g.* (, , ,). One cannot, he thinks, introduce an additional epithet like "triumphant". Dealing with the warlike epithets which are claimed to follow he admits that this is sometimes so, but maintains that words of purely religious or pacific meaning are also found in that position. Among the variant forms of the group itself, Moret thinks is especially significant. The two falcons are here, he says, admittedly the representatives of Horus and Sēth, who in turn symbolise the fact that both Upper and Lower Egypt are united under the Pharaoh's sway. But, continues Moret, it is impossible now to follow Sethe's interpretation and say "Horus and Sēth victorious over Sēth".

He refers to the Palermo stone group which he translates "the Horus *Nṯr-n*, of whom the royal name is ...", thus eliciting, by means of a very original translation, a clear reference to the meaning of the title. Gold appears to have been, as he shows, a mineral of specially protective significance among the Egyptians. The Kubbân Stela speaks of Ramesses II as "a beautiful falcon of fine gold" and in a later article(2) Moret collects interesting

(1) Meyer nevertheless thinks that on a scarab (Pleyte, *Lettre*, pl. 3, 13), *may* be "Sēth the Ombite". *See* Meyer, *op. cit.*, 53, and cf. W. Pleyte, *La religion des pré-Israélites*, 92. There is, of course, no reason why the name on the Tanite stela should not refer to Sēth's Ombos.

(2) *Sphinx*, 11, 32-35.

examples, most of them late, but some from the Middle Kingdom, which indicate that the Egyptians themselves spoke of "the Horus of gold" or "the falcon of gold".

Weill summarises the early development of the title in the statement that , , were hesitant variants of the form which was later to fix itself as and "Horus of gold", "Sêth of gold".(1) He has therefore no doubt that in this connection signified "gold" from the beginning, and not "the Ombite". Thierry comes to the same conclusion, and he calls attention to the important usage of "gold" in the royal names.(2) Gardiner (3) and H. Müller (4) agree with these conclusions.

(3) "*Horus and the Ombite.*"

As his title indicates, Müller in *Die formale Entwicklung der Titulatur der ägyptischen Könige* is concerned more with the external changes in the titulary, prior to its becoming fixed, than with its meaning. Although he favours the meaning "Horus of gold", his analysis of the changing forms in the first six dynasties does not give strong support to this view, as he openly admits in one respect.(5) Indeed, if attention be confined to the Old Kingdom, it is doubtful whether can be shown to mean "gold" in this connection. Even if there were such evidence, it would be surprising that the Pyramid Texts and other early religious texts know of no "Horus of gold"; and Gardiner, for example, who accepts this translation, has to admit that "exactly what god was intended is a problem still unsolved.(6)

(1) *Rec. trav.* 29, 36 and *La IIe et la IIIe Dynasties,* 72. Sêth over the gold-sign does not seem to occur in the titulary.

(2) *Op. cit.*, 77. It should be noted, too, that the gold-sign is sometimes found beneath a vertical cartouche, *e.g. Berlin Inschr.*, I, 212.

(3) *Egn. Gr.*, 73.

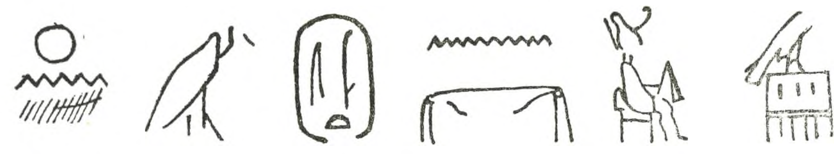
(4) *Op. cit.*, 56.

(5) *Op. cit.*, 57.

(6) Gard., *Egn. Gr.*, 73.

The earlier variants, outside the titulary, raise the objection that "gold" is according to this theory applied indiscriminately to several objects or gods; and, worse still, that it sometimes stands by itself.

Kenkenes or *Dr-ʿIty*, the third king of the First Dynasty, is the earliest king with whom the sign is connected. At the top of the largest fragment of the annals at Cairo which are associated with the Palermo Stone and which contain a list of early dynastic and predynastic kings, there occur his title and cartouche: (1)



Gauthier and Maspero both think that in (or as Maspero would read it), as in from Neteren's title,(2) we have a royal title analogous to and expressing in some way the extension of the King's sovereignty over both Upper and Lower Egypt, although the exact connotation cannot yet be known. It has not been suggested by anyone that in both these cases may be a writing of *Nbty* "Ombite". If so, the idea of Gauthier and Maspero will still be present, as "Horus" occurs previously in each example. The naming of the two deities was certainly a common method of indicating

(1) See Gauthier in *Le Musée Égyptien: Recueil de monuments et de notices sur les fouilles d'Égypte*, Tome III (Cairo, 1915), in an article entitled *Quatre nouveaux fragments de la pierre Palerme* (29–53 with plates 24–31). The group quoted is in pl. 25. Gauthier on p. 33 reproduces them thus:



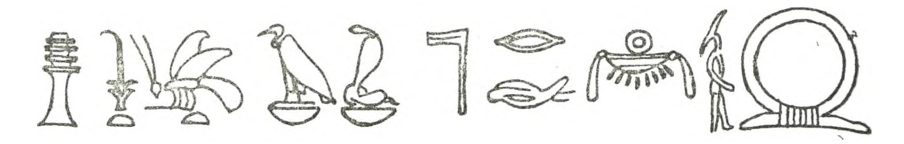
It is to be noted that he queries the gold-sign. The above it is also doubted by Loret who wishes to read (see p. 34), but Gauthier thinks this has been suggested by the group which occurs in the title of Neteren. Maspero would read here also, see *Rec. trav.* 36, 152. See also *Bull. Inst. fr.* 30, 712 and pl. 1 of the article in question by J. H. Breasted.

(2) Naville, *La Pierre de Palerme* in *Rec. trav.* 25, 65 (pl. 1)

the unity of the "two lands". It is true that in the second example, from the Second Dynasty, this explanation leaves uninterpreted. Maspero suggests, however, that Sethe's translation of as "son of Neb" is not feasible, as a piece of cartouche immediately follows, instead of the expected name of a woman or part of it :

Schäfer, too, in rejecting Sethe's translation "*Nṯry-mw*, the child (*rn*) of *Nb*" aptly remarks on the position of the between the double crown and the cartouche, which shows that it is a forerunner of and . (1)

It may be objected that the reading of as "Ombite" in these two examples is a pure assumption, favoured though it may be by external considerations. Can it be proved that has this meaning in similar associations ? Schäfer,(2) Moret,(3) and others are emphatic in their denials. Actually, there is a striking example, among others, in the material discussed by Schäfer in illustration of his treatment of the inscription from the Sakkara step-pyramid. This material consists of reliefs found by Schiaparelli at Heliopolis and now in Turin. Among them is an inscription(4) in which the name *Nṯry-r-ḫt* occurs over , as in the Berlin relief from the step-pyramid which reads(5) :



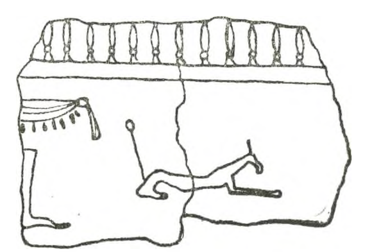
(1) Schäfer, *op. cit.*, 9.
(2) *Op. cit.*, 12.
(3) *Sphinx* 11, 33.
(4) *See* R. Weill, *Sphinx* 15, 19.
(5) Schäfer, *op. cit.*, pl. 1 and 12. occurs also in a stela of the Saite period. *See* Mariette-Maspero, *Le Sérapeum de Memphis* (1882), 181-184.

The Turin differs little, according to Schäfer, from the one at Berlin : the main piece has horizontal strips, and the pendant portion consists of rounded knobs (). In both cases the inner part of the round object above does not appear to be hollow, and does probably not, therefore, represent a ring. Schäfer has recognised that this object forms part of the necklace as it is figured in a connected Turin relief (from Heliopolis). Another of these reliefs provides a clear example of its use as an ornament. It is a relief depicting Sēth, or the King as Sēth in a Heliopolitan shrine. Weill says that this shrine shows King Djoser as a devotee of Sēth, but he is not certain whether the shrine is dedicated to Sēth, or whether the King here takes the appellation of the god, instead of the usual Horus-name.(1) Sethe,(2) however, who also examined the reliefs, thinks that in them is depicted the ennead, sitting enthroned in three rows and addressing the King whose portrait is not preserved. Shu, Sēth, and Geb are recognised by Sethe, and a photograph of the representation is published by Schäfer.(3)

Now it is clear that the latter's interpretation of as "the golden sun" involves him in difficulties here, as he himself admits.(4) For how can such a title be applied to Sēth ? Whatever is the significance of ○ here—and Schäfer's first suggestion is that it is merely an appendage to the necklace(5)—it is clear that here has a special appropriateness on the figure of Sēth, and that it is really a means to designate the figure. The necklace in this relief is not a haphazard ornament. It *is* an ornament, but it also signifies "Ombite". Schäfer's difficulties are due to his persistent application of the "Horus of gold" theory.(6)

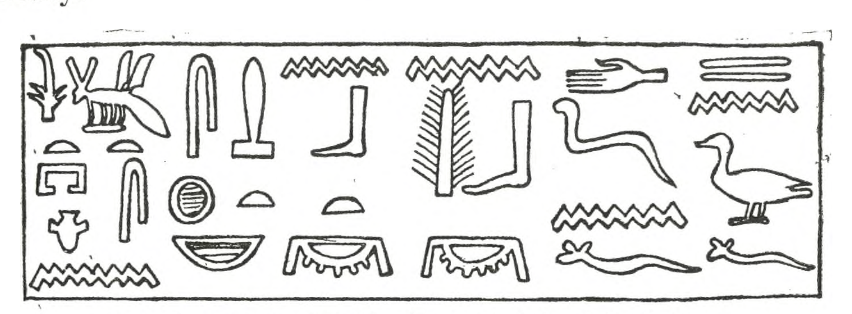
(1) *Sphinx* 15, 26.
(2) *Dramatische Texte*, 79, n. 1.
(3) *Op. cit.*, pl. 2 *a*.
(4) *Op. cit.*, 14.
(5) A form found of Peryebsen : (Petrie, *op. cit.*, II, pl. 21, 176) invites comparison with .
(6) Schäfer says that the necklace cannot refer to Sēth, for it is a figure of him which bears it, and one cannot conceive of an ornament marking him as a defeated one. (*Op. cit.*, 14). The view put forward here does not involve reading any nuance of defeat into the early occurrences of , while adhering to that part of Sethe's theory which finds in a reference to Sēth.

The use of in connection with Sêth is confirmed by another relief from Heliopolis, where it follows a representation of the god.(1)



From WEILL, *op. cit.*, 13.

In a sealing of Peryebsen it occurs as a determinative of Nebty.



From PETRIE, *Royal Tombs*, II, pl. 22. 190; cf. I, pl. 29. 87.

The translation is difficult. Weill suggests reading in the second line *swḏ3t-ḫt-nb* and taking it as a priestly title: "Le chargé du sceau de toutes choses du dieu *Noubti*... qui a conféré les Deux-Terres à son fils, le roi Perabsen".(2) Whether *Nbty* is here written twice, with one variant sign, is uncertain. It is Weill's suggestion(3) that the first refers to "Ombos" and the second to "gold". But this leaves the variant sign unexplained.

It should further be noted that although Schäfer(4) argues against the close connection of and in the earliest

(1) It should be noted that a is partially present also.

(2) *IIe et IIIe Dynasties Égyptiennes*, 117.

(3) *Ibid.*, n. 1: "Il y a un jeu de mot sur *noubti* répété: le sens est peut-être *dieu d'Ombos, dieu d'Or?*" Cf. *Chron. d'Ég.*, 11, 28 ff., where Weill is reported as showing that "golden" was an early epithet of Sêth.

(4) *Op. cit.*, 10.

occurrences of them, so that Sethe's "Horus over the Ombite" is not feasible in these cases, yet this disconnection of the signs is equally damaging to the interpretation "Horus of gold". If it be suggested that meant "gold" in the first place in this connection, not as an epithet, but independently, such a meaning cannot be applied easily to some of the inscriptions concerned. It is much more likely, in spite of the excursuses which have been written on gold as a sacred metal among the ancient Egyptians, that the sign here means "Ombite", especially as such a meaning could give the sign an independent position. For example, on a lid of a seal-box (?) of Den, where a form of the uraeus is found above, but not touching the gold-sign, the meaning of this sign is not satisfactorily solved by any of the existing interpretations. Petrie(1) remarks on this cutting: "Besides the name of Den there is the uraeus of judgment, the sign of gold, and the sign of a seal... This group suggests that the box had contained the golden seal of judgment of King Den". One might complain that there is a great deal of imagination in this explanation, as in the view of Petrie, expressed elsewhere,(2) that the gold-sign in the titulary might refer to the conquest of the Sinai mines. Whatever the uraeus stands for, it is extremely doubtful whether it is necessary to read it in close conjunction with . Weill(3) would do so, regarding as an early variant of or , and H. Müller(4) seems to agree, adding the suggestion, however, that

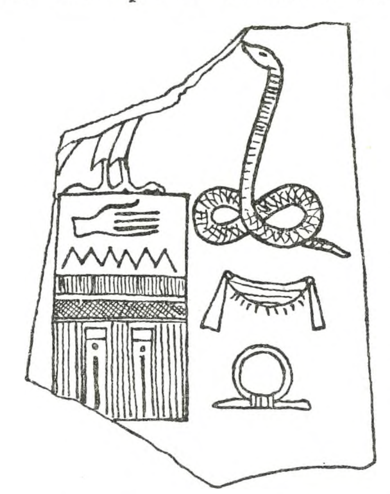
(1) *Royal Tombs*, II, 25. Cf. ID., *A History of Egypt I, From the earliest kings to the XVIth Dynasty* (London, 1923, 10th ed.) 20.

(2) *Royal Tombs*, I, 36 (1900): "The Hor-nub title does not occur in the Ist or IInd Dynasty, nor until the time of Shaaru and Khufu, under whom it appears as two hawks on the *nub*. It belongs therefore to a time after the completion of the kingdom; it might refer to the conquest of the Sinai mines ("god of metal") and the sense of "victorious over enemies" would be the secondary expression of such victories". In the same work (p. 35), F. LL. GRIFFITH says: "The title *Ḥrw-nb*, "Golden Horus": of obscure significance... Golden may thus indicate superiority over other hawks. It is worth noting that Ch. lxxvii of the Book of the Dead prescribes how to assume the form of a great Hawk of Gold".

(3) *Rec. trav.* 29, 36.

(4) *Op. cit.*, 54.

, being replaced in one direction by , became in another, namely the second element of the *nbty*-title. It seems more feasible to take the signs as independent of one another, and to translate "the uraeus, the Ombite...", as separate elements in some kind of titulary. Later, of course, for specia reasons, the *was* brought into closer connection with another sign, namely , but not, it may be suggested, as an *epithet constans* of that sign. When it did come to be coupled consistently with , the meaning was probably "Horus and the Ombite". This is the suggestion of Mr. G. D. Hornblower.[(1)]



From PETRIE, *Royal Tombs*, II, pl. 7. 12.

A sealing of Semerkhet (Semempses) shows the Horus-sign separated from the gold-sign (in abbreviated form) by another sign of uncertain value. This latter may be the "strong arm" sign (*nḫt*), although this is not apparently known elsewhere before the Middle Kingdom. Whatever it is, it is clear that is not closely connected with . It might be a second epithet, but it could equally well refer to a second deity. In another brief inscription connected with the same king,[(2)] the gold-sign is preceded by a rough hieroglyph of the bull. To translate "the bull of gold" does not seem possible although Petrie thinks otherwise.[(3)] Perhaps the meaning



From PETRIE, *Royal Tombs*, I, pl. 28. 76.

(1) *JEA* 24, 129.

(2) PETRIE, *op. cit.*, I, pl. 28. 73. Cf. NAVILLE, *Rec. Trav.* 25, 219 (1903). GAUTHIER, however, *Livre des Rois*, I, 43, n. 2, points out that it may not be a king's name.

(3) *Op. cit.*, I, 26: "They must probably be all titles of the king, the "golden bull"

is "the bull, the Ombite", as separate designations of the King.[(1)]

The inscription which follows in Petrie's publication[(2)] is somewhat fragmentary, but it is clear that the sign above (following, probably, the name of the King), is that of an animal, so that the same argument offers itself. A striking example of what may be called the independent use of the gold-sign is found in the well-known inscription from Bêt Khallâf, which has been explained far from satisfactorily by the champions of both the existing theories. Sethe's explanation, which has already been mentioned, involves a rather over-subtle approach. To keep his defeated Ombite as the gold-sign, he would place the whole of the King's name in the

(GARSTANG, *Mahâsna and Bêt-Khallâf*, pl. 8. 1.)

position of the triumphing Horus: " gold ... here takes the place of the "golden" Horus-name of later kings. On the door from the step-pyramid appears instead (*LD* II, 2); and in the Sehel stela (Erman *ÄZ*, 1900, 120). But here *Neterkhet* being placed over the may possibly mean "*Neterkhet*, who has conquered the god of (Set of Ombos)".[(3)] The fact that there are no other early examples of such a practice, and that three signs here appear over instead of one, with no clear outward token of their alleged relationship to , make this ingenious explanation improbable. On the other hand, Weill, Schäfer, and H. Müller offer no explanation at all. Weill[(4)] compares the inscription with that of the step-pyramid and of the Serapeum stela (where occurs, and

(1) Cf. *Pyr.*, 418 a, where T has: "Sêth collapses because of his testicles" and W: "The bull collapses" etc. Cf. too *Pyr.*, 1977 b.

(2) *Op. cit.*, I, pl. 74.

(3) Sethe in Garstang, *op. cit.*, 19 Cf. the discussion above.

(4) *Op. cit.*, 71-72: "Le groupe , comme il a été souvent indiqué, est une forme ancienne du titre d'Or qui appartient régulièrement au protocole royal à partir de la IVe dynastie, et sur le cylindre, *Ra noub* est remplacé par *noub*, titre d'or dans sa forme de plus radicale simplicité."

not the simple [hieroglyph]). He has to be content with stating that [hieroglyph] is apparently the first stage in the development. Schäfer expresses the view that the [hieroglyph] of the step-pyramid and of the Heliopolis relief is an intermediate form between [hieroglyph] and [hieroglyph], and that it is natural to take it as a development of [hieroglyph] which is found by itself not only in Bêt-Khallâf, but in the titles of two of Djoser's predecessors (*Dr-ity* and *Ntry-mw*), where its position suggests that it is a forerunner of [hieroglyph] and [hieroglyph]. And so he claims to have demonstrated the development [hieroglyph] > [hieroglyph] > [hieroglyph], and assumes that Djoser undertook the change from [hieroglyph] to [hieroglyph] in the course of his reign.(1) H. Müller's(2) opinion is similar.

Apart from the satisfaction of pointing to a formal and chronological development, these remarks are not helpful in ascertaining the meaning of [hieroglyph] in the first stage. Its subsequent function is said to be that of an epithet applied to Reʿ or Horus. But this leaves its original meaning *in vacuo*, unless one essays the improbable translation (in the Bêt Khallâf inscription) "*Ntry-r-ḫt* of gold" or "*Ntry-r-ḫt*, gold." The suggestion that the true meaning is "*Ntry-r-ḫt*, the Ombite" is not only in itself more attractive but receives direct confirmation from Schiaparelli's work at Heliopolis, which showed that Djoser built a chapel to Sēth, and would therefore readily have identified himself with that god.

H. Müller admits that the form [hieroglyph] invites identification with the form [hieroglyph], in which case the reference of the gold-sign to Sēth is corroborated. The use of *Nbty* as applied to Sēth is attested further by its frequent occurrence on the monuments quoted and reproduced by Lanzone in his *Dizionario di Mitologia*. In some cases(3) [hieroglyph] is used by itself,

(1) Schäfer, *op. cit.*, 8-9.
(2) *Op. cit.*, 54-57.
(3) Lanzone, *op. cit.*, pls. 373, 375, 376.

but in others(1) it follows [hieroglyph] as an epithet. In the scarabs reproduced by him(2) the shortened form is used. The same is true of some scarabs published by Petrie.(3)

While there is thus clear evidence that [hieroglyph] could refer to Sēth, the concrete character of the reference being thoroughly Egyptian, a defect in the "gold" theory is the vagueness and uncertainty of the meaning. H. Müller, for example, remarks that "when Djoser compared himself with the "golden R,ēʿ" (which is, according to Müller, the primary meaning in this connexion), he there by united four ideas, which all suited well together and belonged to the Egyptian cycle of ideas: the King as gold, for he is eternal; the King as Reʿ, for he is the earthly embodiment of the heavenly sovereign; the King as the golden Reʿ, through which the first two qualities are combined; and fourthly the sun-god as gold."(4) Egyptian religion is perhaps, as Kees put it, the most system-less of all, but this intricate interweaving of speculative fancies goes too far. It surely attributes too-abstract an outlook to the early Egyptian theologians. The confusion which meets one in Egyptian religion is of another kind; it arises from a concrete rather than a speculative imagination.

In connexion with the interpretation of [hieroglyph] as "the Ombite", it may be added that the Ramesseum Onomasticon, edited by Sir Alan Gardiner,(5) gives [hieroglyph] as the characteristic sign of [hieroglyph] "Ombos". Sir Alan, while dealing with the names *Pr-Ḥr-nbw*, *Niwt-n-Ḥr-nbw*, and *Ḥwt-nbw*, which belong to a nome where the god ʿAnty was worshipped, makes an interesting reference(6) to the title which we are discussing:

> "... it is strange that the story of Horus and Seth (8.1) should make the god ʿAnty (who had allowed himself to be bribed by Isis to ferry her across the Nile) say 'Gold has been

(1) *Ibid.*, pls. 374, 378 (twice).
(2) Petrie, *Historical Scarabs*, pl. 7, Dynasty 2, 6; pl. 10, Dynasty 7, 9; pl. 11 shows the sign in the royal names of the Eleventh Dynasty. Two scarabs of Ramesses II, pl. 40, nos. 7 and 21 use the phrase *mr Nbty* "beloved of the Ombite", with [hieroglyph] for "Ombite".
(3) Lanzone, *op. cit.*, 56.
(4) H. Müller, *op. cit.*, 56.
(5) *Ancient Egyptian Onomastica*, no. 341.
(6) *Ibid.*, II, 70*.

made an abomination to my town'; there seems a connexion between this saying and the above designations of the town, though it is very obscure; can it be that the writing 𓅉 was thought to indicate enmity between Horus and gold, just as the rendering ἀντιπάλων ὑπέρτερος from the same group on the Rosetta Stone was evidently intended to indicate enmity between Horus and *Nbty* 'him of Gold-town' (Ombos) . . . ?"

The association here denoted, between "gold", "Gold-town", and "Him of Gold-town" makes it credible that the story's allusion to the detestation of gold can be explained along the lines suggested by Sir Alan. By this time, the lower sign in the title was probably interpreted as "gold", but there might well be a punning reference to the earlier meaning which pointed to Sēth. The increasing degradation in the position of Sēth, although not marked in this particular story, probably meant that what was only lightly suggested, at first, in the relative positions of the deities in the title, was now strongly emphasized.

The original suggestion probably came from the naming of Horus first, and from the inevitable associations of the names. That it came from the grouping is unlikely. A falcon on the back of a gazelle, or a knife stuck into a crocodile signify defeat, admittedly, but this is an action in relation to a living animal, and not merely a grouping in relation to an inanimate object. The sun is found above the sign, but Rēᶜ did not conquer the Ombite.

It may be objected that to read "Horus and the Ombite" in the early examples of the titulary is in line with neither of the later interpretations. The Egyptians themselves, as early as the Middle Kingdom, spoke of a "Horus of gold". The two later interpretations may be due to a change in Sēth's position. He lost his original statue. The popularisation of the Osirian myth had affected his position unfavourably, and a respectful reference to him in the titulary apparently became distasteful to the Egyptians. While the later interpretation renewed what, according to the view now being discussed, was

the original meaning of 𓋞 in the titulary, it is to be noted that it did not incur the danger of making a direct allusion to Seth, and that the indirect allusion was unfavourable.

(4) *The Gold-Sign as a Decorative Perch.*

Can 𓋞 in this connection refer to Hathor? Already in the Old Kingdom 𓋞 "gold" is used of Hathor.(1) Hathor and a falcon-god are prominent on the Narmer palette, and in some representations of a later period a falcon-god appears on the head of Hathor.(2) A figure of a nude woman in a Middle Kingdom tomb has a wig of Hathor and a small falcon painted in black on the chest.(3) Horus is the son of Hathor according to one statement in the Pyramid Texts.(4) Her name, literally "House of Horus", suggests a similar connection.(5) A representation of Amenophis II drinking the milk of the Hathor-cow perhaps indicates that the King as Horus has Hathor for mother.(6) In the temple of Edfu Horus of Edfu is often called 𓅉, and sometimes in this appellation the gold-sign is followed by the feminine ending ⌓ ◦. There can be little doubt that the reference in such cases is to Hathor.(7) There seems to be no evidence, however, for such a reference in the titulary of the Pharaoh.

In favour of Brugsch's suggestion that the gold-sign has a merely decorative significance—a suggestion which he himself rejected—is the fact that a considerable variety of signs is found above it. The falcon with the atef-crown over a gold-sign with

(1) *See Wb.*, II, 239.

(2) Lanzone, *op. cit.*, II, 862 ff.

(3) G. D. Hornblower, *JEA* 15, 40 (pl. 9, fig. 4); cf. *ibid.*, 39, n. 4, referring to a Boston group where Hathor is the central figure with the King on her left; she has an arm round his waist, holding him "as an affectionate mother, in her protection".

(4) *Pyr.*, 466 a-b.

(5) Cf. Sethe, *Urgeschichte*, etc. § 145.

(6) Naville, *The XIth dynasty temple at Deir el-Bahari*, I, pl. 29-31. Cf. K. Bosse, *Die Menschliche Figur in der Rundplastik der ägyptischen Spätzeit* (Ägypt. Forsch., I), 68-69. In certain statuary groups Hathor appears on the right of King Menkaurēᶜ, *see* Maspero, *Histoire générale de l'Art. Égypte.*, fig. 146.

(7) E.g. Chassinat, *Edfou*, VI, 58, 15, and See Sethe, *op. cit.*, § 154.

a feather; [1] the two falcons over the gold-sign; [2] and further variants like [3] and [4] are perhaps most easily explained in this way. The occurrence of [5] (although outside the titulary) also offers difficulties to the other theories.

In some ways, however, this explanation is too facile to be true. It would provide an uniformity of interpretation quite un-Egyptian, cheerless as such a statement may be. [6] There is clear evidence for the prevalence of other theories among the Egyptians themselves, and it is not the duty of modern researchers to do away with ancient confusions in order to satisfy their own desire for clarity.

Inscriptions belonging to the first three dynasties provide clear examples of the use of in reference to Sēth, probably as "the Ombite". It is also probable that "the Ombite" in these inscriptions is not marked out as a vanquished god, and that this is likewise true of . In official representations having to do with the kingship, Horus is not generally indicated as the vanquisher of Seth. The significance of the Horus-Sēth quarrel for the kingship was that a reference to it enabled one to emphasize the union of the "Two Lands" with the termination of the quarrel. If we have explained *Nbwy* in the titulary correctly, the two gods are here referred to as equals; and that is clearly true of the phrase referring to them in the early queens' titulary. No less striking are the references in the Pyramid Texts to the incorporation of the two gods in the person of the King, or to

(1) G. A. Reisner, *Bull. MFA* 30 (August 1932).

(2) Leps., *Dkm*, II, 2 b.

(3) L. Borchardt, *Das Grabdenkmal des Königs Nefer-ir-kȝ-Re'*, Blatt 8, no. 5.

(4) Leps., *Dkm.*, II, 115 i; cf. *ZÄS* 35, 4 and the form in Gauthier *Livre des Rois.* I, 222, no. 1 and 223, no. 3.

(5) Schiaparelli, *Libro dei Funerali*, II, pl. 3, 1-2. Pleyte does not provide references for in *Sur quelques monuments relatifs au dieu Set*, 55 and pl. 7, no. 145; nor in *La Religion des Pré-Israélites*, 92 and pl. 3, fig. 13.

(6) A further serious objection to this explanation is that the gold-sign is sometimes used independently.

their co-operation in his favour. In the Old Kingdom the group probably meant "Horus and the Ombite". In the Middle Kingdom the interpretation "Horus of gold" is attested, and there is evidence in a later period for the meaning "Horus over the Ombite"—a change of emphasis explained by Sēth's increasing degradation.

Attention must now be paid to the variant forms of the group.

(1) The form .

It occurs in the Fourth Dynasty in the reign of Khufu. [1] The two falcons by themselves occur on the "Scorpion" mace-head and on the Narmer palette; they occur too in the *srḫ*-name of Khaʿsekhemui. [2] In an example from the reign of Sahurēʿ the two falcons are on standards which are themselves on the gold-sign. [3] We have already met the two falcons on standards in the titulary. The suggestion that there they mean "the two Horuses" is one which can equally well be applied to this group.

Kees [4] writes ably on the origin and meaning of the pair. He thinks that while the two falcons which are found in the nome-sign of Coptos were eventually interpreted variously to refer to the two falcon lords of Buto and Hierakonpolis, to Horus and Sēth, and to Min and Horus, none of these interpretations can be applied to their appearance on the early monuments, where, according to him, they must be a self-contained and independent pair. This last point depends, of course, on the assumption that here was no predynastic union.

The Pyramid Texts (1295 b) speak of a "southern Horus" and a "northern Horus". [5] Otto [6] has connected these with

(1) Černy-Gardiner-Peet, *The Inscriptions of Sinai*, pls. 2 and 3.

(2) Petrie, *Royal Tombs*, II, pl. 23, nos. 191 and 193-199; Gauthier, *op. cit.*, I, 35-36, nos. 6-9; cf. p. 7, no. 5.

(3) L. Borchardt, *Das Grabdenkmal des Königs Saȝhu-re'*, I, 45; Burchardt u. Pieper, *Handbuch der Aegyptischen Königsnamen*, no. 57.

(4) *Horus und Seth*, II, 7 ff.

(5) It is less likely that *Pyr.*, 1295 b. means "Thou goest through the southern regions of Horus" etc.

(6) *Studia Aegyptiaca*, I, 15 ff. (*Die Lehre von den beiden Ländern Ägyptens in der ägyptischen Religionsgeschichte*).

the dual forms produced by the theology of the "Two Lands". He refers [1] to an Old Kingdom title, "prophet of the northern Horus", and gives evidence for the prominence achieved by these two Horuses at Abydos. Perhaps the special centres associated with the two Horuses were Hierakonpolis and Buto, regarded as the two royal cities. Whether this special reference was intended or not, the presence of two Horuses in the titulary as representatives of the "Two Lands" is more likely than the adoption there of a localized pair of falcons such as was found at Coptos.[2] It is true that "the two Horuses and the Ombite" does not retain the symmetry of the simpler form in relation to the "Two Lands"; but it includes an added reference to the official establishmeut of the Horus-cult in the conquered territory.

On this view, the objection that the two falcons over the gold-sign would mean "Horus and Sēth and the Ombite", with an unnatural tautology; falls to the ground.

(2) The form with the three falcons

The three falcons are said to occur by themselves on an ivory tablet attributed to "Mersekha-Semempses" by Petrie.[3] Naville translates "le palais des grands", following Griffith and making swallows of them. Petrie,[4] referring to this rendering says: "We may note the remarkable reading of Horus as Heru, written with three hawks, like Khnumu written with three rams". Taking into account the squatting ape underneath, Kees [5] has been able to link up the inscription with representations connected with Djoser from Saḳḳāra, and with two reliefs of King Apries. He demonstrates that the reading is *Ḥḏ-wrw*, which he confirms with references in the Pyramid Texts.[6] This was probably the name of an ape-deity who became identified with Thoth.

(1) *Ibid.*, 16.

(2) See Sir Alan Gardiner, *Ancient Egyptian Onomastica*, II, 27* ff. The falcons were interpreted as Horus and Sēth.

(3) *Royal Tombs*, I, pl. 17, no. 26.

(4) *A Season in Egypt*, XII, 312.

(5) *Nachr. Göttingen*, 1929, 61 ff.

(6) *Pyr.*, 949 b and 1724-25 (M N).

The first occurrences with the gold-sign accompany the name of Pepi I.[1] Sethe[2] translates the group "die Falken über dem Golde", which is inconsistent with his note on the following page: "Der 'Goldhorusname' des Königs macht wie der entsprechende Name des Königs den Eindruck eines Satzes: 'indem die Falken (bezw. Mächte) triumphieren über ihrer Gegner, scil. unter der Regierung des Königs'."

The use of the three falcons invites comparison with the use of the three *sḫm*-signs and of the three *nṯr*-sign. One may naturally see in them an expression of plurality.[3] Many falcon deities were probably identified with Horus when he became the royal god of an united Egypt, and the triple falcon would be a normal way of expressing "Horuses".[4]

The Prefixed Epithet.

Most examples of in the Old and Middle Kingdom show a sign or group of signs with the falcon on the gold-sign.

The following examples are taken from Burchardt and Pieper. *Handbuch der Aegyptischen Königsnamen*, the numbers being those used by them in reference to the kings.

53.	64.	120.	123.
54.	70. like 53	120.	124.
60.	96.	120.	125.
61. like 54.	114.	121.	126. ↄↄↄ
63.	116.	122.	128.

(1) Gauthier, *op. cit.*, I, 46, no. 5; also *ibid.*, 151, no. 2. Cf. *Pyr.*, 7 a and 786 c, and Maspero, *Rec. trav.*, 5, 167 (1884).

(2) *Üb. Komm. Pyr.*, III, 442.

(3) Cf. H. Müller, *Die formale Entwickklung der Titulatur*, 60.

(4) See R. O. Faulkner, *The Plural and Dual in Old Egyptian*, 9. *Wb.*, III, 123 (10 & 11) does not refer to O.K. examples

These words should perhaps be taken as epithets of the group which is common to all the forms cited: "Horus and the Ombite are powerful, divine" etc. My attention was drawn by Gunn to the fact that during these periods the simple form occurs only once - with Snefru - with the exception of n° 126, where a name or epithet follows the title, apparently in the manner which prevailed later. It cannot be said that the epithets favour the interpretation "Horus over the Ombite". *Sḫm* "powerful" and *mꜣʿ ḫrw* "triumphant" suit this meaning, it is true, but they are possible too with the other meanings. Most of the epithets are of a general beneficent character well suited to describe a god or gods. But it would appear that *smꜣ* in n° 120 requires two subjects: "Horus and the Ombite are united (?)".

In a tentative sketch of the development of , four phases could be marked:

(1) Previous to the fixing of the title, the signs are used independently and separately, as in Petrie, *Royal Tombs*, II, pl. 7. 12 and I, pl. 28. 76, etc.

(2) alone with Snefru.

(3) Afterwards in the Old and Middle Kingdoms a sign generally accompanies the falcon, probably as a predicate to the whole group.

(4) After the Middle Kingdom the simple group occurs, but it is followed by a name or epithet, *e.g.* (Neferhotep I, Burchardt and Pieper, *op. cit.*, n° 153 and cf. n° 126 above.)[1]

Outside this scheme lie the forms in which signs other than the single falcon are placed above the gold-sign.

J. Gwyn Griffiths

[1] Cf. the examples given by Gard., *Egn. Gr.*, 71-72.

STÈLE INÉDITE, EN BOIS PEINT, D'UNE MUSICIENNE D'AMON A LA BASSE ÉPOQUE

PAR

ABD EL HAMID ZAYED

Parmi ses trésors encore inédits, le Musée du Caire conserve une remarquable stèle funéraire de Basse Époque, en bois enduit d'une fine couche de plâtre peint. Portant le n° 88.877 du Journal d'Entrée, mesurant 0 m. 525 × 0 m.350 (fig. 1) ce beau monument, d'une technique soignée, fut acheté chez un antiquaire L.E. 50: c'est dire qu'on chercherait en vain tout renseignement concernant les circonstances et le lieu de sa découverte.

Par bonheur, il ne s'agit pas d'une pièce unique en son genre. Le Musée du Louvre possède en effet deux stèles, en bois colorié, présentant, tant par le style et l'iconographie que par l'identité du texte, de telles ressemblances avec notre stèle, qu'on ne peut s'empêcher de les ranger dans une même catégorie et de les étudier simultanément (figs. 2, 3). Ce sont les stèles inventoriées sous les n° 2699 et n° 2701 répondant respectivement aux noms de Osirour et de (sic) Harsiesis, et dont le texte a déjà été publié par Pierret.[1] Nous les désignons respectivement par L. (*a*) (Osirour) et L. (*b*) (Harsiesis) dans le cours de cet article.

D'autre part, Brugsch[2] signale deux stèles au Musée de Turin contenant un texte identique à celui des stèles du Louvre

(1) P. Pierret, *Recueil d'Inscriptions inédites du Musée Égyptien du Louvre*, 2e partie, pp. 121-125. Nous remercions vivement Madame Desroches-Noblecourt qui nous a très courtoisement fait parvenir les photographies de ces deux stèles.

(2) Heinrich Brugsch, *Hieroglyphisch-Demotisches Wörterbuch* (Leipzig, 1880), p. 391.

copiées par Pierret : l'une d'elles appartient à un prêtre d'Amon au nom de [hiéroglyphes] Paiouḥer, la seconde à une femme [hiéroglyphes].(1) C'est à l'une de ces dernières aussi que se réfère à plusieurs reprises le Dictionnaire de Berlin dans ses *Belegstellen.*

Nous sommes donc en présence d'un texte stéréotypé ; aux cinq exemples cités s'en ajoutent probablement d'autres encore, perdus dans plusieurs musées et collections privées, et qu'il serait intéressant de grouper un jour dans une publication d'ensemble.

Généralités

C.—Stèle du Caire appartenant à la musicienne d'Amon-Rē [hiéroglyphes] Nehemesrâttaoui [hiéroglyphes], fille du père divin et *ḥpt-wḏꜣt* Ankhpakhered [hiéroglyphes] et de la musicienne d'Amon-Rē Isitourit.

L. (*a*) Louvre, inv. nº 2699, appartenant à Ousirour [hiéroglyphes], premier prophète d'Amon-Rē, fils du père divin et premier prophète d'Amon-Rē [hiéroglyphes] et de la dame musicienne d'Amon-Rē [hiéroglyphes].

Il serait prématuré de conclure que cet Ousirour se trouve être le fils de la musicienne d'Amon-Rē de la stèle du Caire, ce nom étant fréquent à la Basse Époque, dans les milieux thébains notamment.(2) Le même personnage nous est connu d'après un vase à libation en bronze conservé au Musée du Louvre (3) sur lequel est inscrite une prière à Nout d'un haut intérêt religieux.

(1) Hermann Ranke, *Die Ägyptischen Personennamen* (1935), p. 179, 19. Cf. ici fig. 4.

(2) Hermann Ranke, *Die Ägyptischen Personennamen*, Volume I (1935), p. 208, 16. Rât-taoui est une déesse et non pas un dieu ! La transcription de Ranke *nḥm. ś. (t) rʿ tꜣ-wj* doit être corrigée en *nḥm. ś (.t) rʿ.t tꜣwj.* Sur la déesse Râttaoui, cf. Hans Bonnet, *Reallexikon der Ägyptischen Religionsgeschichte,* p. 623.

(3) G. Legrain, *Notes d'Inspection, A.S.A.* VII (1906), p. 38.

Les titres d'Ousirour sont nombreux et variés, plusieurs paraissent incompréhensibles (ligne 3). L'ensemble des titres paraît suivre une progression chronologique des grades atteints au long de sa carrière.

Il est d'abord prophète d'Amon-Rē, roi des dieux, [hiéroglyphes] sans autre précision. D'après les deux titres qui suivent il semble bien s'agir d'un prophète d'Amon faisant partie du clergé de la ville de Tôd. Suivent en effet deux titres en étroite connexion l'un avec l'autre :

(*a*) [hiéroglyphes] "prophète de Monthou, seigneur de Tôd".

(*b*) [hiéroglyphes] "scribe des deux yeux du temple de Tôd, de la quatrième classe".

Ousirour se déplace ensuite à Hermopolis, ville de théologiens, et devient [hiéroglyphes] prophète de Thot de Heseret (nécropole d'Hermopolis) et [hiéroglyphes] "prophète de Nehemâouai".

Suit un titre assez rare, qui semble bien inaugurer sa carrière dans la zone thébaine.

[hiéroglyphes] "prophète de Panebankh". Le dieu Panebankh (le seigneur de vie) est un dieu serpent, peut-être une forme d'Amon, au culte répandu dans la zone thébaine. (1)

Ousirour redevient prophète d'Amon, mais à Thèbes cette fois et un *ỉmakh* de Mout (?) ; suit un titre incompréhensible, puis prophète *whm* d'Amon et enfin premier prophète d'Amon, couronnement de son ascension.

Sur la généalogie et les titres d'Ousirour, cf. Legrain. (2)

(1) W. Spiegelberg, *Der Schlangengott* Pe-Neb-onch, dans *Ä.Z.* 62, . 37 ; Hans Bonnet, *Reallexikon der Ägyptischen Religionsgeschichte,* p. 682, 2 col.

(2) G. Legrain, *Notes d'Inspection,* dans *A.S.A.* 1906, t. VII, p. 38 : Sur quelques premiers prophètes d'Amon de la Décadence Thébaine.

L. (*b*) La deuxième stèle du Louvre appartient à un certain Harsiesis, [hiéroglyphes] (sic) ; var. [hiéroglyphes], fils d'un père divin et prophète d'Amon-Rē, roi des dieux (nom illisible) et de la dame musicienne d'Amon Nehemesrâttaoui.

Voici les titres de Harsiesis :

(1) [hiéroglyphes] scribe des offrandes ?

(2) [hiéroglyphes] purificateur divin.

(3) [hiéroglyphes] "scribe du Pharaon au palais".

(4) [hiéroglyphes] "hiérogrammate d'Amon" *sš mḏ3t-nṯr n Imn.*

Son père avait été prophète d'Amon-Rē, roi des dieux, et scribe des archives [hiéroglyphes] *sš mḏ3t.*

Le premier élément de son nom paraît être un [hiéroglyphes], le reste est illisible.

Bien que le nom de Nehemesrâttaoui revienne en tout trois fois, soit une fois sur chaque stèle, il semble difficile d'établir un rapport quelconque entre ces trois personnages. Le père d'Ousirour, époux de Nehemesrâttaoui II, Nespapesedjettaoui, n'est en tout cas pas assimilable au père de Harsiesis, époux de Nehemesrâttaoui.

Registres supérieurs de la stèle du Caire

La stèle du Caire (fig. 1) est divisée en trois registres. La partie supérieure est surmontée du disque ailé, qui épouse la courbe du cintre. Au-dessous, au milieu, le scarabée *kheper* qui tient dans ses pattes postérieures l'anneau [hiéroglyphe], est flanqué par deux uræi, l'une couronnée par la couronne de Haute Égypte et l'autre surmontée par la couronne de la Basse Égypte. A droite et à gauche, Oupouaout, l'accompagnateur

des morts qui les fait pénétrer dans l'autre monde. Au-dessus de chaque chien couché, le titre de ce dieu : à droite [hiéroglyphes] *"Oupouaout du Nord, puissance du ciel"* ; à gauche [hiéroglyphes] *"Oupouaout du Sud, puissance des deux terres".* Chaque chien tient entre ses pattes antérieures le bâton [hiéroglyphe] *sekhem* et sur son dos le fouet à lanières multiples *nḫḫw.* Au-dessus de chaque divinité et de chaque côté, l'oiseau-âme *ba* adorant.

Dans le deuxième registre, Nehemesrâttaoui, vêtue d'une ample robe blanche frangée, chaussée de sandales, le bras gauche levé dans l'attitude de l'hommage, a donné sa main droite à Anubis qui l'introduit auprès d'Osiris. Anubis tient dans sa main droite un document qui pourrait, peut-être, contenir le texte du décret inscrit sur notre stèle.

Au-dessus de Nehemesrâttaoui :

1 [hiéroglyphes] 2 [hiéroglyphes] (sic) 3 [hiéroglyphes]

"L'Osiris, musicienne d'Amon-Rē, Nehemesrâttaoui, j.v., fille du père divin et (ḥpt wḏ3 t) Ankhpakhered, j.v."

Au-dessus d'Anubis :

1 [hiéroglyphes] 2 [hiéroglyphes]

"Anubis, celui qui se tient devant la chapelle divine, seigneur de la terre sacrée."

Osiris Khentimentiou, assis sur un trône, a les attributs de la royauté : couronne-Atef, sceptre recourbé *ḥḳ3*, fouet à lanières multiples *nḫḫw* ; son corps est enveloppé dans la gaine immaculée d'un linceul.

Au-dessus d'Osiris :

1 [hiéroglyphes] 2 [hiéroglyphes] (sic) 3 [hiéroglyphes] 4 [hiéroglyphes]

"Paroles à dire par Osiris Khentimentiou, le dieu grand, seigneur d'Abydos, Ounnefer, le roi des dieux."

Isis, tenant dans la main gauche les quatre symboles superposés : (de bas en haut) , lève la main droite dans l'attitude de l'hommage.

Devant Isis : *"Isis la grande, mère divine."*

Nephthys, tenant dans la gauche les quatre symboles superposés : (de bas en haut) , a la même attitude qu'Isis. Devant elle : *"Nephthys, la sœur du dieu."*

Horus serre dans la main gauche le sceptre et dans la droite le signe . Devant lui : *"Horus, vengeur de son père dans Thèbes."*

Hathor a dans la main gauche le sceptre et dans la droite le signe . Devant elle : *"Hathor, souveraine de l'Ouest* (i.e. *la nécropole)."*

Oupouaout, avec dans la main gauche le sceptre et dans la droite le signe . Au-dessus de lui : 1 2 3 4 *"Oupouaout, celui qui ouvre . . . et le chemin, celui qui se tient devant la chapelle divine dans la nécropole."*

LE TEXTE

[*Mise en parallèle des stèles du Caire* (C.) *et du Louvre* (L. *a* et L. *b*)]

C.

L. *a*

L. *b*

C.

L. *a*

L. *b*

C.

L. a (sic)

L. b

"1 *Décret royal fait par la Majesté du Roi de Haute et Basse Égypte (Ounnefer)* (1) *[adressé aux] grands dieux dans le domaine de l'au-delà,* (2) *[aux] esprits dans la salle d'Osiris, [aux] loués dans la grande salle, [aux] suivants étendus à côté d'Osiris, le grand juge dans le domaine de l'au-delà,* 2 *[aux] dieux et [aux] déesses qui séjournent dans la butte de Djemet, [aux] âmes silencieuses à l'Ouest de Thèbes ; décret divin disant :*

C. 3

L. a

(1) Le nom d'Osiris placé à l'intérieur d'un cartouche apparaît dès la XIIIe dyn. cf. *Hieroglyphic Texts from Egyptian Stelae, etc.*, in the British Museum, Part III, pl. 28, nº 1367.

(2) etc. C'est aux grands dieux de l'au-delà ainsi qu'aux autres entités divines qui suivent que s'adresse le décret. Pour la forme du décret, cf. par exemple R. Weill, *Les Décrets Royaux de l'Ancien Empire Égyptien*, Paris, 1912, p. 9 : l'ordre royal est directement suivi du titre du personnage auquel il s'adresse etc... sans l'intermédiaire d'une préposition quelconque.

L. b

C.

L. a

L. b 4

"*O tout l'ensemble de ces dieux de l'au-delà ! (à répéter quatre fois) ! Obéissez* (1) *au discours d'Amon-Rē, seigneur des Trônes-des-deux-Terres, présidant à Ipet-isout,* (2) *d'Atoum maître-des-deux-Terres et à Héliopolis,* (3) 3 *de Ptah qui est au Sud de son mur, seigneur d'Ankhtaoui, du grand Noun, père des dieux, disant :*"

C. 4

L. a 5

L. b

(1) "Obéissez au discours de . . .". *sḏm* a nettement le sens d'obéir, cf. l'expression semblable en arabe اسمعوا كلامه

(2) , P. Barguet, *La structure du temple Ipet-Sout d'Amon à Karnak, du Moyen Empire à Aménophis II*, B.I.F.A.O. vol. LII (1953), pp. 145-155.

(3) , pour , cf. H. W. Fairman *Notes on the Alphabetic signs employed in the Hieroglyphic inscriptions of the temple of Edfu*, *A.S.A.*, XLIII (1943), pp. 252-253 où l'on trouve aussi l'explication proposée par B. Grdseloff pour cette graphie, qui avait d'abord désigné Dendera puis secondairement Héliopolis : Chassinat, *Edfou*, V, 370,5 :

Pour une autre lecture du nom d'Héliopolis à la Basse Époque : cf. S. Sauneron, *Le nom d'Héliopolis à la Basse-Époque* dans Revue d'Egyptologie, t. 8 (Paris, 1951), pp. 191-194.

C. (sic)

L. *a*

L. *b*

C.

L. *a* (sic)

L. *b*

" [*Lorsque*] *l'Osiris, musicienne d'Amon-Rē Nehemesrâttaoui* ("*Rēt-taoui l'a sauvée*") *j.v. fille du père divin et* ḥpt wḏ3t [(1)]

(1) ḥ*pt-wḏ3t* var. Titre sacerdotal de la Basse Époque, lu *sḫn wḏ3t* " *Chercheur de l'oudjat* " par e *Wörterb.*, I, 401, 13.

Le même titre est cité sous *sḫn* dans *Wörterb.*, III, 471, 11.

Le *Wörterbuch* semble avoir adopté la lecture *sḫn* d'après le passage du Chap. 64 du *Livre des Morts* :

" *Je suis venu et j'ai étreint l'œil oudjat.*"

Le verbe *sḫn* a en effet les deux sens de " *chercher* " et d' "*étreindre, embrasser* ".

C'est ce dernier sens qui doit être retenu, mais le titre doit se lire *ḥpt wḏ3t* d'après la statue du Musée du Caire (J.E. 38039) où on lit (signalé par M. Ch. Kuentz dans G. Posener, *La Première Domination perse*, p. 10 *n. j.* ; cf., p. 6 et 7).

En plus des références citées par le *Wörterbuch* dans les *Belegstellen* aux deux endroits indiqués, ainsi que celles rapportées par Posener, *loc. cit.*, p. 10 = Gauthier, *Le Personnel du dieu Min*, pp. 69-70, cf. surtout, J. Leclant, *Enquêtes sur les Sacerdoces et les Sanctuaires Egyptiens à l'Epoque dite " Ethiopienne "* (Le Caire, 1954), p. 24, note *s*.

Ankhpakhered et engendrée par la dame musicienne d'Amon-Rē Isisourt, j.v., 4 *entrera auprès de vous, faites qu'elle* [(1)] [*ait accès*] *à la première salle de l'occident ; c'est le palais du Maître Universel que vous lui réservez,* [*à elle*] *qui apparaît dans la nécropole comme Rē surmontant la terre. Faites* [*qu'on lui accorde*] *l'adoration et* [*le rite*] *sa-ta à sa force.* 5 *Qu'on lui accorde* [(2)] *de se lever près de son lit ; sa chapelle étant pure, elle n'a pas peur.*"

C.

L. *a*

L. *b*

C.

(1) comme il s'agit d'un texte stéréotypé, il ne faut pas s'étonner de rencontrer les formes masculines des pronoms à côté des formes féminines : ainsi régulièrement après .

(2) est une variante tardive de l'impératif du verbe " *donner* " fréquente en néo-égyptien. Cf. Erman.

Pour l'emploi de cet Impératif suivi d'un subjonctif, cf. § 291 de cette grammaire. Erman note que dans la plupart des cas, l'ordre ne s'adresse plus à une personne déterminée, mais prend le sens d'un optatif exprimant un souhait, sans qu'il soit précisé à qui il incombe de réaliser ce souhait. On pourrait traduire de nombreux passages de notre texte dans ce sens :

Par exemple ligne 4 " *puisse-t-elle (avoir accès) à la première salle* " au lieu de " *faites qu'elle (ait accès)* ".

Cependant, il convient de ne pas oublier que le texte, exposé sous forme de décret, s'adresse expressément à " *tous les dieux de l'au-delà* " qui sont chargés de réaliser les vœux de la défunte, ou du moins priés de ne pas s'opposer à leur réalisation.

L. *a*

C.

L. *a*

"*Faites qu'elle repousse ses ennemis loin d'elle, qu'elle s'impose par la crainte qu'elle inspire,*(1) *puisse-t-elle être forte !* 6 *Élevez-*(2) *la au-dessus des âmes des dieux. Faites-la accéder au sanctuaire pur de Rē à l'intérieur* (3) *duquel elle ne rencontre pas d'impuretés.*

Unissez-la à la vie, rajeunissez-la dans la vieillesse! Que ses 7 *pas soient fermes, sa force agissante, qu'elle devienne [ainsi] un noble parmi les nobles.*"

---

(1) *šft* désigne la crainte inspirée par le respect, par opposition à *snḏ*, la peur, cf. en arabe les mots رهبة ou هيبة

(2) ; remplace comme souvent à la Basse Époque. L'une des stèles de Turin encore inédites a comme variante :

Belegstellen du *Wörterbuch*, V. 374, 11.

(3) Cette graphie irrégulière provient de la superposition des deux prépositions composées employées adverbialement : *n ẖnw* et *m ḫnt* à sens semblable.

H. Junker, dans sa *Grammatik der DenderaTexte* (Leipzig, 1906), p. 159, § 217, constate le remplacement progressif de *m ẖnw* par *m ḫnt* dans les textes de l'époque ptolémaïque.

C.

L. *a*

C.

L. *a*

C.

C.

L. *a*

"*Ouvrez-lui la source de la vie, puis faites qu'elle traverse l'eau, sa gorge émergeant. Qu'elle [accède] au sanctuaire secret, vu qu'elle est entourée de l'influence de celui qui est au Sud de son mur.* 8 *Qu'elle [ait place] au grand lit, Isis pleurant et*

Nephtys se lamentant pour elle, étant protégée par l'influence d'Osiris, chef de l'Occident (*Ounnefer*)*. Donnez-lui droit à toutes les dignités, puisqu'elle est sous l'influence* (1) *émanant de Rē-Horakhti au plumage moucheté, sortant de l'horizon.* [9] *Mettez-la en présence d'Ouseret, vu qu'elle est dans la protection d'Amon-Rē, seigneur-des-Trônes-des-deux-Terres, présidant à Ipet-isout".*

C. [10]

L. *a* [11]

C.

L. *a*

" *Elle est ce grand dieu dont la terreur remplit la nécropole ;* (*car*) *elle a traversé* [10] *les grandes portes dans le domaine de l'au-delà* (2) *où elle apparaît à chaque instant, l'Osiris, musicienne d'Amon-Rē, Nehemesrâttaoui, j.v., engendrée par la dame musicienne d'Amon-Rē, Isisourt, j.v.".*

---

(1) plus qu'une simple protection, le terme semble bien désigner une influence surnaturelle enveloppant le défunt.

(2) variante intéressante de *ỉgr.t* d'après , épithète de Thot, *Wörterb.*, I, 138, 1. Noter que les trépassés et les dieux de l'au-delà sont désignés, tantôt comme "les silencieux *ỉgrw*", tantôt comme les "parfaits, les sages *ỉḳrw*".

C. [11]

L. *a* [12]

C. [12]

L. *a*

C. [13]

L. *a* [13]

C.

L. *a* [14]

"Elle est ce dieu, grand et noble (sʿḥ) ; [*car*] *elle a atteint la terre sacrée en parfait état ; son cœur est juste,*(1) *on n'y trouve aucune faute et les gardiens de la balance l'ont absoute. Puisse son ba se poser à l'endroit qu'elle aime, pendant que son corps demeure à Thèbes !*

Paroles à dire par l'Osiris, musicienne d'Amon-Rē, Nehemesrâttaoui, j.v. : "O constructeurs attachés à la butte de Djemet, âmes silencieuses 13 *dans le noble arbre* ìšd, *ouvrez-moi la porte dans l'autre monde tout entier. Qu'il me soit accordé d'entrer chez-vous".*

C. 14

L. *a*

C.

L. *a*

"Il est rapporté aux maîtres 14 *de l'au-delà dans le décret qu'a fait le seigneur des dieux que je suis une* ìmakh *de sa ville, louée du dieu de sa ville. Scrutez à l'intérieur de mon corps, on n'y trouve aucun défaut".*

(1) *"son cœur est juste"* ʿk3 implique à la fois l'idée de droiture au sens moral et celle d'équilibre au sens cosmique et physique. Cette expression est naturellement à mettre en rapport avec la balance de la psychostasie à laquelle il est fait allusion dans le même passage.

CONCLUSION

La stèle de Nehemesrâttaoui présente des caractéristiques intéressantes qui méritent d'être retenues. C'est d'abord la représentation du scarabée tenant entre ses pattes postérieures le symbole *šn*, là où on s'attendrait à trouver le nom *Bḥd.ti* "*celui de Behdet*". Le scarabée *kheper* symbolise évidemment le soleil levant et c'est ce que confirme l'expression *dw3 Rʿ m wbn. f* "adoration de Rē à son lever" qu'on lit en face des deux "*ba*" en adoration (stèle de Ousirour). On pourrait aussi admettre une lecture cryptographique du signe : "*celui qui éclaire*".(1) A l'appui de cette hypothèse, on pourrait remarquer la couleur blanche du disque solaire sur la stèle d'Ousirour, et aussi la présence des rayons solaires à la place du scarabée sur une autre stèle en bois d'une facture analogue à celle de Nehemesrâttaoui et conservée au Musée de Turin.(2)

Le texte aussi présente plusieurs idées nouvelles : celle de l'ouverture de la source de vie par les dieux et la traversée des eaux exprimée d'une manière si pittoresque. (Ceci à rapprocher de la "*maîtrise sur les eaux*" *sḫm m mw* du chap. 17 du *Livre des Morts* (3) — un thème qui revient d'ailleurs dans d'autres traditions.)

La mention de *s3 t3* suivant immédiatement "*l'adoration*" semble confirmer qu'il s'agit des premiers mots d'un hymne "*O protecteur de la terre*" comme l'avait déjà

(1) E. Drioton, *Recueil de Cryptographie Monumentale, A.S.A.* XL, I (1940), p. 343 (19), cf. C.G.C. 22041.

(2) G. Farina, *Il R. Museo di Antichità di Torino*, dans la collection *Ministero della Educazione Nazionale, Itinerari dei Musei Monumenti d'Italia*, p. 51 (fig. 94), cf. C.G.C. 22018, 22053, 22141.

(3) D'après le Papyrus Pc et Pe rubrique du Chap. 17, cf. Naville, *Totenbuch* ; Grapow, *Urkunden*, V, p. 5, note f.

supposé von Bissing.[1] A l'origine (dès la 5e Dynastie), cet hymne est adressé au Roi, porté en procession pendant les festivités du *Ḥeb-sed.* [2] Au Nouvel Empire, il apparaît généralement dans les scènes de funérailles des particuliers au moment du passage du catafalque traîné par les "*smrw*".[3] Enfin pour l'époque ptolémaïque, on retrouve encore le *s3 t3*, qui suit l'adoration :

[hiéroglyphes] [4]

Un autre exemple illustrant le passage des privilèges royaux aux particuliers est fourni par la mention de l'arbre sacré d'Héliopolis [hiéroglyphes], autrefois considéré comme l'arbre des annales royales [5] et qui se retrouve maintenant dans les textes funéraires des particuliers.[6]

Pour terminer, on doit encore insister sur l'originalité de l'idée du décret, autre transposition d'une institution terrestre et royale servant de symbole pour l'au-delà. Osiris remplace le Roi, les dieux prennent la place des sujets de Pharaon.

C'est sans doute pour mettre en évidence ce caractère de décret que l'on a pris soin de dresser la stèle sur deux bases en forme d'escalier, comme on le faisait pour une ordonnance royale inscrite sur pierre s'adressant à tous les sujets. (Les deux soutiens ont disparu sur la stèle de Nehemesrâttaoui mais sont encore bien visibles sur les stèles du Louvre).

Abd El Hamid Zayed

(1) Von Bissing, *Untersuchungen zu den Reliefs aus den Rē-Heiligtum des Rathures*, p. 112.

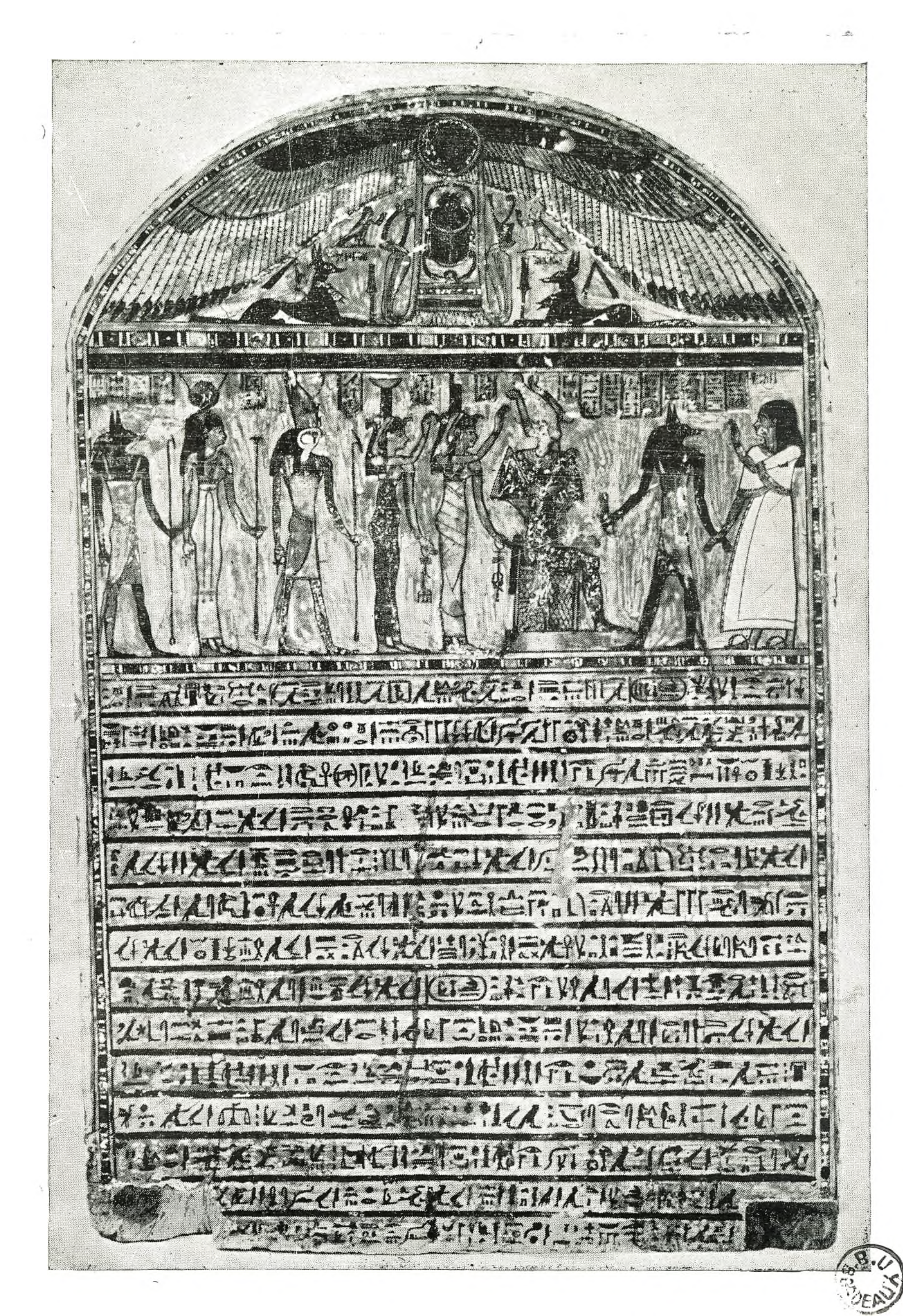
(2) Von Bissing, Hermann Kees, *Sonnenheiligtum des Neuserrē*, II, pl. 2 ; III, pls. 3, 5, 8, 9.

(3) Nina de Garis Davies and Alan H. Gardiner, *The Tomb of Amenemhet*, (1915), pl. XI. Norman de Garis Davies, *The Tomb of Rekh-mi-Rē at Thebes* (New York, 1943), pl. XCIII registre inférieur. G. Steindorff, *Die Grabkammer des Tutanchamun*, *A.S.A.* XXXVIII (1938), pl. CXV.

(4) Marquis de Rochemonteix, *Le Temple d'Edfou*, Tome second (Le Caire, 1918), p. 34.

(5) Kurt Sethe, *Urkunden der 18 Dynastie, Erster Band* (Leipzig, 1906), p. 276, 11 (Obélisque de Hatchepsout).

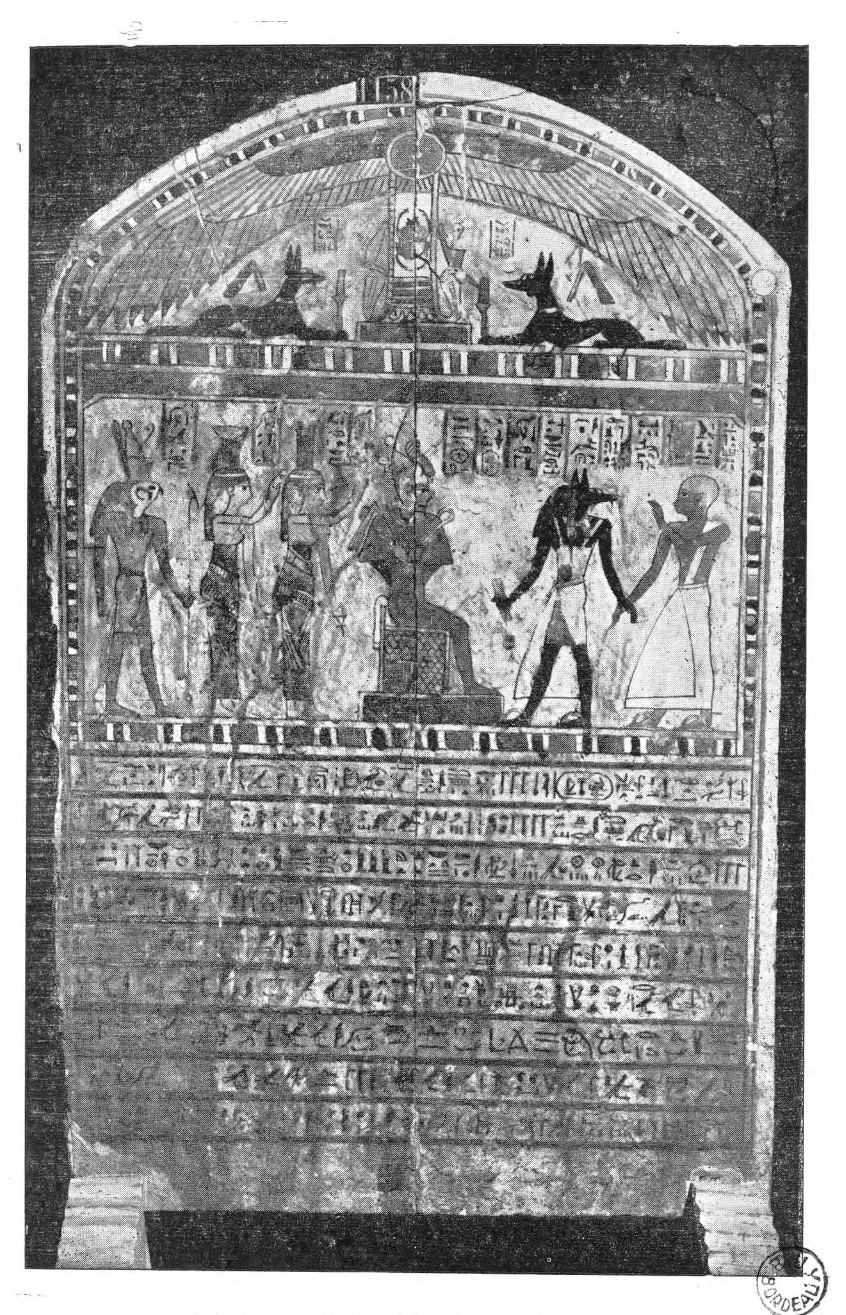
(6) J. Lieblein, *Le Livre Egyptien : que mon nom fleurisse* (Leipzig, 1895), pl. XLVII, 13.



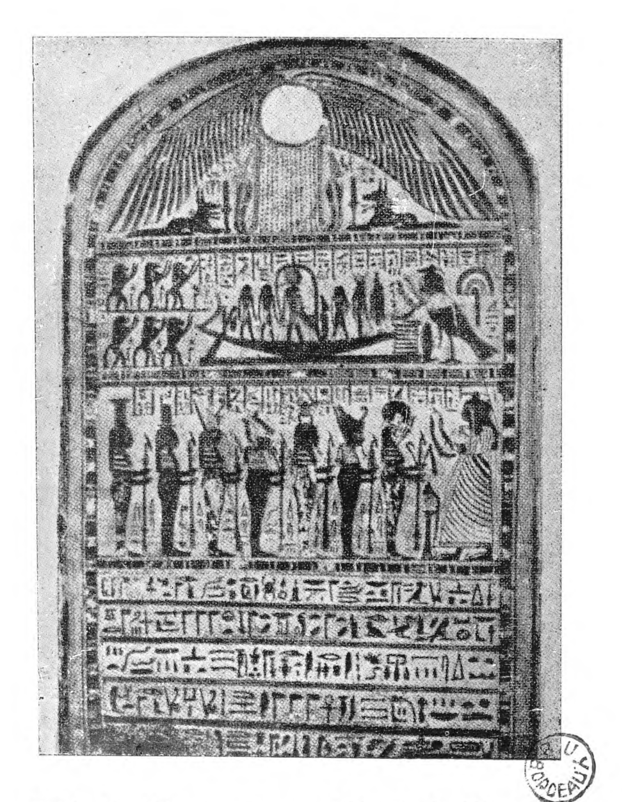
Stèle du Musée du Caire (*J.E.* 88877)



Stèle No. 2699 (Musée du Louvre)



Stèle No. 2701 (Musée du Louvre)



Stèle de l'époque perse (Musée de Turin)

THE ADMINISTRATION OF SYRO-PALESTINE DURING THE NEW KINGDOM[1]

BY

M. ABDUL-ḲADER MOHAMMAD

ABBREVIATIONS

AMT = KNUDTZON, J. A., *Die El-Amarna-Tafeln* I–II (Leipzig, 1915). S. MERCER, *The Tell El Amarna Tablets*, I, II (Toronto, 1939).

ANET = PRITCHARD, J. B., *Ancient Near Eastern Texts* (Princeton New Jersey, 1950).

ZDPV = *Zeitschrift des Deutschen Palestina-Vereins* (Leipzig, 1878).

With the expulsion of the Hyksos from the Delta, Egypt had to pursue them into Palestine and Syria, and was compelled, for security reasons, to maintain a permanent control of the whole area. Ahmos I (not further than Djahi, southern Phoenicia), Amenophis I (?), Thutmosis I and Thutmosis II conducted successful campaigns as far as Naharina and the Euphrates, and established Egyptian sovereignty over these areas. But our sources of that period are scanty. In one inscription Thutmosis II stated that the taxes were coming regularly and that no hand was raised against his messengers throughout the lands of the *FenKhu* (Phoenicia). Another inscription was found outside Egypt. At Alalakh a bowel bearing the name of an Egyptian with the title of "scribe" is believed by Woolley to belong to a level contemporary with Thutmosis I and he suggests that the owner was an Egyptian governor appointed by this

---

(1) I acknowledge with thanks the help I received from Miss M. Munn-Rankin in the preparation of this article.

pharaoh. These two inscriptions, if we accept the interpretation of Woolley, would reveal three important facts. Egyptian governors were appointed to rule the newly conquered territories ; taxes were laid down on them ; messengers were sent forth from Egypt to collect these taxes and to report to Pharaoh.

With Thutmosis III, we get more detailed accounts of these campaigns and occasional references to the methods of administration applied in these regions ; but these records, the so-called annales, are not satisfactory, since they do not give a detailed account of all the facts ; and until we find the hieratic daily records which were written down on the spot during these campaigns, or the administrative documents, we have for the time being, to rely, for the understanding of the Egyptian administration, on the Amarna letters which are our only source at present.

ADMINISTRATION

The administration may be considered under two heads :

(*a*) The provincial administration.

(*b*) Security measures.

The Provincial Administration

The Pharaoh entrusted the administration of the cities in Syria and Palestine to local chiefs whom he appointed. In order to guarantee their loyalty, he installed over them Egyptian governors who were resident in their territories. The whole organisation was sponsored by a department in the Egyptian capital. The Pharaoh as head of the state and commander of the army was the supreme authority.

The local chief.

The local chief of a city is called in

Egyptian :

wr : WB 1, p. 328-329.
A. Gardiner, *Egyptian Grammar,* 1957, Sign List, A. 19.

Akkadian :

(a) *amēlum* : G. R. Driver and J. C. Miles, *The Babylonian laws*, Oxford, 1952, p. 86, note 2.
awilum *El-Amarna Tafeln.*
A. Bezold, *Babylonisch-Assyrisches Glossar*, 1926, p. 4.

(b) *ḫazanu* : *El-Amarna Tafeln.*
ḫazianu A. Bezold, *ibid.*, p. 119.
ḫazannu

(c) *šarru* : *El-Amarna Tafeln.*
A. Bezold, *ibid.*, p. 287.

The three Akkadian titles, *amēlum*, *ḫazanu*, and *šarru* are used in letters addressed by these chiefs to the king ; but when the Pharaoh is writing to any of them, he simply calls him : *amel ali* + the name of the city, the chief of the city.

The three titles are one and the same, in the sense that the bearer of any one of these titles had no advantage over the bearer of the other titles ; it only indicates that the so-called *šarru* may have been in possession of a richer and stronger city, but it does not necessarily mean that the so-called *amêlu* or *ḫazanu* was not as rich or as powerful as the one who called himself *šarru* ; in fact some of them were extremely rich. The Pharaoh however did not concern himself with such titles ; to him they were all equal, chiefs of cities, carrying out his orders without exception.

Moreover none of these titles gave its bearer any exceptional rights, or authority over the bearers of the other titles. If one of them was powerful and influential, it was due to the wealth of his city, and to his own personal character and ability. The word *šarru*, King, has no more weight in these circumstances than the word *amêlu*. Henceforth I shall be using the word *amêlu* to indicate the local chief.

Those chiefs are not Egyptians, but natives of the land of Palestine and Syria as their names indicate, with the exception of a few whose names indicate a foreign origin, Hittite, or Assyrian, but most probably these foreigners had been living in the

country for some time, before they came to power. This fact accounts for the faithlessness of the vassals to the king of Egypt who was regarded as a usurper. As soon as they felt that the Pharaoh had relaxed his grasp, and would not inflict punishment, they broke into open rebellion.

The amêlu's zone.

The *amêlu* might be in charge of

(*a*) one city with its surrounding district, or

(*b*) a group of small cities concentrated round one big city.

Through the majority of the vassals were in charge of one city, a few of them held more than one. Rib-Addi who lived at the time of Amenophis III and Akhnaton, was in charge of Gubla, his capital city, Batruna, Bit-archa (AMT 79, l. 21) and Šigata (AMT 71, l. 25 ; 74, l. 24). He refers to his cities as "the cities of Gubla", his residential capital.

Abdi-Aširta of Šeḫlal, also, was in charge of a large area of the land of Amurru. His chief city was Irqatu (AMT 62, l. 13). He was, also, the guardian of the two cities Sumer and Ulaza (AMT 60, l. 23). When his son Aziru succeeded him, he secured an alliance with the Sa-Gaz people, and become the most powerful man in Amurru. Although he affirmed formally his loyalty to the Pharaoh, he was in fact a rebel, he seized a number of cities including Gubla and Sumer (AMT 140), killed the kings of Amonia, Eldata and Irqata (AMT 139) and as a result succeeded in securing lands from Gubla as far as Ugarit (AMT 98) and made a treaty with the Hittite Kings. At last the Egyptian king exiled him from Syria and held him as a hostage in his court at Amarna. But later he was allowed to return. He was called the man of Amurru, the name of his district.

The Army.

These vassals were not officially permitted to organize private armies, for we know that Thutmosis III, Amenophis II, Amenophis III, and other kings, when they conquered a city,

brought the chiefs, their families and their warriors in subjection together with their arms, chariots and horses to Egypt. Moreover, the Pharaoh would not permit those vassals to recruit soldiers in order that they might not become a cause of insurrection in future. Another important factor is that the Egyptian Army did not need any help from these local chiefs ; it was quite independant and did not need to rely on such heterogeneous troops, whose chiefs might not be loyal and might betray Egypt during the battle, and who would not fight whole-heartedly for its cause. It would seem that only during the time of Akhnaton did these vassals recruit official armies ; although the Egyptian government did not give official sanction to the practice, it recognised it *de facto*.

The vassal had at his disposal a limited armed force (AMT 62), quite independent from the troops of the Pharaoh, and from the troops of the other local chiefs. He was the commander of his troops, and they received their orders from him alone. But this does not mean that he himself together with his troops were not under the command of the Egyptian Authorities, nor could he act, unless he was in a state of rebellion, contrary to the orders of Egypt. His main duty, in regard to these troops, was to maintain peace within his city, to protect the city of the king against hostile activities, to protect the deputy of the king, to look after the king's interests and to carry out his orders.

During time of disturbance when there was no strong hand to curb his ambitions, the *amêlu* might feel it safe to act independently and further his own interests. Abdu-Aširtu of Amurru, then his son Aziru as well as many other local vassals, were able during Akhnaton's rule, to plot against Egypt and to conquer a vast territory, though they professed a nominal obedience to the king. Moreover, the king of Kadesh was always in open rebellion whenever he felt he could wage war.

The armed forces of these cities were certainly very limited. In the Amarna correspondence we find the chiefs appealing to the Pharaoh against the aggression of other cities but the numbers of extra troops requested is very small, for example

30 pairs of horses (AMT 72), 100 people, 100 soldiers and 30 chariots (AMT 127). Other requests were still more modest, 20 foot soldiers (AMT 149, l. 17-18 ; 152), 50 soldiers (AMT 238), or 35 soldiers (AMT 244). It seemed that such a limited number of soldiers were not held originally as a tool for waging war against other cities, but only for maintaining the safety within the city itself and the district around it, but in agitation, it would be easily organized into a band of soldiers.

Communications between the vassals and the Pharaoh or his officers.

From the Amarna letters, we know that the *amêlu* was authorized to address his letters to the following persons :

(*a*) The king of Egypt,

(*b*) The minister who was in charge of foreign affairs at the Court of Pharaoh,

(*c*) The Egyptian governor acting in his zone, and consequently he received letters from all of them.

The king gave his orders directly to the vassals, who were also permitted to address the king in person. In other words no intermediary existed between the king and the vassals.

In his letters to the vassal, the king referred to him always as *amel ali*, the man of the city without greeting, and straightaway communicated his orders, sometimes with a threat of punishment if he failed to execute them.

The vassals, in addressing the king, never mentioned him by name and rarely did he refer to him as king of Egypt. The style of address was usually "To the great king, my lord, my god, my sun. Thus saith x, thy servant : seven times and seven times I fall down at the feet of my lord, my god, my sun". Sometimes he would add "I am the dust beneath the sandals of the king, my lord. The king is the eternal sun" (AMT 155), or "and seven times in addition upon the belly as well as upon the back" (AMT 64 ; 65 and 147, l. 39).

This was in fact the practice ; for on the monuments of Egypt, we find the chiefs of all the foreign countries kneeling down in the presence of the Pharaoh (Breasted in ÄZ XXXIII, 47 f. drew attention to a relief in which a semite was represented once upon his belly and then upon his back while he was in the presence of the Pharaoh : cf. N. G. Davies, *The Rock Tombs of El-Amarna* (London, 1905, II, pl. XXXVIII). These vassals always praised the king and some of them wrote long eulogistic letters, the most remarkable of which is that of Abimilki (AMT 147).

The duties of the amêlu.

(*a*) The first duty of the vassal was to acknowledge the Pharaoh, and to obey him as well as his deputy, submissively. It is stated in the Coronation Inscription of Thutmosis III in Karnak (Urk. IV, p. 161, 14) that all the chiefs of the foreign countries went to attend the festival to pay homage to his majesty. This may mean as well that the vassals had to renew their oath on the accession of a new Pharaoh.

In the Amarna letters there are a number of statements which emphasize the power of the Pharaoh over his vassals. "You give us life, you give us death" (AMT 238, l. 31). "Whether we go up to heaven, or whether we go down into the earth, our head is in thy hand" (AMT 246, l. 15.). In AMT 254, l. 38 f., Labaja of southern Palestine, in order to emphasize his faithfulness to the king, declared that even if the king asked for his wife, he would not refuse her, and even if the king ordered him to run a dagger of bronze into his heart and die, he would execute the command of the king.

In fact the *amêlu* had no independent entity ; he was an official installed in his office "to protect the place of the king which was in his charge" (AMT 99, l. 7 f.). The city no longer belonged to him, but to the king. The cities were always called "the city of the king" (AMT 197) or "the land of the

king" (AMT 76, l. 42; 79, l. 46; 83, l. 15; 84, l. 9; 85, l. 46; 103, l. 32; 129, l. 10; 149, l. 42). "Beruta, the handmaid of the king" (AMT 143, l. 22). "Tyre, the city of my lord" (AMT 146, l. *amêl amtu ša šarri* 10).

The chief was appointed to protect and guard it for the king, as is stated in AMT 155, l. 49 "The king has appointed me to protect the city". In AMT 209 it is stated clearly that "the cities which are in my charge, are the cities of the king", and not the cities of the *amêlu*. The king had only "entrusted it into his hand" (AMT 144, l. 24). In AMT 71, l. 16 Rib-Addi speaking of Abdi-Aširta says: "Who is Abdi-Aširta, a slave, a dog, and took the land of the king to himself".

To disobey the king was considered a crime worthy of punishment, for the vassal is "a slave of the king I am, my lord. Behold, the king is like the sun in heaven, and we cannot violate the command of the king" (AMT 211, l. 13). In the words of the king "Hearken very attentively to what he (the deputy of the king) says, in order that the king may not find thee at fault. Everything which he speaks to thee, hear very well, do it very well. Beware. Beware, be not negligent" (AMT 222 *a*, l. 9).

(*b*) The *amêlu* had to go to Egypt to pay homage to the reigning Pharaoh during his coronation ceremonies and festivals, to bring the tribute, or on the command of the king in order to be interrogated about his hostile activities. If his defence was unsatisfactory he might be banished from his state (AMT 169, 115).

The *amêlu* might ask permission to come to Egypt to have audience with the king in order to inform him in person about matters of grave concern to his state, such as a threat of invasion. The king might grant him this privilege or he might refuse it (AMT 180, 74, 80).

(*c*) The *amêlu* could not leave his city for any length of time without securing the permission of the king. In such an event he asks the king to send someone to be in charge of the city during his absence (AMT 74, l. 60–62).

(*d*) The oath should be taken in the name of the king of Egypt in all these lands, which were his subjects. (Thutmosis I, Tombos Stela Urk. IV, p. 86, l. 114.)

(*e*) He was forbidden to get in touch with foreign powers which were hostile to Egypt. Thus the Pharaoh reproached Aziru for receiving the messengers of the Hittite king and for negotiating with the chief of Kadesh; both of them were hostile to the Pharaoh (AMT 161, l. 47; 162).

(*f*) The *amêlu* had to guard and protect the city which was under his command (AMT 228, l. 14; 227, l. 5; 222 a, l. 4; 230) together with his horses, his soldiers which were with him (AMT 193; 195, l. 24; 189, l. 4). This protection was obligatory by the command of Pharaoh (AMT 231, l. 14; 292, l. 20).

(*g*) He had to protect the Egyptian governor in accordance with the royal command (AMT 292, l. 20; 337, l. 25).

(*h*) He had to carry out the command of the deputy governor. Refusal to do so was a sin and tentamen to rebellion (AMT 254; 294, l. 18; 300, l. 23). He could, however, complain to the king against the action of his Egyptian governor if he considered the latter had inflicted upon him an unjustified punishment (AMT 270, l. 19; 271, l. 23; 283, l. 28). He could also write to the king asking for favours and the king if he agreed, would instruct the governor to grant his request (AMT 117, l. 60).

(*k*) To report the movements and manouvres of hostile armies (Kuentz, *La Bataille de Kadesh*, p. 348). To warn the king against any danger, for example that the city of Gubla was full of treasures and was liable to fall in the hands of the enemy (AMT 137). To give information to the king about all the events which occurred in Syria and Palestine, according to

the order of the king himself "Whatever thou hearest, write it to the king" (AMT 74; 149; 151; 145); or to send a dutiful note to the king (AMT 274; 275; 277; 278).

(*l*) To furnish supplies for the harbours (Breasted AR II, § 472 and note on § 483).

(*m*) To receive the archers of the king, to provide lodging for them, to build a house or tents for them, to supply them with food, drink, cattle, honey, oil and oxen (AMT 55, l. 10; 337, l. 7; 324, l. 12; 216, l. 6; 222 a, l. 16; 201, l. 12; 226, l. 5; 191; 193; 292, l. 31; 65, l. 9; 141, l. 18; 144. l. 18).

(*n*) To send his daughter to the Pharaoh, if the latter demanded, with the adequate presents, either to serve as ladies in waiting or to become a concubine (AMT 187, l. 22; 99, l. 10)

(*o*) To collect the corvée (*ma-az-za*) (248 a, l. 14).

(*p*) He also has to pay an annual tribute fixed by the king in full details. (Gebel Barkal Stela Ä Z. 69, l. 27-30).

The Egyptian Governor.

The Egyptian governor who was resident in Palestine and Syria was called in Egyptian *ỉmy-r ḫ'swt*

1.—Tomb No. 239: Gardiner and Weigall, *A Topographical Catalogue of the Private tombs of Thebes*:

: Governor of all northern lands.
Thutmosis IV—Amenophis II (?).

2.—Urk. IV, 999: The general Ḏḥwty (Thutmosis III).

3.—N. Davies, *Tomb of Amenmose* 42, pl. XXXIX.

4.—Urk. IV, 1001: *ỉmy-r ḫȝswt mḥtyw.*

5.—A. Gardiner, *Ancient Egyptian Onomastica.* A 106.

This title was also used to indicate the governors, not only of Syria and Palestine, but also those of the desert and of Kush.

: Governor of the Desert west of No.
(Thutmosis III–Amenophis II)
Gardiner and Weigall, *ibid.*, n° 200, Urk. IV, p. 995.
A. Gardiner, *Ancient Egyptian Onomastica*: I,89*.

: Tomb n° 40 in: Gardiner and Weigall, *ibid.*
Royal son of Kush, governor of the southern lands.
(Amenophis IV, Tutankhamun).
and Tombs 283, 300, Ramesside Period.

: Tomb n° 282: Ramesside.

(*b*) : Petrie, *Abydos*, Part 1, 1902.
title of Montuemhat, the great Vizier at the time of the Assyrian invasion.

(*c*)

Eyes of the king of Upper Egypt, Ears of the king of Lower Egypt in wretched Rṯnw.

N. Davies, *The Tomb of Amenmose*, 42: pl. XLVI A.

N. Davies, *The Tomb of Ken-Amun*, pl. IX, LVII, B

It is worth noticing that Amenmose the bearer of this title also held the title: governor of foreign countries and captain of troops.

The exact significance of this title is not clear, it does not indicate whether its bearer is in permanent residence in Retenu or whether he only visits the area for inspection, or whether the bearer is another independent official who has no definite residential area, but has to travel around and report to the king.

The governor of a foreign country was a very important official ; and of high standing at the court of Pharaoh. We know this from the other titles which he holds. Urk. IV, p. 999 . —His titles are :

In Akkadian :

rabiṣu : Bilabel, *Geschichte Vorderasiens und Ägyptens vom 16-11 Jahrhundert V. Chr.* (Heidelberg, 1927). Index p. 463.

Die Amarna Tafeln. II, Glossar p. 1495.

A. Bezold, *Babylonisch-Assyrisches Glossar*, 1926.

Syria and Palestine were divided into a number of zones(1), each of which included several large cities. At the head of each zone was the *rabiṣu*, and the local chiefs of the cities of his zone came directly under his authority.

From the Amarna letters we know that there was an Egyptian governor in Iarimtu (AMT 83, and Knudtzon II, p. 1169 ff.) acting for Sumer (AMT 106, l. 21 ; 68, l. 22), Gubla and for the land of Amurru (AMT 68, l. 20). There

(1) For the discussion of the geographical zones *see* JEA XXXVI, p. 51. S. Yeivin, *The Third District in Thutmosis III's, List of Palestino-Syrian Towns.* J. Simons, *Handbook for the study of Egyptian Topographical Lists Relating to Western Asia* (Leiden, 1937). M. Noth, *Die Wege der Pharaonen heere in Palästina und Syrien* in : ZDPV 60. 183 f., 61. 26 f. 227 f. A. Gardiner, *Ancient Egyptian Onomastica* I, p. 142 ff. W. Max Muller, *Asien und Europa* (Leipzig, 1893), p. 121 and *Die Amarna Tafeln*

was one in Ube, but his residence was Kumedi (AMT 53, l. 22 and Knudtzon II, p. 1222), one in Tyre (AMT 149, l. 14). One for Hamath, Qatna and Damascus (AMT 52, Knudtzon II, p. 1109 and 1026), one in southern Palestine (AMT 284, l. 9) ; again another one in southern Palestine (AMT 254, l. 37 ; 287, l. 45 and 289, l. 30). A third one in Palestine (AMT 292, l. 36). One in Ascalon (JEA XX, 173). Gaza was the administrative centre of the whole of Palestine. (Albright, in *The American Journal of Semitic Languages and Literature* LV, p. 352).

The names of these governors indicate that normally they were Egyptians ; however, Semites of proved loyalty were sometimes appointed to the position. Abi-milki, who, according to his own letter (AMT 149) was appointed governor (*rabiṣu*) for Tyre, was the local chief of that city, who, on account of his devoted obedience to the Pharaoh, was promoted to be the *rabiṣu*. Another exception was Iria, who was appointed governor in Ascalon (JEA XX and 173). His name may be of Ḫurrian origin, though he was sent from Egypt to hold this position in Ascalan. Nemjaza, who was governor of the Pharaoh in Ube, was also of Ḫurrian origin. He was a chief of a city (AMT 151, l. 62), and later promoted to this office (Knudtzon II, p. 1113, and Mercer I, p. 230 note on l. 34). Ianḫamu, another Semite, was a very faithful and powerful governor in Syria. He was in charge of the royal provisions of Iarimtu, and sometimes commander of military expeditions in Syria (Knudtzon II, p. 1169 f.). But the appointment of governor of foreign origins must belong to a time when the Egyptian rule was well established and foreigners were promoted to the highest office at the Court. A good example of this was Tutu, who was a Semite, and became the "Chief mouthpiece of the entire land" (AMT 158. N. Davies, *The Rock tombs of El-Amarna*, p. 14–15).

A special ceremony took place on the appointment of the governor.

In AMT 107, l. 22 f.

amêlu
šu-ku-un i-na *rabiṣi* *ši-mi-rum i-na pa-ni*
amêlūti
ḫa-za-nu-ti šarri

The king put a ring, the symbol of office, on the deputy in the presence of the regents of land.

This is the only reference we have to the appointment of the governor, the ceremony was presumably, carried out while the king was on inspection, or conducting military campaigns in Palestine and Syria. But it is possible that this ceremony was also performed during festival times in Egypt, when some of the chiefs of Syria and Palestine were present.

The governor was resident in one of the big cities of his zone, for example Iarimtu for Amurru, Ḫamat for Syria, and Gaza for southern Palestine. But he did not act as the *amêlu* of the city in which he dwelt, for each of those cities had its own *amêlu* acting under his supervision.

We know also from the Amarna letters that the power of each governor was restricted to the zone to which he was appointed. He was not entitled to act outside it, unless so authorized by the king. Each governor was independent from the other and directly responsible to the king. There was no governor general or vice-roy for the whole area of Palestine and Syria. But each governor had sole authority within the zone assigned to him. If he were in serious difficulty, he would write to the king asking for advice and help.

The Duties of the Governor.

(*a*) The governor was chosen for his personal ability and loyalty to the king of Egypt. His main duty was to look after the interests of Egypt in the subject territories and to convey to the Pharaoh full informations about the activities of the vassals, hostile intrigues or the advance of any hostile armies (AMT 208, l. 11 f.; 98; 127, l. 23 f.; 132, l. 29 f., and Kuentz, *La Bataille de Kadesh*, p. 348).

(*b*) The governor had full authority over the *amêlu*, and could command him to defend the cities located in his area and to carry out fighting if necessary (AMT 102). The *amêlu* had to obey him (AMT 254, l. 14) and carry out his orders very attentively (AMT 216, l. 12 f.; 217, l. 13 f.; 220, l. 11 f.) and also protect him if he was in danger (AMT 292, l. 17 f.).

(*c*) He was in charge of the infantry of the king, the chariots, and horses which were garrisoned in Palestine and Syria. He could direct them during disturbances to the trouble area, without waiting for the command of the king (AMT 71, l. 23 f.; 117, l. 60 f.; 122, l. 21 f.).

(*d*) He was in charge of the provisions of the king, corn, money and clothes (AMT 122, l. 21 f., and 111, l. 63 f.).

(*e*) And was responsible for its distributions (AMT 85, l. 23 f.; 86, l. 15 f.).

(*f*) The governor was witness for or against the *amêlu*, and there were many letters in El-Amarna in which the *amêlu* called the governor as a witness of the truth of his statements (AMT 151, l. 21 f.; 198, l. 11 f.; 133, l. 9 f.)

(*g*) An arbitrator between the chiefs. If an *amêlu* complained to the governor of an act of aggression committed by another *amêlu*, a court of three governors would be formed to try the case. The judgement of this court was final and the *amêlu* had to obey and execute the verdict (AMT 105, l. 31-37).

If, in time of trouble, the governor proved incapable of dealing with the situation, the king would send a special delegate to investigate the dispute (AMT 118, l. 51 f.).

The Royal Messenger.

In Egyptian he is called

: the royal messenger to all countries. (A. Gardiner, *Ancient Egyptian Onomastica*, A 91).

He might bear any other titles according to his rank.
In Akkadian:

(a) *rabiṣu* (Amarna letters.)

(b) *mar-šipri*

(c) *amêl-šipri* (AMT 151, l. 28.)

The royal messenger was a very important man. He was a personal envoy to the king delegated to carry messages, both written and verbal, to the vassals of his kingdom, as well as to the kings of the neighbouring countries.

Such an envoy was usually of exceptional abilities and might be charged with negotiations at the highest level. His hard task is well illustrated in the famous stories of *Ḫw.f Ḫr.* and Wenamon; the talents required of him are pointed out in the Satirical Letter of Hori. He had to be an excellent writer, a convincing speaker, well-acquainted with the geography of the foreign countries in which he was going to serve, the difficult paths and roads, the safe way, and the dangerous hiding places of thieves; a wise guide, alert, a good horseman, excellent bowman; well acquainted with the different chiefs of the localities and their tongues.

For these reasons, some of these messengers were outstanding army officers, who had travelled in foreign lands, become acquainted with their people, their rulers, their customs, and habits and the native language. Others must have been resident abroad for a considerable period. Ianḫamu, a Semite who had given proof of outstanding statemanship was promoted first to be Egyptian governor, then to the post of royal envoy at the Court of Pharoah.

These envoys enjoyed great honour and prestige in their own countries as well as abroad, whether they were messengers of kings or vassals. We find Tušratta of Mittani writing to Amenophis IV, asking him to please his interpreter, and states that he himself (Tušratta) had pleased him with everything that was taxed in his land (AMT 24, Coll. III. 4), because the messenger was a very capable man (AMT 24, Coll. IV. 37).

Since a messenger was the representative of his country the treatment he received at the court to which he was accredited was a matter of national prestige. Preferential treatment given to the messengers of one state would claim protests from the others. In AMT 88, l. 46, Rib-Addi made a diplomatic protest because the Pharaoh had given the messenger of Acco a horse as a gift, and had not similarly honoured his messenger.

Some of these envoys were of higher rank than the others (AMT 156), like Ḫammašši and Ianḫamu, messengers of Amenophis IV, and Gilia, messenger of Tušratta of Mitanni.

In a crisis, these messengers might be held in captivity or a messenger of lower rank might be sent in their place. A large ransome might be asked for their release, and their king would be glad to give it (AMT 24; 36, l. 36; 37; 39; 59, l. 13; 29).

The messenger was accorded protection while on duty in a foreign land (AMT 16).

In regard to vassals, the *amêlu* had no authority over the royal envoy, and could not, under any circumstances, detain him without asking permission from the king, or from the messenger's chief. He was expected to welcome his arrival (AMT 227, l. 15 f.) and must treat him with due respect (AMT 161, l. 17 f.). For the messenger was a witness of the good will of the vassal. (AMT 20, l. 64 f.). Therefore the *amêlu* had to listen very attentively to what the royal envoy had to say and had to carry out the instructions he brought (AMT 222 a, l. 6 f.; 221, l. 8 f.).

The Duties of the Messenger.

The duties of the royal envoy are:

(*a*) To inform his king about the neighbouring countries, their people, chiefs and kings, their political interests, the internal situation and the power of the country (AMT 24, Coll. IV l. 21 f.; 15, l. 7 f.; 20, l. 64 f.; 114, l. 51 f.).

(*b*) To carry the diplomatic correspondence (so-called tablet) (AMT 113, l. 38 f.; 20, l. 33 f.).

(*c*) To communicate oral messages (AMT 329, l. 13 f.; 328, l. 21 f.).

(*d*) To collect the tribute for the Pharaoh, from vassal-states. (AMT 160, l. 41 f.; 161, l. 54 f.; 301, l. 12 f.).

(*e*) He is the chief of the royal caravan, but does not necessarily know the language of the other country. In this case he is provided with a trustworthy interpreter *(targumannu)* (AMT 11 and 21).

(*f*) But he could act as an interpreter, if he knew the language (AMT 24, Coll. IV, l. 37).

(*g*) He was entrusted with all the gold, silver and the precious gifts exchanged (between independent kings) (AMT 10).

(*h*) He would also carry the royal gifts to the vassals (AMT 31 a, l. 5 f.).

(*k*) To convey the daughter of a foreign king to his own king for marriage. Usually an envoy of her own country accompanied her as well as the royal envoy of the king whom she was going to marry (AMT 20, l. 14. f.)

(*l*) To provide maidens from the vassal countries and conduct them to his king (AMT 31, l. 5 f.; 288, l. 20 f.; 268, l. 15 f.; 31 a, l. 7 f.).

(*m*) To capture rebels and to lead them in bondage to his king (AMT 288. l. 21 f.; 268. l. 15 f.)

(*n*) To conduct a prince of subject country to the presence of the Pharaoh on his own request (AMT 288. l. 57 f.).

(*o*) To announce the accession of a new king to the throne (AMT 36; 29; 25; 27; 55).

(*p*) To carry out political negotiations (AMT 17; 46; 27; 36. JEA VI, p. 201).

(*q*) To investigate matters of unusual importance (AMT 113, l. 17 f.; 117, l. 65 f.).

(*s*) To reconcile differences between vassal chiefs and to interrogate them (AMT 290 a, l. 28 f.).

The Egyptian Colonial Department for Syria and Palestine.

The Department was called in Egyptian

: Bureau for the Correspondence of the Pharaoh L. P. H.

The Head of the Department was called in Akkadian

rabiṣu : *Die Amarna Tafeln.*

But in Egyptian he might bear any title suitable for his office.

At the court of Pharaoh, a special department was established to deal with the Syro-Palestine colonial problems. The earliest evidence of the existence of such a department comes from El-Amarna, but it is to be presumed that this department had been in existence long before this time when the capital was still Thebes. This is indicated by a short inscription in Egyptian Hieroglyphics added in the margin of a cuneiform tablet from Amarna, which informs us that the department was originally at Thebes.(1)

After the religious revolution of Akhnaton, when El-Amarna or rather Akhetaton, became the new capital of the Empire, the colonial department was moved to this new city. The foundations of this building were found by J. D. S. Pendelbury and F. Petrie.(2) It was called according to the inscriptions found on its bricks: "*Bureau for the Correspondence of the Pharaoh L.P.H.*".(3) The cuneiform tablets were said to have been found in a pit below the level of the floor in the main room. Another fragment was found by F. Petrie in the room numbered XI in pl. XXXII of his book "*Tell El-Amarna*".

(1) A. H. Sayce in F. Petrie, *El-Amarna* (London, 1894), p. 34. A. Moret, *In the time of the Pharaohs* (London, 1911), p. 60.

(2) J.D.S. Pendlebury, *The City of Akhenaton*, Part III London, 1951, p. 114. pls. XLVIII, 6, XLIX, 2, LXXX. F. Petrie, *ibid.*, p. 34.

(3) J. D. S. Pendlebury, *ibid.*, pl. LXXXIII, V and p. 150.

The head of the department was an Egyptian, assisted by some Akkadian and Egyptian scribes.[1] Names of the officials of this department have come down to us, among them Ra-Apii who, as suggested by Petrie, was the head of the department for sometime,[2] Shameš-niki, Tetou-nou, Amanappa,[3] and Dudu. The language used for correspondence with the Syro-Palestine vassals, as well as with the kings of Assyria, Mitanni, Babylonia and Hatti was Akkadian.

For the Egyptians found it more convenient for their administration to adopt the language of their vassals, rather than to enforce their language upon them, though these local chiefs must have learnt the Egyptian Language during their stay in Egypt. The Egyptians were satisfied with imposing their culture, and they were apparently not interested in imposing there language, the writing of which was very difficult and could not be mastered in less than a few years.

The Egyptians used dictionaries and glossaries, fragments which have been found in Amarna.[4] On one of these, it was stated that the vocabulary was drawn up "by the order of the king of Egypt".[5] Another fragment contains an Egyptian Akkadian glossary.[6] It has been suggested that the collection of stones found among the Amarna tablets were used for teaching in schools.[7]

The Duty of the Head of this Office.

The head of this department was generally respected in these letters; the vassals called him *abi-ia*, my father, and

(1) AMT 73 77, 87, 93, 96, 69, 158, 95. KNUDTZON, II, p. 1190. A. MORET, *ibid.*, p. 60 and F. PETRIE, *ibid.*, p. 23.

(2) A. MORET, *ibid.*, p. 61.

(3) Amarna letters and F. PETRIE, *ibid.*, p. 36. For further reference concerning this department and its officials, *see* JEA XXIV, note 2, p. 160 and ÄZ 44,60.

(4) F. PETRIE, *ibid.*, pl. XXXII. A. MORET, *ibid.*, p. 61. SAYCE and PETRIE, *ibid.*, p. 35, AMT 346–355. KUNDTZON, II, p. 1357.

(5) F. PETRIE, *ibid.*, pl. XXXII, 5.

(6) MERCER, AMT 355 *a*,. SMITH, GADD and PEET in JEA, XI, 230–240. ALBRIGHT, in JEA XII, 186 f. RANKE, *Keilschriftliches Material zur altägyptichen Vocalisation*, ÄZ 56 p. 69 ; 58, p. 132 f.

(7) MERCER, AMT 356, note on p. 798.

greeted him with these words: "At the feet of my father. I fall down" (AMT 73, 69, 158). He was well-acquainted with these countries, their people and the political situation, for like, Amenemoppe, he might have been an Egyptian commander who had served there (AMT 117, l. 21 f.) or held a governship (AMT 73, l. 40 f.) before promotion.

He, also, appears from the El-Amarna tablets to be an important personality, responsible for all the diplomatic correspondence and routine work and an adviser of the king, and had very great authority in dealing with the colonial problems. But in war time his power was limited, for the king, in his capacity as commander of the army, was the supreme authority in such cases (AMT 73; 74). Also the appointment of chiefs and governors was in the hand of the king, and the head of the department could not take an action in such matters without the royal approval. However, the head of the department was authorized to send rescue troops and provisions (AMT 82).

The king might also send him with the necessary troops to quell revolts (AMT 117, l. 21 ; 93). He might be sent by the king to investigate the situation and to report it to the king on his return; he was also authorised to settle all the disputes (AMT 79; 82; 94). He might be asked by the governors and local chiefs to go to Syria and Palestine with archers and troops to restore order in the land (AMT 77, l. 18 f.; 79, l. 8 f.). They could summon him as a witness, in the court of Pharaoh for their good conduct and obedience or to give a statement about the course of events in their countries (AMT 74, l. 51 f.; 69, l. 28 f.; 85, l. 31 f.).

SECURITY MEASURES

To maintain Egyptian sovereignty over the Syro-Palestine countries, the kings had to impose certain measures :

(*a*) To maintain a strong fleet.

(*b*) To install garrisons.

(*c*) To build fortresses or make use of the existing ones.

(*d*) To appoint new chiefs.

(*e*) To keep hostages.

(*f*) To inflict punishment on the rebellious cities, chiefs and citizens.

(*g*) To exact an oath of fealty.

(*h*) To carry out a military parade.

(*i*) To erect boundary stelae.

The Fleet.

With the rise of the new Empire, and the occupation of Palestine and Syria as far as Naharina, the importance of the fleet was greatly enhanced. This was pointed out by Abdu-Khiba, the chief of Jerusalem, who stated in his letters to the Pharaoh (AMT 288).

iṣ *bi*
L. 33 : "*e-nu-ma elippa i-na libbi tamti*
34 : *qât (zu-ru-uḫ)šarri dannatu*
mât *ki*
35 : *ti-li-ik-ki Na-aḫ-ri-ma*
mât *ki*
36 : *ù ka-pa-si* "

"As long as there is a ship on sea, the mighty hand of the king will seize Naḫrima and Kapasi."

The first kings of the 18th dynasty occupied the towns along the coast, Gaza, Ascalon, Tyre, Sidon before proceeding to the gorge of Magiddo, the key to Palestine and to the passes of Kadesh, the entrance of the valley of Orontes and of Upper Euphrates, and they also secured the collaboration of the navies of the Haunebu and the Fenkhu (Phoenicians).[1] But it was Thutmosis III, who so far as we know adopted the method of Uni, the general of king Pepi I, and transported his soldiers by sea to Simyra on the Phoenician coast at the embouchure of Nahr el-Kebir. He used this port as a base for the conquest of Syria.

(1) C. Schaeffer, *The Cuneiform Text of Ras Shamra-Ugarit*, p. 14.

As Thutmosis III moved northward, he paid the greatest attention to the coastal ports, and fitted them out as naval bases for military transport and supply depots for his troops. Every harbour he reached he supplied with good bread, olive oil, incense, wine, honey and fruit.[1] All these harbours were continually supplied with everything according to the contract of each year.[2] It was the duty of the chiefs of Lebanon to supply these provisions.[3] One of these harbours was Ugarit which was fitted to be a base for operations in the north.[4]

Realizing the great importance of water-transport, Thutmosis III built a fleet in Byblos for his military campaign to the Euphrates. He transported the boats overland on carts drawn by oxen to Carcamish. He crossed the river with his fleet, defeated the enemy and followed him upstream.[5]

In Egypt, the main base for the fleet was *Prw-nfr* the naval dockyard and chief port of the kingdom in the reigns of Thutmosis III and, probably, Amenophis II.[6] All the kings who succeeded Thutmosis III and waged wars in those parts followed the same policy. Seti I and Ramses II, in their campaigns to regain the lost territories secured control of the Phoenician coast, and thoroughly established the connection with Egypt by sea, before marching into the interior of Syria, into the Orontes Valley. To this wise policy the victory claimed by Ramses II in the battle of Kadesh can be attributed. The unexpected arrival of the fresh troops from the sea coast gave new strength to Ramses II's soldiers who were weary after a long march and helped him to throw the enemy into the river. Again by employing his fleet, Ramses III, advancing both by sea and land was able to surprise the so-called sea people and to destroy them. On the outer wall of his temple of Madinet Habu is represented the first portrait of this sea-battle.

(1) Urk. IV, 692-693, 707, 713, 719, 723, 727, 732.

(2) Gebel Barkal Stela in ÄZ 69, and J. Wilson, *The Burden of Egypt*, p. 181.

(3) Breasted A.R. II, § 482.

(4) C. Schaeffer, *ibid.*, p. 15.

(5) Gebel Barkal stela in ÄZ, 69 p. 28-29.

(6) S.R.K. Glanville in ÄZ 66, p. 109.

Garrisons.

To secure peace in Syria and Palestine, and to assure a permanent Egyptian domination, the Pharaoh installed garrisons in the important cities or districts of strategic importance such as Ugarit,(1) and the district of Tikhsi.(2) There was also a garrison in the city of Sumer for the Amurru district.(3) For sometime there were garrisons in Gubla(4) on the coast, in Jerusalem,(5) and in the city of Wanratha(6)

These garrisons were supplied from special distribution centres. In Amurru, the city of Iarimmuta, in the neighbourhood of Sumer and Gubla, was such a centre.(7) Provision from it was sent to the garrisons by the order of the king.(8) Sometimes the *amêlu* was put in charge of these provisions, (9) but it seemed that usually they were under the jurisdiction of the Egyptian governor. However the local vassals had to provide these garrisons with all the provisions they needed.

Fortresses.

There are very few references in Egyptian Texts to the building of fortresses. There are several reasons to account for this. Either the Pharaoh did not build many garrisons in the different parts of the Empire and made use of the existing fortresses built by the natives, or the building of such fortresses was not always worthy of record.

However, some important fortresses were recorded. Thutmosis I built a new fortress among the chiefs of Lebanon.(10) But there were certainly many others scattered in the different

(1) C. SCHAEFFER, *ibid.*, p. 15. J. WILSON, in ANET, p. 246, note 18. Breasted AR, 11. 789. GARDINER, *Onomastica* I, p. 165.

(2) J. WILSON in ANET, p. 248, and GAUTHIER, *Le Temple d'Amada* (1913), pl. X, p. 22, l. 17 f.

(3) AMT 115, l, 19–22 ; 76, l. 35–36 ; 81, l. 48-51 : 212, l. 11–13.

(4) AMT 130, l. 21 ff.

(5) AMT 286, l. 25 f.

(6) ÄZ 69, p. 35.

(7) AMT 68, l. 27 ; 85, l. 33 ff.

(8) AMT 125, l. 14 ff.

(9) AMT 119, l. 50 ff. ; 130, l. 21 ff.

(10) Urk. IV, p. 739.

parts of the country. There were many along the road Qantara-Rafa.(1) Another was mentioned by Thutmosis III in his annales.(2) In Lepsius Denkmäler III, pl. 126 A and B, Seti I is represented among many fortresses. In the Ramesseum on the left side of the south entrance to the hypostyle hall there is a scene representing the Egyptian army attacking a fortress. Moreover Megiddo, Kadesh and Sherohina were certainly very strongly defended cities. In Alalakh, Sir Leonard Woolley discovered a fortress built out of brick at the extreme north of the mount of Atchana.(3)

The style of building of these Syrian fortresses was introduced into Egypt by Ramses III. In his temple of Madinet Habu he built the eastern fortified gate of Madinet Habu according to a Syrian plan.(4)

Each fortress was under the charge of a commander who was called "*Pȝ-mr-ḫtmw*", the commander of the fortress.(5)

The Appointments of New Chiefs.

The Pharaoh, after conquering a country, dismissed these princes who had rebelled or had taken a part in the war against him and led them into captivity together with their wives, children and the whole household as well as their chattels. Other rulers were appointed in their stead,(6) for every town.(7) These vassals, in their letters to the kings, acknowledge this royal appointment. They owed their position not to inheritance through their fathers, but to their appointment by the Pharaoh ; they were no longer independent rulers, but simple officers of the king, executing his orders and looking after his interests.(8)

(1) JEA 6, p. 99 ff.

(2) Urk. 660–661.

(3) L. WOOLLEY, *A Forgotten Kingdom*, p. 68 and 143.

(4) Uvo HÖLSCHER, *The Excavations of Madinet Habu*, I, *General plans and views* (Chicago, 1934), pl. 25–29.

(5) W. MAX MÜLLER, *Asien und Europa* (Leipzig, 1893), p. 271 f. and A. GARDINER, *Ancient Egyptian Onomastica* A. 105.

(6) ASA, XLII, p. 12.

(7) Urk. IV, p. 663.

(8) AMT 285, l. 5–6 ; 288, 9–15 ; 161 51–53 ; 51, l. 4 ff. ; 101, l. 30 ; 286, l. 12 ff.

The vassals did not necessarily belong to the ruler family; when this had proved disloyal or hostile, a new ruler might be chosen from among the other leading families of the town.

Moreover, the vassal was not always a native of the city over which he ruled. Rib-Addi, when he had lost his cities in the revolution, requested the king to give him the city of Buruzilim.[1] Abi-milki begged the king to give him the city of Ulzu in return for the gifts which he had sent for the Pharaoh.[2]

Some of these vassals were of Hittite, Mitannian or Assyrian origin.[3] But none of them were Egyptians who were only appointed as governors over the local chiefs. This would indicate that there was no direct rule by Egypt.

There was a special ceremony on the appointment of a vassal, but its proceedings is only preserved in one document (n° 51 of AMT) where Taku mentioned that when the king of Egypt appointed his grandfather a ruler in Nuḫašše, he poured oil upon his head. It is probable that during this ceremony an oath of fealty was sworn to the king of Egypt. This ceremony of pouring the oil upon the head of the vassal also took place at the coronation of the king of Egypt (AMT 34, l. 34-53).

Hostages.

Thutmosis III initiated a new policy for the appointments of chiefs in Palestine and Syria. The children of the vassals and their brothers were brought to Egypt to be held as hostages and were brought up under the supervision of Egyptian tutors. Then when a chief died, his son was sent in his place.[4] This policy is confirmed by the Amarna letters. In AMT 296, l. 23 f. the chief Iaḫtiri mentioned in his letter addressed to the king that he had been brought to Egypt, had served the king, his lord and had stood at the gates of the palace.

(1) AMT 137, 63 ff.
(2) AMT 148, l. 4 f.
(3) AMT Mercer I, p. 224, note on Taku, p. 223, note on Adadnirari and II, p. 704, note on Abdi-Ḫiba, and Knudtzon, II, p. 1103.
(4) Urk. IV, 690.

Breasted has pointed out that a similar policy was applied by the king Pepi II of the old Kingdom.[1] His general Pepi-Nakht brought with him to Egypt numerous captives and children of chiefs as hostages (*skrw-ʿnḫ*).[2] But the text does not make it clear whether the Pharaoh intended to let them return eventually to succeed their fathers, though this may have been the case.

These children of vassal princes were brought to Egypt as living prisoners and kept in settlements in Karnak.[3]

Amenophis III, in his building inscription, mentioned that the workhouse of Karnak was filled with male and female slaves, the children of the princes of every foreign land and that Karnak was surrounded with Syrian towns settled with the children of princes.[4]

This policy was certainly very successful, since most of these princes when they returned to their homeland remained faithful to Egypt even during Akhnaton's reign when troubles were spreading throughout Syria. This policy was never abandoned. In AMT 162, Akhnaton requested Aziru of Amurru to send his son to Egypt if it was impossible for Aziru himself to come and Aziru stated in his reply that there were already two of his sons at the court of Pharaoh.[5] Again Ramses III, on the request of the chiefs of Temehu, appointed over them a chief who had been brought as a lad to Egypt and trained and educated there to govern their land with his support.[6]

Punishment of Cities.

Any city which rebelled against his majesty and waged war with his army, was treated very severely. After reconquering it, the king would carry away as booty all its chiefs, its

(1) J. H. Breasted, *History of Egypt* (1942), p. 141.
(2) Breasted AR, I, § 358; Urk. I, 133.
(3) Urk. IV, 780. N. Davies, *The Tomb of Rekh-me-rē at Thebes*, p. 47.
(4) Lacau, *Stèles du Nouvel Empire*, *Catalogue Général*, Stèle no. 34025 (Recto), p. 49, l. 6-7 and l. 30.
(5) AMT 156, l. 16 ff.
(6) W. Edgerton and J. Wilson, *Historical Records of Ramses III* (Chicago, 1936), p. 25.

people and their families and bring them to Egypt as prisoners of wars, together with their herds, and chattels. He would take away from them their provisions, pull up their grain, cut down all their orchards, and all their fruit-trees. Their land was laid waste.(1)

If the harvest was not yet ripe, the fields would be divided into arable plots, and assigned to inspectors of the Pharaoh, who, in due time, would reap the harvest and send it to the royal capital.(2)

Fortunately for the Egyptian army, the grain harvest in Egypt was earlier than in Palestine or Syria so that the Pharaoh was able to march into Asia and arrive there at the harvest-time, thus he, together with his army, could enjoy the plundering of enemy's harvest.(3) There are two instances when the Pharaoh mentioned that he had laid waste the enemy's cities and tribes and put fire unto them.(4)

Punishment of Chiefs.

(*a*) The punishment for a rebel was death for himself, and for his family, if he intended to do evil, or if he laid evil words of hatred in his heart.(5)

When Amenophis II went to Syria to suppress a revolt in the district of Tikhsi against his garrison, he captured the seven chiefs who were in charge of this district and sacrificed them before Amon in the temple of Thebes. On his return to Egypt he had them placed head downward at the prow of his royal barge (Pl. 1.) Six of them he hanged on the walls of Thebes, the seventh he took him over to Nubia and hanged him on the walls of the temple of Amun in Napata.(6)

(1) Thutmosis III: *Gabal Barkal Stela* l. 8–11. Amenophis II, Memphis Stela (ASA XLII, p. 5-6), Urk. IV, p. 1004.

(2) Urk. IV, 667.

(3) J. Wilson, *The Burden of Egypt*, p. 182.

(4) Gabal Barkal Stela, l. 9, and W. Edgerton and J. Wilson, *ibid.*, p. 16.

(5) AMT 162, l. 35–39 and 222*a*, l. 18–21.

(6) Amenophis II: Amada Stela and Elephantine Stela. H. Gauthier, *Le Temple d'Amada* (Le Caire, 1913), p. 22, l. 16 ff. Pl. X.

(*b*) Dismissal from office, the prince together with his wife and the whole of his family were discharged.(1)

(*c*) Banishment from Syria and keeping the chief prisoner in the court of Pharaoh.(2)

(*d*) Main enemies of Egypt, who lived in the city of a vassal, must be captured, all of them, according to the king's command to be sent in fetters to Egypt to be prosecuted. Not one of their number to remain over.(3)

Punishment of Citizens.

The citizens of a city which rebelled against the Pharaoh were taken prisoners of war. Stripping them of all their possessions, cattle, provisions, grain and chattels he would bring them to Egypt and distributed them to serve as follows :

(*a*) His officers who showed valour in fighting on the battle-field. He gave them some or all the people they captured beside gold and silver in order to encourage them to fight whole-heartedly.(4)

(*b*) To the different temples of the gods and the mortuary temples of the kings. This is known from the innumerable inscriptions on the temple-walls dedicated to the gods as well from Papyrus Harris I.

(*c*) For himself, his court and places and high officials (Tombs of the nobles and mortuary temples of the king).

(*d*) He made for them settlements in Thebes around the temples of the gods and the mortuary temples of kings. References to this are :

(1) A tablet of king Thutmosis IV, erected in his mortuary temple at Thebes.(5) It mentioned a settlement for the Syrians who were captured in the city of Gezer.

(1) Amenophis II: Memphis Stela, ASA XL, II, p. 21.

(2) AMT 97, l. 4–6 ff.; 162 and 168.

(3) AMT 162.

(4) Urk. IV, 891, l. 11, 16, 25, 26 and p. 4 and 5.

(5) Petrie, *Six Temples* (London, 1897), pl. 1. 7.

(2) Amenophis III, Building Inscription.[1]

(3) Ramses III in Papyrus Harris.[2]

Ramses III, mentioned two other important details :

(*a*) That the prisoners were branded as slaves with the name of his majesty as with their wives and children.

(*b*) He assigned for them all clothes and provisions from the treasury and granaries every year.

Oaths of Fealty.

Cities which did not fight the Egyptian army, their prince, all their people male as well as female were at peace with his majesty; and the Pharaoh would leave them in peace, as Amenophis II treated the cities of Niʿ, Hatyia and Kadesh.

But sometimes the Pharaoh deemed it necessary to exact an oath of fealty from these people. The first occurrence of this oath of fealty is on the Gabal Barkal stela of Thutmosis III, l. 21–23.

When the ruler of Kadesh and the other chiefs who were with him in the city of Megiddo sent all their people bearing many gifts of gold and silver, all their horses and all their chattels, begging for peace from his majesty, his majesty caused them to swear the following oath :

"We will never again commit evil against Menkheperra, may he live for ever, our lord, in our life-time, since we have seen his glory. May he give unto us breath as much as he wishes. It is his father who has done it, Amon-Ra, Lord of the Thrones of the Two Lands. It was not indeed, the hand of man."

Then the Pharaoh left them to take the road to their cities, and they departed all of them.

Another reference to this oath of fealty occurs in the reign of Amenophis II. He exacted from the people of Kadesh an oath, when its prince came out in peace to his majesty,[3] but the words of the oath were not recorded.

(1) Lacau, *Stèles du Nouvel Empire*, nº 34025 (Recto), p. 49, l. 6-8.

(2) ANET p. 262. Breasted AR. IV, 405 and W. Ericksen, *Papyrus Harris* I (Bruxelle, 1933), pl. 77, p. 95. 6.

(3) ASA. XLII, p. 12.

Though there is no further reference to these oaths, it is likely that the kings of Egypt exacted it from all vassal princes on appointment. Such things were not yet worthy of recording on the royal inscriptions, but there is a glimpse of it in the letters of these chiefs for we know from AMT 51 that a special ceremony was held for the appointment of the chief.

Military Parade.

During the New Empire domination of Palestine and Syria the Pharaoh found it necessary to march through these countries almost every year not only to crush revolts, but also as a parade of his strength, to spread fear into the hearts of the potential rebels, to receive the submission of the vassal princes and towns, to collect tribute, and to demonstrate his personal valour in hunting elephants and lions, or shooting at targets of copper in front of the people.

Such deeds of Thutmosis III were mentioned on his ninth campaign in the annales and also on the Gabal Barkal Stela (l. 16 ff.), and in Amenemhat's biography.[1]

Amenophis II recorded also similar facts of strength.

A further reference to this military parade is found in the Amarna letters where loyal vassals urge the Egyptian king to march forth, and reproach him for his failure to do so.[2]

Boundary Stelae of Victory.

As an emblem of victory, and a landmark for the extension of their boundaries, the Egyptian kings set up stelae at the farthest point of the empire in the north as well as in the south.

(1) Urk. IV, p. 893.

(2) AMT 55.

Thutmosis I : A stela on the east bank of Euphrates.
Tombos Stela.
A rock stela south of Abu Hamad in *Kush* I, p. 6.

Thutmosis III : Two stelae, one on the east bank of the Euphrates, the second on the west bank.
Gabal Barkal Stela.
A rock stela south of Abu Hamad (*Kush* I, p. 6).

Amenophis II : Stela on Naharina (Breasted, AR II, § 780).
Tablet in Napata (Ibid. AR II, § 780).

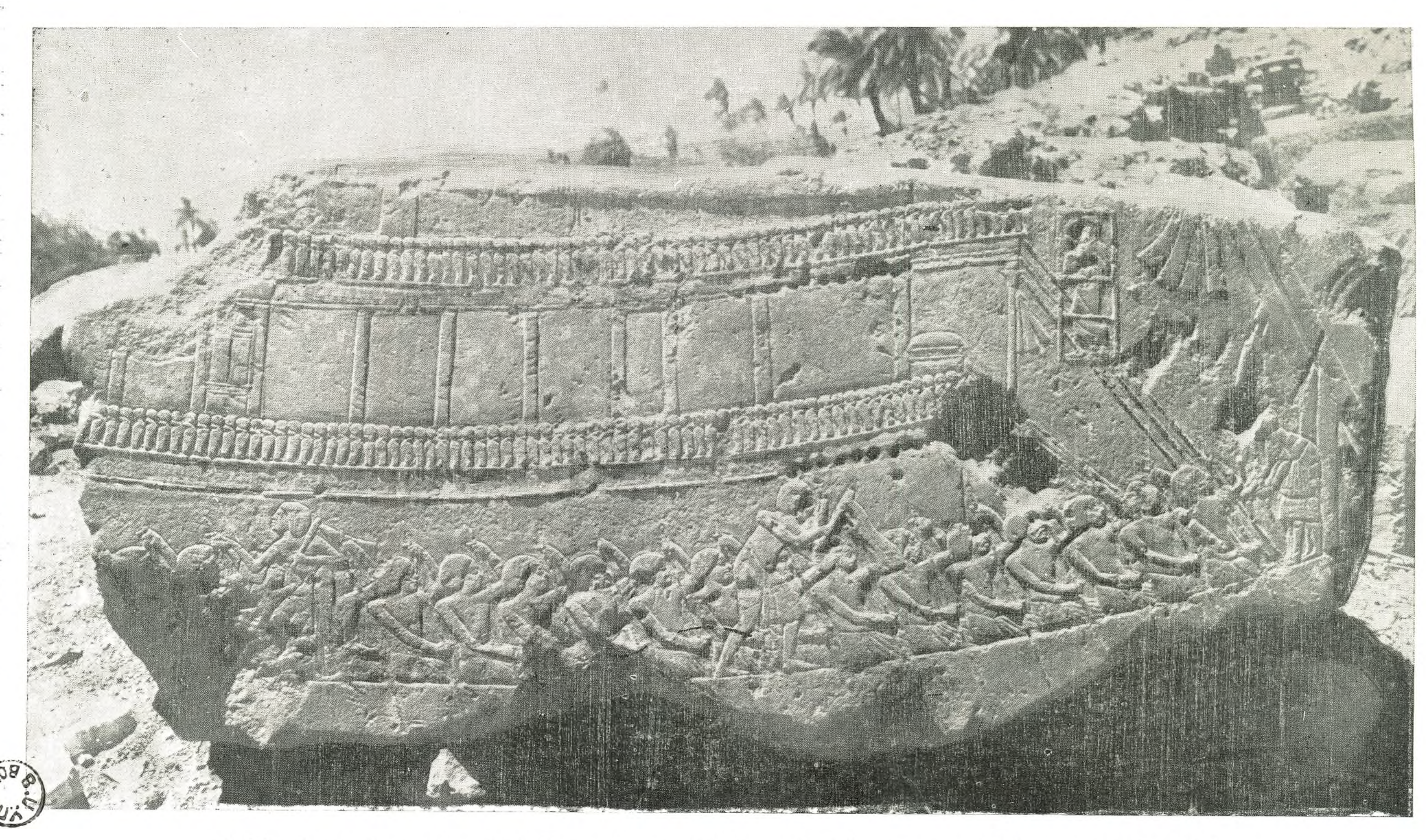
Sety I : Basalt stela found in Palestine in the mound of Beisan and now in the Palestine Museum of Jerusalem, ANET, p. 253.
Gabal Barkal Stela, ÄZ 60, p. 81, nº 20.

Ramses II : Beth-Shan (Beisan) Stela : A. Rowe, *The Topographical History of Beth-Shan.*
Three Stelae at the mouth of Nahr-El-Kalb between Berut and Byblos, *Lepsius Denkmäler* III, 197 and ANET, p. 255.

Conclusion

It is clear from the Amarna letters and from the Annales of the kings that these northern countries were not directly ruled by Egypt. Though there were resident Egyptian governors to defend the interests of their country in those parts, the local government was left in the hands of the chiefs who were, in the beginning, always ready to rebel against Egypt. But soon they discovered that Egyptian rule meant peace and order for them all, and under such conditions their trade could prosper. Since they were the centre of the Near East, their caravans could move freely and their ships could sail unmolested between the different countries of the Ancient World carrying their goods and bringing back in exchange innumerable wealth; such they had never seen before. And when Egyptian rule began to fall to pieces under Akhnaton's apathy, most of those local chiefs bewailed the catastrophe and urged the king most fervently to send his armies to restore peace and order to them, but in vain. The result was complete chaos.

M. Abdul-Ḳader Mohammad



A block of stone found at Karnak on which a rebel is represented imprisoned within a cage hanging at the prow of the barge.

Pl. I

NATURE DE LA STÈLE DE DONATION DE FONCTION DU ROI AHMÔSIS A LA REINE AHMÈS-NEFERTARI

PAR

IBRAHIM HARARI

L'importante stèle de donation de fonction du Roi Ahmôsis à son épouse la reine Ahmès-Nefertari fut découverte en plusieurs fois. Le premier fragment, découvert en 1935, fut étudié par M. Kees.(1) Quand, en 1948, M. Chevrier, alors chargé des travaux de conservation à Karnak, découvrit un second et important fragment de la stèle, celle-ci fut étudiée dans son ensemble par M. Drioton, et à nouveau par M. Kees.(2)

Le hasard a voulu qu'en 1956, M. Labib Habashi, alors inspecteur en chef des monuments de Haute-Egypte, découvrît un troisième fragment, remplissant de nombreuses lacunes, demeurées insolubles sur la partie déjà connue ; il est maintenant permis de donner une interprétation définitive du sens et de la nature de la stèle, et de trancher la controverse ouverte par MM. Drioton et Kees.(3)

---

(1) Kees, *Die Königin Ahmes-Nefretere als Amonpriester*, dans *Nachrichten von der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, Ph-hist. Kl. Fchg. I, Altertumswissenschaft, Neue Folge*, B. II, n. 6, p. 107-120 ; compte-rendu par Wolf, *Orientalistische Literaturzeitung*, t. XLIII (1940), col. 22 et s., et par J. Sainte-Fare Garnot, in *Revue de l'Histoire des Religions*, t. CXXXIII (1947-1948), p. 162 ; texte reproduit dans Sander Hansen, *Das Gottesweib des Amun*, Copenhague, 1948.

(2) E. Drioton, *Un document sur la vie chère à Thèbes au début de la XVIIIe d.*, *Bulletin trimestriel* n. 12, février 1953, *de la Société Française d'Egyptologie* ; H. Kees, *Das Gottesweib Ahmes-Nofretere als Amonspriester*, *Orientalia* XXIII, p. 58 et s.

(3) L'interprétation de Kees est définitivement démentie par la découverte du dernier fragment par Labib Habashi. M. Kees suppose que la Reine vend la fonction au Roi qui en fait don au jeune prince Ahmès-Ankh, figuré dans la représentation accompagnant le texte. Il voulait supposer que le nom de ce dernier était mentionné dans la partie lacunaire. Or c'est bien celui de la Reine, et non celui du jeune prince, qui figure dans le fragment qui comble la lacune, comme bénéficiaire de la disposition enregistrée.

D'après l'inscription, telle qu'elle apparaît enfin sous nos yeux, le roi Ahmôsis fait don à son épouse, la reine Ahmès-Nefertari, de la fonction de deuxième prophète du dieu Amon à Karnak, tout en lui faisant don également du prix de la fonction, prix qu'il verse sous forme d'objets dont la valeur est établie par rapport à une unité de mesure-poids. Le mécanisme juridique de l'opération s'apparente étroitement à celui d'un document semblable, que l'on a coutume d'appeler la "stèle juridique de Karnak" et qui a été étudié dans cette même revue.

Il s'agit d'identifier la propriété de la fonction, la méthode de l'acte de disposition, et enfin le procédé d'évaluation, tel qu'il apparaît dans le texte.

C'est ce que nous essayons de faire dans cette étude.

TRADUCTION (cf. Pl. I et II)

(1) . . . *7ème jour du quatrième mois de l'Inondation sous la Majesté du Roi de Haute et de Basse Egypte, Nebpeh-tirê, fils de Rê, Ahmôsis, qu'il vive pour toujours et pour l'éternité !*

Fait en présence (2) *des magistrats de la circonscription de la Ville et des serviteurs du temple d'Amon, conformément à ce qui avait été dit par la Majesté* (3) *du Palais, v. p. s., concernant . . . " Que soit constituée la fonction de deuxième prophète d'Amon à l'épouse du dieu, la grande épouse royale* (4) *qui s'unit à la couronne blanche, Ahmès-Nefertari, qu'elle vive! Que cette fonction soit constituée pour elle par don collectif* (doté de la clause d'inaliénabilité) *de fils en fils, d'héritier en héritier* (5) . . . *contre elle par toute personne,* . . . *éternellement et à jamais, parce que la fonction* (6) . . . *j'ai vu le dieu* . . . (7) . . . *devant moi.*

LISTE ;

Or, (8) shâti 160.

Argent shâti 250.

Cuivre: 67 diadèmes (?), chacun valant 6 shâti. *Je les lui ai donnés pour* (9) *4 (?), soit en tout 200.*

Vêtements: 200 pour 400 shâti. *Je les lui ai comptés pour 200.*

Voiles de chevelure: 80 (10) *pour 210* shâti. *Je les lui ai comptés à 150.*

Pots d'onguent: 13 à 78. Je les lui ai comptés à 50.

Total (11)*: 1.010* shâti.

Je lui ai donné un serviteur et une servante, 400 oipe *de blé et 5 aroures de terres basses*[1] (12), *outre ces 1.010* shâti, *alors que le prix de la fonction était de 600* shâti." [2]

Elle déclara que (le prix de) la fonction avait été payé. (13) *Elle dit: "J'ai été mise en possession grâce au paiement du prix. Que l'on agisse conformément à cela. Que l'on ne permette pas que cette mise en possession soit violée* (14) *par quiconque pour l'éternité et pour toujours." Elle prononça sur cet acte le serment: "Aussi vrai que vit mon Maître." Le Grand des Juges* (15) *de la Ville et les serviteurs du temple*

(1) 5 aroures de terres basses : cf. GRIFFITH, *PSBA*, 14, p. 412 ; tombe de Sebeknakht, 13e dyn., *in* LEPSIUS, *Denkmäler* III, 13 b. Dans ce dernier texte, les terres basses, *i.e.*, les terres inondées par le Nil, et n'exigeant pas de travaux d'irrigation, sont mises en opposition avac les terres hautes qui doivent être irriguées de cette manière :

(texte collationné *in situ* par les soins de M. Goedicke). "terres, basses 20 mille, celles qui sont hautes 120 mille, en tout 140."

Il était entendu que les terres basses, immergées pendant la crue, nécessitaient moins d'efforts pour le labour et étaient plus précieuses.

En ce qui concerne le signe , il s'agit, semble-t-il, d'une copie directe du signe hiératique déterminatif de l'aroure, tel qu'il apparaît, p. ex., dans le papyrus Rhind.

Griffith rapporte ce fait dans l'articl précité, p. 411 :

"The (for the square) is in the hieratic."

Cf. également la note de Gardiner au sujet du calcul des surfaces dans *Egyptian Grammar*, 2e éd. par. 263, 2; *Wilbour pap.*, B. P. 106 ; et *JEA*, XXVII, p. 23 et s.

(2) Le procédé d'estimation au delà de la valeur, bien que naturel dans un système économique où celle-ci n'est pas déterminée avec précision, n'a pas été fréquemment relevé dans les textes égyptiens.

Černý (*BIFAO*, XXVII, p. 179) a publié l'Ostr. Caire, 25242, où il est question d'un litige portant sur la valeur d'un travail, au sujet duquel l'ouvrier déclare qu'il a fait une réclamation au-dessous de sa valeur.

Dans l'estimation du dieu, le compte est de 31 debens et demi, tandis que le paiement n'a été que de 24 debens. En outre, le lit a été évalué à 15 debens, mais entre en compte pour 12 debens seulement. Il y a donc un procédé de compte exact, pour la forme, mais dans l'estimation définitive, on opère une réduction proportionnelle.

d'Amon[1] *vinrent à elle pour inscrire la fonction et l'affecter effectivement à l'épouse du dieu, la grande épouse royale* (16), *Ahmès-Nefertari, puisse-t-elle vivre!, et afin qu'elle fût parée d'une robe parmi les 200 vêtements* (17) *donnés en prix par Sa Majesté.*

Elle n'était (à l'origine) qu'une orpheline qui ne possédait rien. Ma Majesté fit également construire (18) *à son intention une maison afin de prévenir toute plainte qu'elle pourrait exprimer, lui affectant (également) son frère pour la servir et écarter toute intrusion.*

(19) *Alors elle fit une prière au dieu en faveur de Sa Majesté, en présence des courtisans, disant: "Il m'a vêtue, quand je ne possédais* (20) *rien. Il m'a rendue puissante, alors que je n'étais qu'une humble orpheline."*

(L'acte) fut scellé auprès du Roi lui-même (21) *et le don collectif fut (placé) auprès de la statue du dieu Amon, lors de*

(1) L'hiéroglyphe qui représente la partie inférieure d'un personnage agenouillé n'est fréquent que dans les textes des Pyramides. Sa lecture semble devoir être donnée pour *ḥms*.

Voici quelques références caractéristiques :

"*N. s'assied sur le grand trône à côté du grand dieu.*" (*Pyr.* 391 c)

"*Tu t'assieds sur le trône précieux ; tu juges au devant de la Grande Ennéade d'Héliopolis.*" (*Pyr.* 770 c)

Or c'est le fait de s'asseoir qui qualifie le magistrat en fonction.

Ainsi dans les devoirs du vizir, à la première ligne :

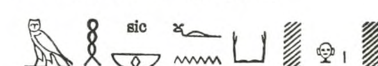


De même :

"*Siéger pour entendre en jugement les plaintes dans la salle du vizir.*" (*Urk.* IV, 1118)

sa fête de Khoiak (1), (22) *à la Cour du Sud, en présence du Roi lui-même, de l'épouse du dieu, la grande épouse royale, Ahmès-Nefertari, puisse-t-elle vivre!,* (23) . . . *en une seule assemblée, les notables à la suite de Sa Majesté* (24) *et la Grande Cour réunie. La Majesté de ce dieu dit: "Je suis son protecteur. Qu'il ne survienne aucun trouble contre elle, pour la durée de l'éternité, de la part de tout Roi qui se lèverait dans la suite des générations; mais c'est l'épouse du dieu, Nefertari, (qui en sera propriétaire). Cette fonction lui appartient de fils en fils, pour l'éternité et à jamais, en tant que sa fonction* (25) *d'épouse du dieu. Que personne n'agisse à ce sujet sinon moi-même. Qu'aucune action émanant d'autrui ne soit instruite."*

(1) Cette fête est mentionnée par les spécialistes de la chronologie égyptienne, qui concluent qu'elle était régulièrement célébrée le quatrième mois de l'année. Cf. GARDINER, *The problem of the month-names*, in *Revue d'Egyptologie*, 10, p. 15 : "This testimony is found on a stela from Karnak recently published by Drioton recording important gifts made by the king Amosis I to queen Nefertari. The date in the first line is *fourth month of Inundation, day 7,* but at the end of the text it is stated that the transfer of property (*imt-pr*) was made beside the shrine of Amūn



in his festival of Khoiak. In a note which Parker wrote on this subject and sent to the editor of JEA, asking for it to be shown to me, he seems to have been justified in concluding that in the reign in question the feast of Khoiak was celebrated in the fourth month of the year, the place given in Greek times to the month of that name.'

COMMENTAIRE JURIDIQUE

1.—La stèle de mise en fonction de la Reine Néfertari par le Roi Ahmôsis I, apporte, encore une fois, des détails nouveaux sur la nature juridique de la fonction en droit pharaonique, et les actes qui la concernent. Dès la première lecture du document, il apparaît que le Roi, voulant accorder à sa femme principale le bénéfice d'une haute fonction religieuse, recourt à la procédure juridique normale pour réaliser sa volonté. Ce premier trait mène à poser une double question :

(1) Comment se fait-il que le Roi ne "nomme" pas la Reine directement à la fonction qu'il entend lui accorder ?

(2) La procédure qu'il suit—c'est-à-dire l'achat de la fonction au moyen de biens représentant un prix déterminé et calculé d'une manière spéciale—, est-elle une procédure régulière, à son époque ; et que signifie cette procédure ?

2.—Apparaissant au début du Nouvel Empire, l'acte de cession peut donc être, à bon droit, considéré comme représentatif de cette époque, et servir de base pour une comparaison avec l'état du droit en matière de cession de fonction, tel que résultant de la stèle de cession de Kebsy, également découverte à Karnak. Malheureusement, il subsiste quelque doute quant à la dotation précise de la stèle de Kebsy. Pour notre part, nous pensons qu'elle est de la XIIIe dynastie. Si nous n'avons plus de cession officielle de fonction après le document sous examen, nous avons, de la XXIe dynastie, puis de l'époque saïte, des actes juridiques similaires qui peuvent être également comparés à lui.

3.—Le but de notre étude consistera à dégager, de l'analyse de la stèle du Roi Ahmôsis, les éléments qui permettent, par la confrontation avec d'autres documents, de proposer un début de théorie sur les institutions suivantes :

(1) La nature de la fonction publique et de la fonction religieuse en droit égyptien.

(2) La nature du droit successoral.

(3) La portée juridique de l'acte de disposition à titre collectif dénommé *imit-pr*.

(4) La fonction juridictionnelle et administrative des différents organes mentionnés dans la stèle.

(5) Le fondement de la procédure dite oraculaire, ou par approbation du dieu.

(6) La nature du serment en droit égyptien.

La réponse à la double question posée au début de notre exposé, préparée par l'étude de ces points, formulera la conclusion de notre étude.

4.—Procédons, tout d'abord, à l'exposé du contenu de la stèle :

En présence des notables de la capitale et du personnel religieux du temple d'Amon, le Rois Ahmôsis I paie le prix de la fonction de seconde prêtresse d'Amon, à son épouse, la première femme, Néfertari. Il lui en fait un don à titre collectif, par *imit-pr*, doté de la clause de transmissibilité de fils en fils, ou de légataire désigné en légataire désigné, en ligne indéfinie. Pour se mettre en mesure de réaliser cette donation, il paie, à la Reine, un prix de 600 *shâti* représenté par des objets divers, et dont la liste est reproduite sur la stèle. Elle comprend des lingots d'or et d'argent ; des instruments en cuivre ; des vêtements, des voiles, des onguents : tous objets représentant une valeur d'échange stable et aisément calculée. Cependant, au lieu d'en faire le compte exact, le Roi les sous-estime. Il les calcule à 600 *shâti*, prix de la fonction, au lieu de leur valeur réelle. En outre, hors compte, il lui donne un serviteur et une servante, 400 *oipe* d'orge, et 5 aroures de terrain. Plus loin, il dotera encore sa femme. Mais actuellement, ces objets seuls sont inscrits sur la liste, ou document de versement du prix, dont l'extrait est recopié sur la stèle. La fonction lui est affectée par le payement.

5.—La Reine fait une déclaration, qui, pour sa part, donne force et vigueur à l'acte qui vient de se dérouler devant elle. Elle dit qu'elle est mise à la tête du document du prix. On devra le respecter. On devra empêcher tout trouble à son exécution, provenant de toute personne, pour la durée de l'éternité. Elle procède alors à la prestation du serment "Aussi vrai que vit mon Maître", formalité solennelle essentielle pour donner une valeur à l'acte, quant à la Reine.

A ce moment, le chef des notables de la ville et le personnel du temple s'avancent pour enregistrer le transfert de la fonction au nom et à la propriété de la Reine Néfertari. Le document de versement du prix est revêtu d'un châle, provenant du don du Roi à la Reine. La stèle fait alors une diversion en disant que le Roi a doté la Reine bien qu'elle ne fût à l'origine qu'une simple citoyenne ; qu'il lui a fait construire une maison, et qu'il lui a affecté un frère-gérant pour veiller à ses intérêts et prévenir tout trouble.

6.—La Reine remercie le Roi en présence de la Cour, reconnaissant publiquement qu'il l'a vêtue, alors qu'elle était pauvre, qu'il l'a rendue puissante, alors qu'elle n'était à l'origine qu'une simple orpheline.

Le document *imit-pr* est alors scellé en présence du Roi lui-même et placé auprès de la statue d'Amon, qui devra, lors de la procession de celle-ci, à la fête de Khoiak, sanctionner l'acte de disposition royale. La statue se trouve dans la grande salle d'audience et la déposition a lieu devant le Conseil Royal tout entier. Le Roi prononce alors le discours de clôture : il est le protecteur de la Reine. Aucun trouble ne doit survenir, de la part d'un Roi quelconque qui lui succèderait. La fonction appartient, en effet, à la Reine Néfertari, et à sa descendance, de fils en fils, de légataire en légataire, pour toujours. Personne n'a le droit d'intervenir juridiquement à ce sujet sauf le Roi. Et l'on ne devra instruire aucune plainte ou demande concernant la fonction de la Reine. Avec la fin de l'extrait du discours royal, le texte de l'inscription s'arrête.

7.—Telle se présente la stèle, citant les documents, relatant les cérémonies, reproduisant les déclarations des acteurs, dans un style concis et noble. Malgré la lacune qui apparaît au début, on peut dire qu'aucun des points essentiels, ne nous manque, pour procéder à l'analyse juridique des institutions desquelles il a été fait mention.

I.—Nature de la fonction publique et de la fonction religieuse en droit égyptien

8.—La stèle d'Ahmôsis I est, après la stèle de cession de Kebsy, la seconde inscription relatant une cession de fonction moyennant un prix. Précisons tout d'abord qu'il s'agit de fonctions publiques, c'est-à-dire de fonctions ayant trait à l'administration royale, ou à l'organisation de fondations de temples, œuvre du Roi, c'est-à-dire du chef de l'État égyptien. Dès que le Roi réalise une œuvre quelconque, il le fait en tant que Représentant de la Chose publique, de la Puissance publique. A ce titre, il faut donc assimiler, quant à la nature, les fonctions publiques, civiles et militaires, et les fonctions religieuses. La mise sur le même plan d'autorité de l'une et l'autre espèce de pouvoir, a pour aboutissement d'évolution, au Nouvel Empire, la création d'une dualité administrative, analysée plus loin.

9.—La prérogative caractéristique des fonctionnaires publics, c'est de détenir l'autorité publique, (*sḫm* :) dont le centre direct est le Roi. Ainsi, dans le décret d'Antef à la XVIe dynastie, l'interdiction de protéger les traîtres est portée à l'intention de :

"*tout Roi, tout détenteur d'autorité* (de la force de celle du Roi) *qui* . . ." (1)

(1) Décret d'Antef, PETRIE, *Coptos*, pl. 8; ERMAN, *Chrestomathie*, p. 149 et p. 74; cf. BREASTED, *Ancient Records*, I, 9, 773 sq.; BORCHARDT et PIEPER, *Handbuch*, no. 261; SOTTAS, *Préservation*, p. 127.

Le décret parle d'une époque où des concurrents de l'autorité royale pourraient surgir. Ils devront également se soumettre à l'interdiction d'Antef. La notion de puissance mystique représentée par le *sḫm*, puissance absolue sur les personnes et les choses, appartient au patrimoine animiste de l'Égypte prédynastique. Elle apparaît fréquemment dans les textes des Pyramides. Elle se stabilise au point de vue juridique, sous l'Ancien Empire, pour signifier la puissance publique, puissance permettant le recrutement et la réquisition.(1) Le fonctionnaire est doté de cette puissance lorsqu'il se voit conférer sa fonction. Les deux insignes qui la représentent sont, d'une part, le sceptre *sḫm*, lui-même, et le sceau, avec lequel il cachette les documents officiels. Dans la tombe du vice-roi de Nubie Houy, figure la scène de remise des insignes de la fonction par le Roi Tout Ankh-Amon. Le Roi dit à Houy : "*La* (*garde*) *de la région de Nekhen à Nesout-towe t'est conférée.*" (2)

Plus loin, une autre représentation désigne l'acte cérémoniel de remise de la fonction à son nouveau titulaire :

"*Le geste de donner le sceau de la fonction au fils du Roi* [*par le vizir* (?)]."

"*La mise en fonction du fils du Roi de Koush, Houy, de Nekhen à Karoy.*"

Ainsi, dans la représentation de la tombe de Houy, la cérémonie de la mise en fonction comporte la remise de la charte de la fonction (comme le décrit la figuration peinte) et du sceau.

De même que pour les biens immobiliers, ou les rentes de féaux, il est délivré la charte à forme unique; pour la fonction publique, s'ajoute le sceau *ḫtm* ( ) symbole de l'autorité authentificatrice du fonctionnaire.

(1) Cf. HARARI, *Contribution à l'étude de la procédure judiciaire sous l'Ancien-Empire*, p. 24-30.

(2) A. H. GARDINER et Nina de Garis DAVIES, *The tomb of Huy*, pl. VI, et traduction p. 10 et 11.

10.—Le fonctionnaire public s'oppose au "fonctionnaire privé". Il faut entendre par ce terme, tous les personnages rattachés à l'administration d'un domaine appartenant à un particulier. Il est caractéristique que ces personnages soient exclusivement occupés à ces fonctions privées. Comme pour les fonctions publiques, les fonctions privées sont établies et délimitées par une constitution ini'iale. Les Égyptiens nommaient cette constitution, "arrangement", "disposition", . Ils obtenaient à l'origine, l'autorisation royale pour donner la force à cette constitution. Il est caractéristique également que le Roi intervienne parfois directement pour constituer ces fonctions privées.[1] Ces fonctions privées sont exclusivement funéraires, parce que seul le culte privé exigeait qu'elles fussent organisées de manière permanente.

Ce caractère de permanence, a causé la prééminence du personnel religieux privé : il a autorité sur tout le personnel laïque, et détient, entre autres, le pouvoir de recruter le personnel religieux secondaire et les ouvriers nécessaires à la bonne administration du domaine.

11.—Si nous étions particulièrement bien renseignés sur la nature de la fonction permanente privée, nous manquions, jusqu'à la découverte de la stèle de cession de Kebsy, et de celle d'Ahmôsis, d'éléments suffisants pour caractériser la fonction publique. C'est pourquoi ces deux stèles comportent pour nous des points radicalement nouveaux, qui nous permettent d'élucider ceux recueillis ailleurs.

12.—Synthétisons, dans la mesure où notre documentation l'autorise, les traits de la fonction privée.

Le personnel religieux est tenu à des obligations fixées par l'usage. Bien que couvertes par le terme "religieux", les

(1) Plusieurs décrets royaux de l'Ancien Empire sont relatifs à ces dispositions royales. Cf, le décret de Pépi I pour la chapelle de Ka de sa mère *Ipw.t* à Coptos, Sethe, *Urk.* I, 214; le décret d'immunité d'un successeur du roi Neferkaouhor en faveur des monuments de son vizir Idi, *Urk.* I, 304; le décret d'immunité d'un des successeurs du roi Pépi II pour le culte de deux de ses ancêtres féminins, etc.

occupations auxquelles il est astreint, ne manquent pas d'un caractère pratique. Elles sont essentiellement celles de la haute administration. Le personnel religieux savait lire, écrire, compter. Il surveillait les ouvriers des champs, les ouvriers de la maison, il gouvernait la police privée du domaine. Il avait une attitude de propriétaire par rapport à l'ensemble économique qui lui était confié.

Les textes expliquent clairement, sous l'Ancien Empire, que ce personnel s'acquitte de ses devoirs en échange des revenus qui lui sont assurés par le domaine qui lui est octroyé. Il ne pouvait disposer de ces revenus; pas plus que de la chose productrice de revenu. S'il distrayait quelques-uns de ces biens, une inscription de IVe dynastie révèle, qu'à cette époque, tout au moins, la peine était au décuple, au profit de la confrérie.[1] Le personnel du culte privé était souvent composé des membres de la famille du défunt. Il arrivait souvent à ce dernier de mettre son fils aîné, ou un frère à la tête du collège religieux, et d'assurer la succession à la direction, à l'héritier désigné par celui-ci.

13.—En ce qui concerne la fonction publique, nous avons connaissance de multiples nominations, avec détermination de la circonscription soumise à l'administration du fonctionnaire nommé. Nous savons, surtout par les inscriptions de l'Ancien Empire, que ces nominations étaient accompagnées d'octrois de rentes Nous savions également, par un raisonnement *a contrario*, que l'ensemble économique rattaché à la fonction ne se confondait pas avec celui qui provenait du père, c'est-à-dire qui appartenait en propre à son titulaire en vertu d'un droit d'héritage. C'est dans les contrats funéraires de Hapi-Defaï, à Assiout, que nous voyons mentionner cette qualification des biens.

(1) Inscription d'un prêtre de Khéfrên, Sethe, *Urk.* I, p. 11 et sq.

[1]

Egalement :

[2]

Et plus loin :

[3]

[4]

(1) Inscription de Siut, GRIFFITH: 3e contrat; 5e contrat (plus concis); 6e contrat.

(2) *Ibid.*, 7e contrat; 9e contrat, 10e contrat.

(3) *Ibid.*, 8e contrat.

(4) *Ibid.*, 7e contrat.

"Voyez, le jour (de revenu) du temple est la 360e partie (du revenu) de l'année. Vous diviserez donc toute chose qui entre dans ce temple, en pain, bière, viande tous les jours. La 360e partie des pains, de la bière, de toute chose qui entre dans ce temple sera donc un jour (de revenu) du temple que je vous ai donné.

Voyez (ce revenu) est chose de la maison de mon père; non pas de celle de (ma fonction) de gouverneur; car je suis le fils d'un prêtre purificateur comme chacun de vous . . .

Il leur a donné dix aroures de champ de Šmꜣ du Sud, des champs provenant de son père . . .

Il leur a donné pour cela le premier boisseau de la récolte d'été de tous les champs appartenant à la fonction de gouverneur;

Comme fait tout citoyen d'Assiout de son premier boisseau de la récolte d'été.

Mais c'est lui qui avait commencé à donner de tous ses champs, comme premier boisseau faisant partie du temple d'Anubis."

14.—Jusqu'à la découverte des deux documents que nous étudions actuellement, les mentions des contrats de Hapi-Ḏefaï étaient demeurées incompréhensibles.

Aujourd'hui, l'établissement du droit de propriété sur la fonction publique étant indiscutable, on peut analyser la portée de l'usage auquel Hapi-Ḏefaï se réfère. Il est titulaire de deux fonctions publiques, l'une religieuse, celle de prêtre purificateur, par voie d'héritage de son père; l'autre laïque, celle de gouverneur de province, par voie d'acquisition directe (peut-être est-ce par nomination personnelle, mais le texte de la tombe ne nous instruit pas à ce sujet).

Il dispose de ses biens provenant de la fonction religieuse, bien que cela ne soit pas l'usage. Sans doute, les prêtres se contentaient-ils de transmettre le bénéfice de la foncton religieuse (qui est ici mise en rapport avec la propriété des

champs et du revenu du temple d'Anubis) à leur successeur direct. Les charges étaient rémunérées au moyen des biens provenant de fonctions laïques. Par esprit de surenchère—bien connu ailleurs dans les textes analogues—*Hapi-Defaï* enfreint l'usage. Il dispose non seulement de tous ses biens en tant que gouverneur, mais également de ses biens en tant que prêtre purificateur. Par la compréhension de la nature des deux types de propriété de fonction, de leur égalité juridique, on touche à la clé de ce point difficile, la dualité administrative, laïque et religieuse, de l'Égypte au Nouve Empire.[1]

15.—Avec la cession de Kebsy, nous avons eu la preuve expresse que l'on pouvait disposer des biens de la fonction laïque, celle de gouverneur, non seulement à titre particulier, ou partiel, ([2]), mais également à titre collectif, par *imit-pr*. La stèle de Kebsy nous fait assister à une chaîne de cessions. Il est particulièrement intéressant de noter que la principale cession, celle de Kebsy à Sabek-nakht, objet du litige, était faite moyennant un prix. On aurait pu penser que les fonctions publiques sont distinguées par *l'intuitus personae*, exigeant le choix royal, excluant donc toute cession privée. Sous l'Ancien Empire, les inscriptions biographiques rapportent que le Roi accordait de hautes fonctions à ses serviteurs méritants. Les biographies de ce genre ne sont pas rares aux autres époques.

16.—Cependant l'inscription de Hapi-Defaï, appuyée par les deux stèles de Kebsy et d'Ahmôsis, ne laisse aucun doute sur l'existence d'un droit de propriété définitif sur la fonction,

(1) La distinction établie par Hapi-Defaï n'est pas, comme on l'a cru, faite entre les biens qui proviennent de son père, et ceux qu'il a acquis lui-même; mais entre ceux d'un type de fontion (laïque) et l'autre (religieux), le second étant parvenu à lu par héritage.

(2) Montet donne l'exemple : : "donne le prix". *Scènes de la vie privée*, p. 320).

soumis comme les autres types de propriété à l'approbation royale. La cession de Kebsy ne fait intervenir que le bureau de l'administration royale pour entériner la cession.

Voici le passage de cette dernière stèle se référant à la formalité de cession :

"Fait par le bureau du fonctionnaire public du quartier du nord. Le scribe de l'administration des prisons, Amenhotep, a dit officiellement, en remplacement du scribe du fonctionnaire public du quartier du nord. qu'il l'a fait conformément à la loi. Après que ce dernier eut terminé, il le lui confia pour que l'acte fût renouvelé chaque année conformément à la loi."[1]

Le contrôle de l'administration, dans cette cession, concerne la forme de l'acte, et non le fond. Nous ne pouvons qu'y trouver une raison supplémentaire d'attribuer la stèle de Kebsy au Moyen Empire. Car à une époque plus tardive, une fonction de gouverneur ne saurait échapper à l'intervention directe du Roi. Le bureau du Roi enregistre la déclaration de paiement du prix, consigne le serment, et procède à un renouvellement annuel jusqu'à l'exécution de l'engagement pris dans le contrat de cession à titre universel, *l'imit-pr*.

17.—Dans la stèle d'Ahmôsis I, les formalités de cession de la fonction sont d'un autre type, quoique non absolument inconnu de nous. Pour renfermer des éléments déjà révélés par d'autres documents, cette cession de fonction n'en est pas

(1) Stèle de cession de Kebsy, l. 11-13 dans LACAU, *Une stèle juridique de Karnak*, p. 22. La traduction de l'auteur nous semble fautive.

moins surprenante dans la forme. Celle-ci ayant déjà été décrite plus haut, il n'est pas nécessaire de le faire une seconde fois. Le Roi n'est plus le dieu démiurge, créateur, comme dans les textes des Pyramides, ni celui paternaliste et tout-puissant de l'Ancien Empire. Il respecte l'institution formée par la tradition du Moyen Empire. Il considère que la fonction a son prix, qu'elle ne peut être créée de toutes pièces. Il faut l'acheter, comme est acheté tout objet dans le commerce. Néanmoins, ici, parce que le titulaire antérieur ne figure pas, c'est le cessionnaire qui joue le rôle de vendeur dans cette stipulation pour autrui d'un type spécial.

La Reine reçoit du Roi, non seulement le prix de la fonction, mais un supplément accessoire qui, selon toute probabilité, fait corps avec lui. La seule différence avec la cession de Kebsy, c'est que la Reine n'était pas propriétaire de la fonction. Si l'on doit traduire le mot *ḫtm* par "dépérir", la fonction n'avait pas de propriétaire, elle était délaissée, parce que les biens qui devaient la servir avaient été perdus, usés, ou détruits. Il est très important de noter que, bien que demeurant propriété du titulaire de la fonction, les biens sont groupés dans l'ensemble de la propriété du temple. Dans l'inscription de Hapi-Ḏefaï, rapportée plus haut, le disposant déclare que le reveuu de tous ses champs, dont il dispose, comprend la propriété du temple d'Anubis. Ainsi l'absence de propriétaire de la fonction rend le personnel du temple seul responsable de son appartenance. Il y aurait là une justification de son intervention active.

18.—En effet, au Nouvel Empire, nous voyons que le groupe des chefs de communauté, soit religieuse, soit citadine, dénommé *ḳenbet*, a une autorité temporelle reconnue. Dans notre stèle le Roi agit en présence du personnel supérieur du temple, en présence de la *ḳenbet* de la ville. Leur intervention n'est pas purement passive. Elle est active, parce que nécessaire. Ils n'enregistrent pas seulement la volonté royale. Ils manifestent leur consentement ou leur réprobation.

19.—Le droit du titulaire de la fonction était donc particulièrement fort au Nouvel Empire. Si, sous l'Ancien Empire, la volonté du Roi faisait et défaisait les fonctions, au Moyen Empire, nous voyons le fonctionnaire à peu près maître définitif de celle-ci. Déjà, vers la fin de l'Ancien Empire, nous avons découvert des témoignages de la grandissante autorité des gouverneurs de province. Dans un papyrus d'Eléphantine de la VIe dynastie, le nomarque Irou s'attend à l'arrivée d'un fonctionnaire de haut rang, le majordome Hotep. Il dit à son correspondant, le général Merenré :

"Si tu l'as envoyé pour enquêter au sujet de l'acte de rapine commis à l'encontre de ton frère (l'auteur de la lettre, le nomarque Irou) *ici, tout est bien . . ."*(1)

Le nomarque Irou prévoit qu'une enquête au sujet d'un acte, que nous pouvons provisoirement qualifier de crime politique, sera menée par le majordome Hotep. S'il s'agit réellement d'une enquête régulière, ordonnée par le Palais, il est satisfait. Mais le nomarque Irou craint que la visite de l'émissaire ne soit l'effet d'une machination fomenteuse de troubles, et il conjure son correspondant de prendre garde.

20.—Au Moyen Empire, avec la restauration de l'autorité royale, nous pouvons supposer que le formalisme administratif vient régulariser la procédure établie localement. Tandis que sous l'Ancien Empire nous ne voyons intervenir que la *ḏ3ḏ3t*— un conseil essentiellement mobile—, au Moyen Empire le bureau royal a une demeure établie, avec des archives locales.

C'est le *ḥ3* déjà rencontré dans les Papyrus de Kahoun, retrouvé dans la cession de Kebsy et souvent cités dans d'autres documents.

21.—Au Nouvel Empire, le centralisme administratif reprend son ampleur. Avec lui, le Roi essaie d'intervenir plus efficacement dans la vie du Royaume. Tout en maintenant le principe d'administration locale représenté par les

(4) *Pap. Berlin 8869*, l. 5 in SMITHER, *JEA*. 28, p. 16 et s.

groupes de chefs locaux, —les *kenbet*—, il reprend une série de coutumes, perdues, semble-t-il, depuis l'Ancien Empire. Il essaie de rendre les fonctions publiques plus aisément contrôlables, en dehors de l'interposition de la hiérarchie religieuse. Il n'y arrive pas. Il doit se soumettre à l'oracle du dieu—ou, plus exactement à la volonté de ses interprètes autorisés. On a pu dire, à juste titre, que le Nouvel Empire est marqué par l'emprise écrasante et paralysante de la caste des prêtres. Il doit prendre à témoin le personnel supérieur du temple et les notables de la ville.

22.—C'est la stèle d'Ahmôsis qui nous permet de poser ces principes. Pourtant, les nominations de fonctionnaires postérieures à cette date ne semblaient pas, jusqu'ici, justifier de telles déductions. La plus célèbre d'entre elles, celle de Nebounnef, par Ramsès II, au rang de premier prophète d'Amon au temple de Karnak est d'un intérêt aussi grand, peut-être, que celle d'Ahmôsis. Mais elle ne montre pas l'aspect économique de la nomination. Elle révèle que la nomination oraculaire s'est stabilisée depuis l'époque d'Ahmôsis I, au point que la volonté du Roi ne se manifeste plus avant la prononciation de l'oracle, mais après celle-ci. L'oracle est consulté quant au choix du titulaire. Le Roi ne peut contester la validité de sa décision. Une fois celle-ci connue, il procédera à la nomination cérémonielle. Nous aurons l'occasion, plus loin, d'analyser la valeur juridique du texte de Nebounnef, intéressant surtout du point de vue oraculaire. Mais qu'il nous suffise de souligner que le Roi procède dans l'institution de Nebounnef, à l'inverse d'Ahmôsis quand il accorde la fonction de deuxième prophète d'Amon à Néfertari.

Au lieu de rédiger l'acte de mise en fonction, et de le soumettre à l'approbation du dieu, il consulte d'abord le dieu, et opère ensuite l'investiture. Par ailleurs la procédure elle-même semble différente de celle que nous avons analysée dans la stèle d'Ahmôsis, et une analyse détaillée du droit de cette époque nous permettrait de la reconstituer intégralement.

II.—La nature du droit successoral

23.—La clause de transmission de fils en fils, de légataire désigné en héritier désigné, clause classique dans les actes de disposition et d'organisation à titre universel, est une des clauses les plus délicates à interpréter en droit égyptien. Elle pose en effet la question de la nature de la transmission à cause de mort. On a beaucoup écrit à ce sujet, sans faire avancer le problème d'un pas.[1]

24.—A la base du système successoral égyptien, repose l'institution, spéciale à l'Égypte ancienne, de l'indivision communautaire, et celle plus récente, également spécifique, de l'indivision de jouissance familiale.

25.—Les premières dispositions à cause de mort se présentent sous forme de dispositions organisatrices, d'ordonnancement, concernant des biens accordés par le Roi au disposant. Par ces dispositions, l'auteur de l'acte s'assure d'avance que, grâce à une distribution convenablement calculée de ses biens mobiliers et de son revenu, les prêtres personnels directeurs de son culte privé, veilleront à sa continuité et se succéderont régulièrement à la fonction.

26.—Nous pouvons formuler l'hypothèse, qu'à l'origine les biens accordés par le Roi pour assurer un revenu à ses compagnons qu'il voulait récompenser de leurs services, et qu'il voulait fixer près de lui, revenaient à la couronne lors du décès de ceux-ci. Ces compagnons auraient été extraits d'un groupe régi par un système tribal communautaire et leur descendance aurait simplement participé à la vie économique de la communauté primitive.

---

(1) Cf. Pirenne, *Institutions*, II, ch. XXVI et XXVII, plus spécialement p. 350-352; même auteur, *Mélanges Paul Fournier* (Paris 1929), p. 615-621; Gauthier, *Précis de l'Histoire d'Égypte* (1932) t. I, p. 119-122. A notre avis les constructions échafaudées par ces auteurs reposent sur une fausse interprétation des textes.

27.—Très tôt, par l'intermédiaire juridique de la permanence du culte funéraire et des besoins économiques qu'il entraînait, les biens accordés par le Roi demeurèrent affectés à leur bénéficiaire de manière permanente. Lors du décès du compagnon du Roi (ou même avant cet événement) une décision Royale venait confirmer la transmission de ces biens. La descendance du compagnon assurait la permanence du culte, et, en même temps jouissait de son revenu économique. Un responsable, chef de la communauté, était désigné par le défunt, ou choisi par la famille elle-même.

28.—Dès la IIIe dynastie, le système avait pris un aspect définitif et parfaitement organisé. L'inscription de Meten rapporte :

"Il avait acquis, par échange à titre particulier, 200 aroures de champs, de protégés royaux nombreux. 50 aroures lui avaient été donnés par sa mère Nb.snt, qui en avait fait une imit-pr à ses enfants.

Chaque lieu en avait été affecté à leur propriété, en vertu d'une charte royale . . ."

"Contenu de l'affectation faite par le scribe St.Ḏf, des biens qu'il donna à son fils unique, ayant fait venir un ordre Royal, le Roi en ayant été informé . . ."

"Il lui donnait un champ de deux cents aroures acquis de protégés royaux nombreux, (en échange de) la sortie du Ḏadou de cent pains chaque jour vers la chapelle funéraire de la mère des enfants royaux, Ni-Maat Hâpi, un ensemble de deux cents coudées de largeur, une maison construite (en briques) et meublée; de beaux arbres y sont plantés, un très grand bassin y a été creusé, planté de figuiers et de vignes. Cela avait été écrit sur une charte royale, et leur nom, au sujet de cette transaction, figurait sur le titre royal." (1)

(1) SETHE, *Urk.* I, 2, l. 8 et suiv.; 4, l. 3-4; 4, l. 8 et s.

Ce texte, longtemps considéré comme un des plus obscurs du droit égyptien, peut, à notre avis, être considéré comme décisif sur l'organisation du droit de son époque, et déterminant pour indiquer l'évolution juridique postérieure. L'auteur note qu'il a acquis des biens, soit par échange, soit par acte de disposition à titre collectif. Les bénéficiaires en sont les enfants, c'est-à-dire, la famille tout entière. La disposition totale est effectuée sous l'égide unique du fils du scribe St-Ḏf, seul responsable de tout l'ensemble familial. Le culte, familial lui aussi, a une importance nettement déterminée par la grosseur de son revenu. Enfin, chacun des actes juridiques représentés par cette mosaïque de dispositions, a été directement sanctionné par le Roi. L'évolution postérieure n'aura plus qu'à préciser l'organisation du culte et la répartition du revenu. Du même coup, le droit successoral se détaillera plus clairement.

29.—Sous l'Ancien Empire, l'autorité successorale se partagera entre le frère et le fils unique qui ont plutôt le rôle de directeurs responsables, que de propriétaires. Le sens de cette affirmation doit être étayé par des textes, que nous analyserons plus loin. Il semble que la base du système réside dans le fait que celui qui cultive la terre à l'époque de l'Ancien Empire, n'en est pas propriétaire. Le propriétaire, lui, est intéressé par le revenu qu'il peut tirer de la terre, pour en vivre. A son égard, la terre nue n'a aucune valeur. C'est la terre sous forme d'unités superficie-hommes, productrice de revenu qui constitue l'élément économique principal. La gestion de l'ensemble composé de la terre et des esclaves qui y sont attachés est confiée au collège des prêtres, qui ont notamment le pouvoir de recrutement.

Ainsi s'explique la menace que les propriétaires inscrivent sur le fronton de leurs tombeaux : ils interdisent à toute personne de porter atteinte à la corporation directrice ou aux biens qui lui sont affectés. Ils interdisent également aux prêtres de la corporation de disposer de ces biens. Si l'un d'eux enfreint la règle, ses biens seront confisqués et adjoints à la masse domaniale, renforçant la perpétuation du culte.

30.—L'ensemble de l'organisation du culte est nommé *sḫr* [hiéroglyphes]. Un des exemples les plus significatifs date de la Ve dynastie. Il figure dans l'inscription malheureusement très mutilée de Neferkaouher :

[hiéroglyphes]

"Ce sera un aimé du Roi, d'Osiris, d'Anubis, de Khentamenti, l'inspecteur des prêtres personnels, l'assesseur, le prêtre personnel, qui agira en conformité avec cet arrangement que j'ai établi." (1)

Au sujet de l'organisation générale, des ordonnancements sont rendus par le disposant. Suivons tout d'abord le très important dispositif de l'inscription d'un prêtre de la IVe dynastie. Il demande le respect de :

[hiéroglyphes]

"tout ordonnancement que j'ai rendu à ce sujet." (2)

L'ensemble cultuel est protégé juridiquement contre toute intervention extérieure. Personne n'aura le droit de réquisition des personnes ou des choses (*sḥm* : [hiéroglyphes]), que ce soit un des enfants du disposant, qui ne participerait pas à l'entretien du culte, ou un frère de l'auteur. Ceux des membres de la famille, qui sont entrés dans la corporation religieuse, ont perdu toute qualité familiale et ont revêtu celle de prêtre du culte privé, qui seule les autorise à jouir des biens constitués en fondation cultuelle.

(1) Inscription découverte à Sakkara, par Sélim Bey Hassan, publiée avec la généreuse autorisation de ce dernier.

(2) Sethe, *Urk.* I, 11, l. 13.

31.—Le personnel est composé du directeur des prêtres personnels, de ceux-ci, de leurs assesseurs. Les biens sont constitués en champs auxquels sont attachés des esclaves-paysans, et en redevances en nature. Il est interdit aux prêtres d'en disposer à titre singulier ou collectif (*r isw, r imit-pr*).

Tout acte de cette nature sera voué à l'annulation :

[hiéroglyphes] : *" qu'il soit annulé."* (1)

D'une manière générale, la masse ne doit pas être appauvrie :

" Que sa part de biens soit confisquée au profit du collège auquel il appartient." (2)

"Qu'il sorte (le prêtre délinquant) *dépouillé."* (3)

"Si une chose que je leur ai donnée, venait à être distraite (de l'ensemble), *j'en poursuivrais* (l'affaire) *au lieu où l'on juge. Et la chose distraite sera ajoutée au décuple au profit du collège de prêtres . . . afin que l'on sorte pour moi la voix . . . "* (4)

32.—Comment les prêtres se transmettaient-ils la fonction cultuelle? Les hypothèses sont aisées à formuler à ce sujet. Les preuves concrètes sont plus difficiles à dégager.

Une série de textes donne place au fils, plus généralement au fils aîné, tandis que d'autres font intervenir le frère du disposant.

Que le fils aîné soit l'héritier naturel, des références du type de celle-ci : *" Je suis son fils aîné, son héritier"*, (5) semblent le confirmer en effet. Un second examen nous a permis d'avancer l'hypothèse, nulle part contredite, d'après

(1) *Ibid.*, 13, l. 9; c'est l'inverse de la formule juridique de confirmation d'exécution : [hiéroglyphes] que nous avons retrouvée dans notre stèle d'Ahmôsis Ier.

(2) *Ibid.*, 14, l. 1.

(3) *Ibid.*, l. 5 : textuellement : *nu, dans sa viande.* Je dois la traduction de cette expression au regretté B. Grdseloff, avec qui j'avais étudié ce texte en 1943.

(4) *Ibid.*, l. 8 à 12. La peine au décuple ne semble pas attestée ailleurs.

(5) *Urk.* I, 164, 2 Tnty, IVe dyn.) également *Wp-m-nfrt* dans Sélim Hassan, *Giza* I, p. 190, fig. 219; d'autres références sont nombreuses. Nous avons jugé peu utile de les rapporter toutes. La personne désignée est celle à qui le disposant a confié la responsabilité de la gestion de tous ses biens.

laquelle le choix d'un fils aîné comme chef d'héritage, n'est pas obligatoire, que sa place peut être occupée par un autre fils, ou par une autre personne, qui dans ce cas prend le nom de légataire désigné, *iʿw* .

33.—L'inscription, malheureusement incomplètement publiée, de Nek-Ânkh à Tehneh aurait dû nous donner des détails nombreux sur l'organisation cultuelle sous la Ve dynastie. Il en subsiste quelques éléments précieux.

Nek-Ânkh déclare qu'il rend ces ordonnancements en faveur de ses enfants, constitués en corporation, afin d'assurer le culte de Hathor :

"Il a rendu ces ordonnancements au profit de ses enfants, pour que l'on officie pour Hathor, maîtresse de Ra-Iné." (1)

Les enfants de Nek-Ânkh sont groupés en une corporation solidement charpentée, dont Hemhathor, son fils aîné, a reçu la charge. Il en est récompensé par une plus grande part de revenu.

Dans la tombe de Hemhathor, attenante à celle de son père, nous voyons qu'il a été également doté par sa mère. Il est dit :

"Elle lui avait donné tout revenu par acte à titre collectif, de même que (tout) *lieu . . . par acte à titre collectif. Les choses lui avaient été constituées à titre d'héritier comme elles l'avaient été pour elle-même."* (2)

(1) *Urk.* I, 24, l. 15 et 16.

(2) *Urk.* I, 31, 2-4. Nous ne pensons pas que cette traduction soit définitive. Nous trouvons toutefois qu'elle présente avec l'inscription de Meten des points de parallélisme frappant.

De même, Hemhathor se fait intituler :

"Le scribe des actes royaux, Hemhathor, héritier unique, en tous lieux, de tous biens." (1)

Ainsi Hemhathor précise qu'il a été désigné légataire unique en tout lieu. Le disposant aurait pu excepter certaines propriétés de l'emprise juridique de ce fils aîné. Il aurait pu en léguer une partie à d'autres fils. L'héritier, dans les textes de l'Ancien Empire, n'est pas un héritier naturel, mais désigné. Le disposant lui accorde l'autorité avec la charge d'assurer le culte et de répartir le revenu parmi les enfants.

Avant de procéder à l'analyse de l'institution de l'héritier ou légataire désigné, sous les autres époques, il convient de grouper avec elle celle d'une institution connexe, celle du frère-gérant.

34.—Le frère-gérant est appelé, dans les textes de l'Ancien Empire (ainsi que dans notre stèle), "frère de propriété". Ce frère, bien que souvent mentionné, n'avait pas mérité l'attention des égyptologues. Le terme même qualifiant la propriété (*ḏt*), ayant acquis sa place naturelle, après des hésitations, qui remontent à la rédaction de la thèse de M. Montet sur *"les Scènes de la vie privée"* (2), a permis à Grdseloff, récemment, d'élucider la place du frère de propriété. (3)

Ce dernier écrit : "C'était comme un "frère de maison' qui dépendait économiquement autant que moralement de son puissant protecteur et qui, à ce titre, lui restait encore attaché dans la vie d'outre-tombe." (4)

(1) *Urk.* I, 31, 13.

(2) Montet, *Scènes de la vie privée*, p. 380-384; Grdseloff, *Annales du Service*, 42, p. 45 et n. 4.

(3) Grdseloff, *Annales du Service*, 42, p. 43 et sq. Le regretté auteur propose la traduction de "co-propriétaire", qui nous semble dépasser la portée du terme en droit égyptien.

(4) *Ibid.*, p. 45.

Nous nous rallions à cette définition, sous la réserve suivante : l'Égypte n'a connu l'institution du frère que comme un développement de la gérance de la masse indivisaire familiale. La qualification de frère est l'indice, à l'origine tout au moins, d'un lien parallèle sanguin, et correspond à la division des tâches, au sein de la famille. Le texte même que Grdseloff publie dans l'article dont nous avons extrait la citation antérieure, est extrêmement significatif à ce point de vue. Il est l'exemple de la transmission familiale collective et indivisaire, sous la direction du fils aîné. Le texte mérite d'être reproduit, pour son intérêt juridique, d'autant que nous avons cru nécessaire d'y insérer quelques modifications [1] :

"*Le prêtre royal, le prophète de Mycerinus, le chef des prêtres mortuaires, Penmérou. Il dit* :

"*Quant à mon frère-gérant, le prêtre funéraire Neferhotep, et ses enfants de* (même) *père et de* (même) *mère, ils seront mes prêtres funéraires de ma fondation cultuelle, pour faire l'offrande funéraire dans la chapelle de ma tombe de la nécropole "Splendeur de Chéops", et ils m'apporteront le virement* (d'offrande) *de mon patron, le grand juge et vizir Sechemnefer.*

"*Quant au champ de dix aroures que je lui ai donné, ainsi qu'à ses enfants à lui* (par cet acte de disposition), *je n'ai pas permis à quiconque d'avoir un droit contre lui ou contre ses enfants à lui.*

"*Je n'ai pas permis* (par cet acte), *qu'un de mes fils, ni qu'aucun de mes enfants, n'ait de droit contre lui.*

"*Il affectera 5 aroures de champs au service d'offrandes de la dame Meretiotes.*" [2]

Le gérant de cette sorte, tel qu'il apparaît dans cette inscription, est chargé d'assurer le culte du défunt. Pourtant, celui-ci avait des enfants, que l'on peut supposer en mesure

(1) Celles-ci proviennent de notre interprétation du mot *sḫm*, pouvoir, autorité, que Grdseloff n'avait pas compris ainsi.

(2) *Ibid.*, p. 43.

d'assumer également cette charge. Ce sont, sans doute, des circonstances de fait qui ont amené la décision—parfaitement libre et inviolable—du disposant Penmérou. Le gérant, ici, existait avant la constitution du culte. Il était le directeur de l'indivision familiale aux lieu et place de son frère et patron.

L'institution existe au Moyen Empire ; au Nouvel Empire sous la forme plus nouvelle du curateur ou tuteur, parce que l'indivision familiale est plus rare.[1]

35.—Les fonctions du frère-gérant sont nombreuses, mais indépendantes. Elles ressortissent davantage à la protection des faibles, qu'à la pure administration des biens ; Nekhébou, sous la VIe dynastie, écrit :

"*Je lui ai géré tous les biens de sa maison privée, tous les jours, durant 20 ans.*" [2]

A cette capacité de gérer, s'ajoute, comme nous l'avons vu, la mission cultuelle, parfois même pour plus d'une personne. Dans l'inscription de la VIe dynastie de Tenty, le frère-gérant est chargé d'officier pour son mandant Tenty, ainsi que sa mère, Bebi. Il en est rémunéré par un modeste champ d'une aroure.

"*Quant à l'autre de ces deux aroures de champs rattachés au service de la sortie de voix de ma mère, la connue du Roi, Bebi, qu'elle appartienne à mon frère-gérant, le prêtre funéraire Kaemnefert. Car il en rendra le service de la voix pour ma mère, ainsi que pour moi-même, éternellement.*" [3]

Ce qu'il faut retenir, en outre, c'est que la notion de gérance est née de la nécessité d'assurer l'unité de l'administration familiale. La preuve matérielle en résulte explicitement de la traduction du vantail dédié par l'architecte en chef Kaemheset à son père Senefônkh et à ses quatre frères,

(1) Au Moyen Empire : *Egypt. Stelae Brit. Mus.*, part II, pl. 24: stèle d'Intef (époque de Senwosret I).

(2) *Urk.* I, p. 217.

(3) *Urk.* I, p. 164, l. 17 ; 165, l. 1-2.

dont il était l'aîné : L'inscription qui se trouve sur le vantail est destinée à l'avant-dernier frère, qui avait servi de gérant pour ses autres frères :

"Le frère de maison, l'architecte en chef Hetepka, auquel furent données par moi 2 aroures de champ au village Grgt-Hemḏefa, dans le nome héracléopolite." (1)

36.—La position du frère-gérant, et celle du fils désigné comme héritier, étant concurrentes, il est peu étonnant que le seul document de l'Ancien Empire relatant un conflit judiciaire, porte sur un différend de ce type. Dans le procès intenté par Tchaou contre Sebek-hotep, ce dernier prétend avoir droit à la fonction de gérant de l'indivision familiale. Tchaou, le fils du défunt, lui conteste ce droit. Le tribunal n'accorde à aucun des deux adversaires, le bénéfice d'une sanction de sa réclamation, mais il soumet sa décision ultérieure à la comparution éventuelle de témoins qui donneraient une force juridique réelle à l'écrit produit par Sebek-hotep. (2) Voici le texte du jugement, tel que rapporté par le papyrus d'Eléphantine :

"Ce Sebek-hotep a apporté un écrit à lui donné par le noble, chef des expéditions, Weser,

Et qu'il lui avait rédigé quand il lui avait confié sa femme, ses enfants, et tous ses biens dans sa maison, pour prendre soin de ses enfants à lui, Weser, au moyen de ces biens : devant traiter le grand suivant son importance, et le petit, de même.

Ce Tchaou dit que son père n'a jamais rédigé cet écrit, en quelque lieu que ce soit.

(1) *Urk.* I, p. 207. Rien ne justifie la supposition de Grdseloff, d'après laquelle le fils aîné de Senef-ʿônkh, Kaemheset, hérita de droit du patrimoine familial, mais qu'il devait être stipulé dans l'inventaire testamentaire du père que deux aroures de son domaine revenaient à Hetepka, à titre de "frère de maison" de Kaemheset. Le frère de maison étant un co-gérant, comme l'inscription de Nekhebou le démontre par ailleurs, c'est son mandant qui le rétribue. Il n'y pas de raison de supposer que ce fut le père du mandant, Senef-ʿônkh, qui aurait accordé à ce fils ce droit préférentiel, nulle part ailleurs attesté.

(2) Pap. d'Eléphantine à Berlin, n° 9010; cf. Sethe, *AZ*, 61, p. 73 et s.

Si ce Sebek-hotep apporte des témoins fidèles en qui l'on peut avoir confiance qui déclareront : "Puisse ta puissance être contre lui, O Dieu", et (affirmeront) *que cet écrit a été rédigé conformément aux paroles de ce Weser, là-bas, ce Sebek-hotep sera maintenu dans la maison, s'il amène les témoins auprès desquels ces paroles auraient été dites, en qualité d'usufruitier.*

S'il n'amène pas de témoins, auprès desquels les paroles auraient été dites, les biens de ce Weser ne lui seront pas laissés; mais ils seront confirmés à son fils, le féal, le chef des expéditions, Tchaou."

37.—Bien que le texte ne mentionne pas, dans le fragment qui nous a été conservé, que le prétendant Sebek-hotep ait été un frère-gérant, nous pouvons légitimement lui attribuer cette qualité. Le frère-gérant soutient qu'il devait, tout en n'entamant pas le capital des biens à lui confiés, entretenir la famille, en veillant aux besoins de chacun. Administrer et servir le revenu; protéger la famille qui a perdu son chef; voici les obligations essentielles du frère-gérant, telles qu'elles apparaissent dans l'Ancien Empire.

38.—Qu'au début du Nouvel Empire, elles se soient conservées, comme le démontre notre stèle, ceci nous permettrait de soutenir que l'institution s'est maintenue, au Moyen Empire, sans changement. En fait nous avons un texte explicite à ce sujet. C'est le double acte de transmission à titre collectif, *imit-pr*, de Kefa-Ib à son frère Wah ; et de ce dernier à sa femme, avec charge d'entretien et de surveillance de son fils, transmise à Gebou. (1)

Voici le texte des deux documents :

"*Copie d'imit-pr* :

Le gardien du sceau Kefa-Ib, fils du maître des travaux Anḫ-rn-i, l'a rédigée en l'an 44, le deuxième mois de chemw, le 13e jour.

(1) Cf. Griffith, *Kahun pap.*, pl. XII. "*Je l'ai placé sous ta direction telle qu'elle est par écrit, et ces choses demeureront à celui de tes fils que tu choisiras pour être mon prêtre personnel, devant tes enfants.*"

Ỉmỉt-pr, *rédigée par le gardien du sceau Kéfa-Ib, fils du maître des travaux Shepset-Iḥỉu-Seneb, appelé Anḫ-Rn-ỉ, du quartier du nord.*

Tous mes biens se trouvant dans les champs, et à la ville, appartiendront à mon frère, le prêtre purificateur, le chef de la confrérie religieuse du dieu Sopdou, le maître de la circonscription orientale, Shepset-Ihỉ-Seneb, appelé Wah, et à tous les héritiers de ce mien frère.

Ce document a été déposé au bureau du deuxième préposé de l'Administration du Sud, en l'an 44, le 2e mois de chemw, le 13e jour.

L'an 2, le deuxième mois de Akhet, le 18e jour.

Ỉmỉt-pr *rédigée par le prêtre purificateur, le chef de la confrérie religieuse de Sopdou, le maître de la circonscription orientale, Wah.*

Je constitue, par ỉmỉt-pr, *à ma femme, la citoyenne de Gesab, la fille de Cheftou, appelée Téti, donation de tout ce que m'a donné mon frère, le gardien du sceau Kefa-Ib, le fils du maître des travaux, Ihii-Anḫ-Rn-ỉ, de tout bien en tout lieu, dont il m'avait fait donation. C'est elle qui les donnera, à celui qu'elle choisira, des enfants qu'elle m'a enfantés.*

Je lui donne, en outre, les 4 esclaves asiatiques, dont mon frère, le gardien du sceau, Kefa-Ib, le fils du maître de travaux, Anḫ-Rn-ỉ, m'avait fait donation.

C'est elle qui les donnera, à celui qu'elle choisira, des enfants qu'elle m'a enfantés.

En ce qui concerne mon tombeau, j'y serai déposé avec ma femme.

Qu'il ne soit permis à personne d'y faire obstacle.

Quant à l'édifice particulier que mon frère, le ministre Kefa-ib, Anḫ-Rn-ỉ, m'a construit, ma femme y demeurera.

Qu'il ne soit pas permis qu'elle en soit chassée, par quiconque.

C'est le tuteur Gebou qui agira en (qualité de) *précepteur de mon fils."*

39.—Cet important document peut nous servir de trait d'union pour l'étude de l'héritage et de l'institution du frère-gérant au Moyen Empire.

Nous voyons, en ce qui concerne tout d'abord, l'héritage, que l'on ne saurait trouver d'héritage réservataire, à cette époque tout au moins. Toutefois, dans la classe dirigeante, celle pour laquelle la propriété est celle de la fonction, et non celle de la terre seule, la tradition est celle de la transmission des biens à une seule personne, le plus souvent le fils aîné. Mais cette tradition n'est pas obligatoire. Le disposant peut conférer ses biens à ses frères et sœurs, et à sa femme. Il est toutefois caractéristique de cette époque que la transmission se fait le plus souvent à une seule personne. Dans les contrats funéraires de Hapi-Ḏefai, le maître du culte, à qui Hapi-Ḏefai s'adresse, prévoit qu'un seul fils, sera en charge du domaine funéraire.[1] La clause de transmission de fonction à un fils unique est de style.[2]

Toutefois ici, la transmission de biens (rattachés peut-être à une fonction), se fait d'abord à un frère (probablement un frère-gérant); et celui-ci lègue à sa femme, qui pourra, par la suite, en faire donation à celui qu'elle choisira, parmi les enfants engendrés par les deux époux. Notons que la volonté du testateur ne semble pas juridiquement limitée quant à l'affectation, à la descendance. Il peut décider que la

(1) Cf. Griffith, *Siut*, l. 272 (pl. 6). [hiéroglyphes]

(2) Cf. Notamment De Morgan, *Catalogue des Monuments*, Inscription d'Intef à Sehel, n. 76 : "*Tout prêtre purificateur, tout scribe de ce temple, qui désire...* [hiéroglyphes] *faire ce qui le satisfait dans sa fonction et la transmettre à son fils...*" Cf. également l'*imit-pr* de Kahun de Meri, fils d'Intef, transmettant sa fonction à son fils "*sur l'heure* [hiéroglyphes] l. 10 du papyrus pl. XI.

fonction appartiendra uniquement à un seul enfant, en ligne directe. Dans la cession de Kebsy, nous voyons qu'une *imit-pr* a été annulée parce que le bénéficiaire n'a pas de descendance. [1] Mais si l'*imit-pr*, comme c'est le cas de notre stèle, contient la clause *"de fils en fils, de légataire désigné en légataire désigné"*, la chaîne successive n'est pas rompue par l'absence d'enfants.

40.—Dans la stèle de cession de Kebsy, ce dernier démontre son titre de propriétaire, en établissant la chaîne des titulaires de la fonction.

Il apparaît que le chef de ville et vizir nommé Ay avait fait une transmission à titre collectif concernant le gouvernorat d'El-Kab, en faveur de son fils, le chef d'autel d'Amon, Ay-le-petit. Il est revenu sur son acte et l'a révoqué. Les registres officiels révèlent qu'il a pris acte de la déclaration suivante :

"Il a déclaré au sujet du transfert à titre collectif qu'il avait fait :

"Puisque le lien contractuel est rompu en (la personne) *de mon fils, le chef d'autel d'Amon, parce qu'il n'a pas d'enfants, que l'on transmette le gouvernorat d'El-Kab, qui m'appartient, à ses frères-de-mère, que m'a engendrés ma femme, la fille royale, Redytns."* [2]

Ainsi la déclaration de Ay est claire. Mon fils étant décédé sans enfants, l'*imit-pr* tombe. Ay en établit une autre en faveur de ses frères, également ses enfants, sans préciser lequel d'entre eux succédera. L'aîné sera sans doute titulaire de la fonction, avec charge d'entretenir la famille.

Aucun de ces documents n'établit la place de la femme dans la succession. La raison en est simple. Elle est usufruitière avec les autres enfants, mais ne saurait assumer une charge qu'elle n'est pas qualifiée pour remplir. La place de la femme est donc gouvernée par le fait que, sous un régime de séparations des

(1) LACAU, *op. cit.*, p. 41.

(2) Stèle de cession de Kebsy, l. 25-26.

biens des époux, elle dispose de ses propres biens de la même manière que son mari. Il n'y a pas, du moins sous l'Ancien et le Moyen Empires, trace de l'institution, tout à fait moderne, de la communauté conjugale, ou communauté d'acquêts. Il demeure à analyser les sources juridiques de l'institution de la communauté révélée dans le contrat de mariage de la XXIe dynastie, publié par Černý et Peet, et dans laquelle le mari aurait les 2/3, la femme le tiers de l'avoir conjugal. Il s'agit en tous cas d'une institution postérieure au document examiné.

41.—Nous arrivons ainsi à la conclusion qu'au Moyen Empire, la succession se fait essentiellement à titre familial indivisaire, avec titularisation de la fonction de qui dépendent les biens, au fils aîné, puis au frère. C'est donc la translation de la notion de propriété, de l'ensemble cultuel, à la fonction, qui serait caractéristique de l'évolution du droit successoral. La qualité de chef de famille, appartient au titulaire de la fonction.

Nous dirons, dans une étude de la stèle de cession de Kebsy, qui doit paraître prochainement, que nous assistons au Moyen Empire, à un développement du pouvoir et des propriétés des nobles de province, des hauts fonctionnaires. L'*imit-pr*, qui servait antérieurement à centrer une organisation économique en vue d'une affectation religieuse chez les nobles, devient le moule juridique par lequel ces mêmes nobles raffermissent leur pouvoir. Par l'*imit-pr*, des nobles assurent la transmission de leurs fonctions à leurs enfants. Ils peuvent également céder leur fonction moyennant un prix. Au lieu de la transmission avec intervention personnelle du Roi, c'est la transmission directe qui est opérée. Elle est soumise au seul enregistrement au Bureau de l'administration.

42.—Le décret d'Antef est typique de la conception de la propriété au Moyen Empire. Il est déjà témoin de l'existence de deux formes de propriété privée, l'une englobée dans la

propriété générale du Roi, que nous nommerons laïque, l'autre englobée dans la propriété générale du temple, que nous nommerons religieuse. Dans l'un et l'autre cas, la propriété est centrée autour de la fonction. Le Roi Antef dit qu'il va enquêter au sujet des méfaits d'un fonctionnaire du temple. Le nom de ce dernier doit être rayé de toutes les listes du temple et de la trésorerie Royale. En un mot, sa propriété religieuse et civile doit être confisquée:

"Un des prêtres du temple de mon père Min s'est plaint auprès de Ma Majesté, V.S.F., et a dit: Une mauvaise affaire vint à se produire dans ce temple. L'ennemi d'un certain nom, Téti, fils de Minhetep, a commis un vol. Qu'il soit chassé du temple de mon père Min! Qu'on lui enlève son office au temple, de fils en fils, et d'héritier en héritier! Qu'il soit jeté à terre! Qu'on lui confisque ses revenus, ses aliments, sa part de bœuf sacré!

Que l'on ne rappelle pas son nom dans ce temple! C'est ainsi qu'on doit procéder à l'égard de toute personne semblable qui s'est révoltée en tant qu'ennemie de son dieu. Que l'on supprime les enregistrements à son profit dans le temple du dieu Min, les mentions sur des registres à la Trésorerie également!" (1)

Le décret menace toute personne qui se montrerait solidaire de la victime, des mêmes sanctions.

"Quant à tout gouverneur et tout Roi qui viendrait supplier auprès de Ma Majesté, V.S.F., pour me réconcilier avec lui, on donnera ses gens, ses biens, ses terres, à titre de biens affectés à mon père Min, seigneur de Coptos, on ne donnera cette fonction à aucun homme de sa parenté, de la lignée de son père ou de sa mère.

Par contre, on donnera sa fonction, au gardien du sceau et chef du temple, Min-em-hat; on lui affectera ses revenus, ses aliments, sa part de bœuf sacré, attachés à la fonction. Cette

(1) Stèle d'Antef, dans Petrie, *Coptos*, pl. 8, l. 4-7.

fonction lui sera affectée par un écrit, conservé au temple de mon père Min, seigneur de Coptos, de fils en fils, de légataire désigné en légataire désigné." (1)

Ainsi, le Roi Antef, suivant le principe déjà dégagé de l'inscription d'un prêtre de Khéfrên, prescrit la confiscation de la fonction et des biens qui lui sont rattachés. Il en fait don au chef du temple. Il donne ordre que la fonction soit inscrite dans les registres du temple, c'est-à-dire que la propriété de la fonction soit juridiquement transportée sur sa tête.

Tout intermédiaire est puni de la peine de confiscation de sa fonction et de ses biens, et ces derniers seront rattachés à la masse des biens du temple, destinée à entretenir le service des offrandes.

43.—Le décret d'Antef est donc d'une importance juridique révélée par les deux stèles de Kebsy et d'Ahmôsis. Il démontre que la propriété privée essentielle est celle de la fonction au Moyen Empire. L'explication en reviendrait à l'accroissement de l'autonomie locale, et à l'extension du système de la propriété des temples. L'organisation de la transmission successcrale est le fruit de l'organisation cultuelle, telle que nous l'avons étudiée sons l'Ancien Empire. (2)

44.—La stèle d'Ahmôsis ouvre la porte au Nouvel Empire. Elle est imprégnée du droit antérieur. Ce serait donc se montrer audacieux, à travers une clause héritée du droit du Moyen Empire, que de vouloir démontrer qu'elle a été la ligne d'évolution du droit successoral au Nouvel Empire. Toutefois, il nous semble nécessaire d'indiquer, qu'à notre avis, le droit du Nouvel Empire marque la rupture du lien d'évolution avec

(1) *Ibid.*, *l.* 7-12.

(2) Griffith, *Tomb endowment in Ancient Egypt*, dans *A.Z.* 60, p. 83-84, constate lui aussi la tendance à l'unité de la transmission successorale, dans l'organisation du culte privé. A Assiout, l'inscription de Hapi Ḏefaï décrit le chef du culte privé, comme le "prêtre personnel". Il ne doit pas entamer le bien dont il est le gardien (*"celui qui mange sans détruire"*). Il transmet sa charge à un seul fils.

les institutions successorales antérieures, par suite d'une transformation profonde dans le système d'exploitation de la terre.

45.—Sous l'Ancien Empire, l'esclave-paysan est attaché à la terre elle-même. Il vit dans les villages où les agents recruteurs du Roi ou des grands propriétaires viennent recruter la main-d'œuvre des champs, les corvéables des tâches collectives (canaux et grands travaux), les domestiques des cultes funéraires.

Ainsi, quand le Roi détaille le recrutement autorisé pour le service funéraire du haut fonctionnaire Šmai, il dit notamment :

"Ma Majesté a ordonné que le chef des prêtres personnels recrutât douze hommes (pour les affecter) *au service de ta chapelle qui se trouve sur ta propriété."* (1)

Les hommes recrutés pourront être affectés aux différents services religieux, ou être fixés sur le sol, comme esclaves-paysans :

"comme esclaves-paysans de ta propriété." (2)

46.—Quand le Roi constitue un domaine de temple exempté des charges de recrutement de corvéables et d'esclaves-paysans, il précise l'immunité dont jouit le domaine. Il dit par exemple :

"Je n'ai point permis, à toute personne détentrice de la puissance publique, qui se trouverait sur le domaine placé sous ta garde, qu'elle recrutât des hiérodules pour toute corvée de pâturage et pour tout travail du domaine . . . qu'elle recrutât des esclaves qui se trouvent sur le champ du dieu, à destination de toute corvée de pâturage et de tout travail des champs." (1)

(1) Sethe, *Urk.* I, 302, l. 17; également : 302, l. 13, 15, 18; 303, l. 2, 6, 7.

(2) *Ibid.*, 303, l. 7.

47.—A côté des esclaves-paysans, diverses catégories de travailleurs de la terre assignés à un type de travail plus spécialisé, sont mentionnées dans les textes (*ꜣḫwtiw*, *ḫntiw-S*). Ils sont caractérisés par l'attachement à la terre (*imniw*), et l'absence de personnalité juridique; en conséquence directe, il leur est interdit de s'approprier la terre. (2)

48.—Au Moyen Empire, une nouvelle catégorie juridique de travailleurs de la terre fait son apparition : celle des "personnels", c'est-à-dire de ceux qui, tout en étant rattachés à une propriété, ont acquis une certaine personnalité civile. Ils ont des biens personnels, et peuvent revendiquer certains droits. Le procès du Paysan éloquent met en jeu des personnages de ce type. Le paysan qui prétend que ses terres ont été piétinées par les ânes, est un "personnel" (dt). (3) L'oasien éloquent, bien que qualifié autrement (du fait qu'il vient des oasis), est d'une catégorie juridique identique. Ils sont, l'un et l'autre, propriétaires de leur champ et de leur troupeau. S'ils n'ont pas le droit de recourir à la justice, suivant la procédure réservée aux protégés du Roi,

(1) *Ibid.*, 170, l. 13 et sq., et 171, l. 7 et sq. (lettre d'immunité du Roi Nefer-ir-ka-ré à Hem-Wr, dans laquelle il lui confie la garde du temple d'Abydos.

(2) Cf. notamment le décret de Dahshour, de Pépi II, in *Urk.* I, 212, l. 17-18:

"(*Ma Majesté a ordonné*) *que l'on complétât* (le nombre) *des cultivateurs de la ville des deux Pyramides, et recrutât les enfants des paysans attachés et les inscrivît par scellé au bois de la ville des deux Pyramides.*" (Cf. Grdseloff, *Annales du Service*, 51, p. 156-7).

(3) Cf. Le Récit du Paysan éloquent :

"c'étaient des "personnels" du majordome Rensi fils de Merou."

ils ont le droit de porter plainte auprès du chef de l'administration locale. Les papyrus de Kahun ont ouvert une fenêtre sur le monde de ces tout-petits.

49.—Au Nouvel Empire, à côté des esclaves, élément de capital mobilier, librement disponible, apparaît une classe nouvelle : celle des citoyens libres, *nmḥw*.[1] Ces hommes libres sont propriétaires du petit lopin de terre qu'ils cultivent. La stèle d'Ahmôsis offre l'exemple extraordinaire du mariage du Roi avec une simple affranchie ; il pouvait le faire, parce que la condition juridique de la Reine n'était pas celle d'un objet dans le commerce, comme l'esclave, mais celle d'un homme libre titulaire de droits importants notamment celui de se marier.

Il faut classer au même rang que les hommes libres, les ouvriers. Anciennement, les ouvriers étaient, eux aussi, rattachés au domaine.[2] Au Nouvel Empire, constitués en compagnies, ils nous ont donné de multiples preuves de leur pleine personnalité juridique.

La propriété privée de la terre, et la propriété privée des instruments artisanaux de travail, telles ont été les conséquences de l'apparition de ces deux catégories juridiques. A côté de l'armée des esclaves ramenés par les conquêtes, figuraient ces deux souches sociales plus mobiles, qui ont permis au Roi d'opérer une plus grande concentration de l'administration.

50.—Les documents, en particulier la célèbre inscription du procès de Mès, sous la XIXe dynastie, démontrent qu'au Nouvel Empire, l'institution juridique de la propriété tend à se rapprocher de l'institution moderne : distinction tranchée entre propriété mobilière, dans laquelle rentrent les esclaves, et

(1) Cf. Spiegelberg, *AZ*, 53 (1917), p. 116-117.

(2) Cf. Montet *Scènes de la vie privée*, p. 380. Les ouvriers et artisans sont rattachés à la "maison privée" ( ).

propriété immobilière; l'une et l'autre divisibles, exploitées individuellement et indépendamment. Les institutions héritées de l'Ancien Empire et du Moyen Empire tendent à se cantonner dans le domaine religieux.[1] Il faut noter toutefois que la propriété mobilière avait une importance considérable, du fait de la faible capacité productive. Les objets les plus communs étaient destinés à des usages juridiques divers. Notre stèle en constitue l'exemple le plus clair.

*L'*imit-pr*, en droit égyptien.*

51.—Bien que connue à toutes les époques, l'*imit-pr* est un acte juridique, propre à l'ancienne Égypte, dont la portée est demeurée obscure.

A l'Ancien Empire, elle apparaît dans les transmissions cultuelles ; au Moyen Empire, dans les transmissions de fonction; au Nouvel Empire, dans les transmissions symboliques du royaume au Roi par les dieux ; dans des successions d'objets mobiliers ; dans les deux usages plus haut mentionnés.

Dans une étude récente, nous disions que l'*imit-pr* caractérise la disposition soit entre vifs, soit à cause de mort, d'un ensemble économique centré autour de la maison. Il peut être conclu, soit à titre onéreux, soit à titre gratuit.

52.—Nous avons déjà vu, dans l'inscription de Meten, que, dès la IIIe dynastie, l'institution de l'*imit-pr* était déjà établie sous une forme définie.

L'inscription révèle que cet acte est acccompli en vue d'un service cultuel. Mais, du point de vue technique, elle nous apprend surtout que l'*imit-pr* n'est pas complète en elle-même. Il faut qu'elle soit complétée par un acte royal d'affectation, pour chaque parcelle de terres-paysans donnée par *imit-pr*. C'est pourquoi nous nous opposons à la traduction du mot *imit-pr* par "inventaire" de la maison. En réalité l'acte

(1) Ainsi s'explique que les documents juridiques fondamentaux du Nouvel Empire aient pour la plupart un caractère religieux.

d'*imit-pr* est un acte de disposition de "tout ce qu'il y a dans la maison". C'est un acte incomplet, imparfait, du fait même qu'il faut déterminer par un autre acte ce qu'il y a dans la maison et dont la propriété sera transmise.

53.—Nous avons, à une autre époque, il est vrai, un exemple concret d'affectation avec mise en possession. C'est le décret de Nefer-Kaou-Hor, dont nous avons récemment proposé une traduction mettant en valeur le sens de "mise en possession", de la cérémonie à laquelle il fait allusion. (1)

54.—"*Horus de Haute et Basse Egypte, Notirbaou.*

Ordre du Roi, au chancelier royal, ami personnel, responsable royal des scribes des champs (du cadastre) *des nomes de Coptos, de Diospolis parva, de Crocodilopolis, d'Abydos :*

Tu te déplaceras sur les champs, accompagné du beau-père, prince, compagnon du Roi, chef de la ville de la Pyramide, le grand juge, le vizir, le chef des titres royaux, le gouverneur et chef du sud, l'ami personnel, le chef et gardien de Nekheb, le nomarque, le prêtre lecteur, le chef des hiérodules, le prêtre semaouti *de Min, Shemai ;*

Tu feras la mise en possession relative à l'acte de la fondation "Neferkaou-Hor fait vivre la ville de Min de Coptos" au nome des Deux-Faucons dans son entier, en tous lieux qui t'y seront indiqués.

C'est conformément à ce qu'il en a été envoyé et afin que tu en sois félicité, que tu feras cette mise en possession consciencieusement. Il rédigera également un ordre consistant en colliers, vêtements, quartiers de bœuf, de volailles, conforme à l'ordre à lui donné de mise en possession, comme en toute belle fête du dieu Horus.

(1) *Urk.* I, 295, collationné sur l'original au Musée du Caire par moi-même, en collaboration avec le regretté B. Grdseloff.

Tu agiras avec lui en bonne entente. Et tu parferas cette mise en possession par un écrit, en présence de nombreuses mains (témoins), *et tu recenseras pour le beau-père, prince, compagnon du Roi, chef de la ville de la Pyramide, le grand juge, le vizir, le chef des titres royaux, le gouverneur et chef du Sud, le chef des hiérodules, le prêtre* semaouti *de Min, Shemai. Alors il le constituera au préposé du scellé afin de l'enregistrer au registre du cadastre par la suite.*

L'ami personnel Hemi Intef fut convoqué pour cela.

Scellé auprès du Roi lui-même le second mois de Peret et le vingtième jour." (1)

55.—Que la mise en possession consécutive à l'*imit-pr* soit formaliste, soit sans forme; soit immédiate, ou retardée jusqu'au moment du décès du disposant ; tous ces points ont pu être dégagés de l'analyse des documents d'*imit-pr* qui nous sont parvenus.

L'acte de vente de la IVe dynastie, est un contrat de vente par *imit-pr.*

Nous n'avons trace, par l'inscription partiellement retrouvée, que de la formalité solennelle d'engagement à titre onéreux.

L'acheteur dit : "*J'ai acquis cette maison moyennant une compensation.*" (2)

Le vendeur prête serment à l'acheteur qu'il sera satisfait de son acquisition, et de tout ce qu'il trouvera dans la maison, car l'*imit-pr* lie les parties, mais n'effectue pas la translation de propriété, et la remise de possession :

"*Que le Roi vive! Je donnerai ce qui est juste. Tu seras satisfait de tout ce qui s'avèrera se trouver dans cette maison.*" (3)

(1) Harari, *Contribution à l'étude de la procédure judiciaire*, p. 34 et s.

(2) Vente immobilière, dans Sottas, *Étude critique sur un acte de vente immobilière*, pl. II, ligne 2.

(3) *Ibid.*, l. 12.

56.—Au Moyen Empire, les dispositions d'*imit-pr* retrouvées dans les papyrus de Kahun, et dont nous avons donné plus haut un des exemples les plus significatifs, portent sur la transmission de l'ensemble économique essentiel, la fonction. On a pu comprendre que l'acte complémentaire essentiel de l'*imit-pr*, en ce qui concerne la fonction, est la remise, *swḏt* : .

Le conflit qui a occasionné la rédaction de la stèle de cession de Kebsy, est dû au fait que ce dernier a reçu de Sebek-nakht le prix de la fonction, et qu'il ne la lui a pas remise. Il est présenté de manière simple mais précise. Le texte du document servant à appuyer la plainte est d'abord reproduit en entier : c'est celui de l'*imit-pr*, constituant ainsi un cas unique de disposition détaillée, à titre collectif, doté de transmissibilité successorale, d'un ensemble de biens groupés autour de la fonction.

Le second document, c'est celui relatant le paiement du prix.

Enfin l'acheteur présomptif porte plainte du fait que la remise de la fonction n'a pas été effectuée. Bien que ce passage soit traduit par nous dans une étude qui doit paraître prochainement, nous pensons qu'il n'est pas inutile de le reproduire :

"Cette plainte était ainsi conçue : "Je suis venu en tant que représentant du fils royal, le chef du temple Sebek-nakht, pour porter la plainte suivante : *"J'ai donné en pleine propriété la contrevaleur de 60 debens d'or, en or, cuivre, vêtements et grains m'appartenant en propre, par acte authentique, au* waʿrtw *des gens de la table du prince, Kebsy. Il ne me les a pas rendus. Je porte plainte contre lui. Qu'ils soient repris de sa main à mon profit."* C'est ce qu'il dit." (1)

(1) Lacau, *Une stèle juridique de Karnak*, p. 31.

Ainsi, en langage juridique moderne, nous dirions que l'on cite le texte du contrat synallagmatique, et que l'on apporte ensuite la preuve de l'exécution par la première partie, l'acheteur, de son engagement de payer le prix. En Égypte pharaonique la technique est légèrement différente. Le contrat synallagmatique n'existe pas. Seul existe l'engagement unilatéral : par l'*imit-pr* le donateur s'engage. Mais le droit n'existe pour le bénéficiaire qu'à partir du moment où lui, bénéficiaire, prête serment. Le serment est force, non vérité. Il donne une force mystique, sociale, animiste, pour celui qui le prononce, au regard d'un acte juridique. Ainsi quand les deux parties veulent donner force à une réalité juridique, l'une et l'autre prêtent serment.

La stèle de cession de Kebsy le dit expressément lors qu'elle rapporte qu'à la suite de la plainte judiciaire de Sebek-nakht, l'une et l'autre partie prêtent serment.

Dans l'*imit-pr* d'Ahmôsis I, la Reine prête serment pour que l'*imit-pr* ait force à son égard.

C'est pourquoi l'acceptation des prêtres du temple d'Anubis accordée aux dispositions d'Hapi-Ḏefaï, n'ont pas de valeur ligatoire essentielle à nos yeux. Ils ne sont pas tenus de prêter serment, parce que c'est leur chef, le prêtre personnel, qui est leur responsable direct. Son serment est prêté, quant à lui, au moment où il entre en fonction.

57.—Il ressort de ce qui précède, que pour qu'on puisse exiger valablement l'exécution de l'*imit-pr*, quand elle concerne une cession de fonction, celle-ci doit être accompagnée de la preuve que le prix de la fonction a été payé par l'acquéreur. Ici le Roi achète pour la Reine. Il paie au titulaire de la fonction, qui est censé l'avoir été rétroactivement, donc à la Reine. La preuve du paiement, c'est le document : *snwt*. Nous le connaissons déjà dans la stèle de cession de Kebsy. (1) Là

(1) Lacau, *Une stèle juridique de Karnak*, p. 24; 27; 29. L'auteur analyse l'étymologie du terme p. 26; Cf. surtout Černý, *BIFAO*, 41, p. 126-130.

aussi, son sens est clair : orthographié de la même manière il est distingué du mot *snn,* qui désigne seulement un acte authentique. Le *reçu du prix* constitue le titre concret qui permet au prétendant à la fonction d'exiger le paiement ; c'est pourquoi la Reine déclare : "*Que l'on agisse conformément à ce reçu !*" En d'autres termes, que l'on fasse droit à la demande d'octroyer ou de maintenir la fonction à toute personne qui établira que ce reçu est entre ses mains. En ayant prouvé que le prix de la fonction a été payé, on empêchera toute réclamation fondée sur un autre droit, d'être accueillie, comme il a été explicitement détaillé dans le premier *i̓mi̓t-pr* de la cession de Kebsy.

58.—En comparant les conclusions que l'on peut tirer de la technique de l'*i̓mi̓t-pr* — avec les principes de droit successoral dégagés plus haut, il nous semble que l'on peut déterminer avec précision, la place de cet acte dans la vie juridique égyptienne. Entouré de formalités authentificatrices — enregistrement auprès de deux administrations, renouvellement annuel, preuve du paiement du prix, remise officielle, il apparaît bien comme l'acte le plus solennel. C'est celui par lequel la Royauté se voit conférer son autorité par les dieux.

"*Récitatif de Min-Amon : je t'ai donné les Neuf-Arcs en i̓mi̓t-pr.*"[1]

Il intervient chaque fois qu'une transmission collective de droits est effectuée. Nous avons dit que les cas où cette transmission est mise en œuvre sont peu nombreux et se limitent sous l'Ancien Empire à l'organisation du culte privé : au Moyen Empire à la transmission de fonction ; au Nouvel Empire, de manière générale, à ces deux cas, et à toutes les dispositions de valeur testamentaire.

---

[1] Petrie, *Tanis,* part II, pl. VIII (XXIe dyn.).

La dualité administrative.

59.—Dans son livre sur les *Conseils de fonctionnaires dans l'Égypte pharaonique,* Samy Gabra, après avoir rapporté le passage du décret de Horemheb où le roi parle de la restauration des conseils nommés *ḳnbt,* écrit :

"On est tenté de croire, d'après ce texte, que la *ḳnbt* de ville, sous Horemheb, ressemble en tous points à la *ḳnbt* du temple d'Assiout; il n'y aurait alors qu'une seule *ḳnbt* qui siégerait dans le temple et serait compétente en matière religieuse et civile. On ne saurait l'affirmer, cependant, car sous la XXIe dynastie, nous voyons le mariage d'un prêtre enregistré d'abord au temple, puis à la *ḳnbt âat.* Il fallait donc une assemblée (?) laïque pour donner un caractère légal aux actes matrimoniaux." [1]

En réalité, poser la question de la dualité de la *ḳnbt,* c'est-à-dire de l'assemblée directrice des affaires intérieures de l'Égypte, c'est poser le problème de l'administration de l'Égypte pharaonique. Nous voyons dès le début de l'histoire royale égyptienne, le Roi fonder des temples et leur constituer une propriété extérieure au système normal d'administration et de propriété. En particulier, avec l'organisation, sous la VIe dynastie, de grandes propriétés de temples immunistes, la porte était ouverte à une double administration du royaume. Dans l'une, le domaine éminent appartenait au Roi, dans l'autre, au temple, c'est-à-dire, à la caste de prêtres. Il est naturel de penser que les temples, plus stables, se consacraient exclusivement à l'agriculture ; tandis que l'armée, et les régions peu accessibles étaient plus directement soumises à l'emprise royale.

60.—Il demeure, néanmoins, que la propriété privée, étant essentiellement une propriété de revenu, celle à l'intérieur du domaine du temple était contrôlée et enregistrée dans le temple ; celle revenant du domaine royal était contrôlée et

---

[1] Samy Gabra, *Conseils de fonctionnaires dans l'Égypte pharaonique,* p. 23.

enregistrée à l'administration centrale dans le but, non seulement de sauvegarder l'enregistrement des intérêts privés, mais surtout de permettre la perception régulière et prévisible des redevances et corvées.

61.—Au Moyen Empire, nous avons déjà vu les preuves de cette dualité administrative dans les contrats de Hapi-Defaï et le décret d'Intef. Au Nouvel Empire, nous assistons à la codification de la dualité, par l'admission définitive au rang d'organisation publique de gestion, de la *ḳenbet.*

62.—La *ḳenbet* est composée des membres éminents d'un groupe donné, p. ex. les prêtres supérieurs d'un temple, les fontionnaires (*serou*), autour d'un gouverneur de province; elle fait son apparition à la fin de la VIe dynastie.[1] Au Moyen Empire, elle joue le rôle de conseil auprès des nobles de Béni-Hassan; elle gère le temple d'Anubis, et c'est avec elle que Hapi-Defaï conclut les contrats au sujet de son culte funéraire.

La distinction entre *ḳenbet* laïque et *ḳenbet* religieuse, est attestée constamment au Moyen Empire. Ce n'est pas ce fait, qui d'ailleurs mérite d'être analysé, qui a suscité les recherches, mais celui, bien différent, du parallélisme de la *ḳenbet* et de la *dadat.*

Nous avons eu l'occasion de formuler une hypothèse concernant la grande *dadat,* d'après laquelle le terme désignait une haute cour présidée par le Roi lui-même.[2] Le rattachement de la *dadat* au Roi, ou tout au moins à l'administration centrale, est caractéristique de celle-ci.

Nous n'avions pu déterminer si, sous l'Ancien Empire, la référence à la *dadat* du grand dieu, faisait allusion à une *dadat* terrestre, ou à une *dadat* divine. Aujourd'hui encore, les éléments concluants nous manquent. Mais notre stèle

(1) Tombe d'Ankh-ti-fi à Mo'alla, règne de Pépi II, publiée par J. Vandier.

(2) Harari, *Contribution à l'étude de la procédure judiciaire,* p. 15-18.

nous donne la preuve définitive que la *dadat* est composée des amis personnels, c'est-à-dire de ses proches conseillers. Elle n'avait donc à intervenir que dans les affaires concernant directement la Royauté, ou portant un caractère de gravité exceptionnelle.

63.—La *ḳenbet* est, par contre, composée des représentants d'une communauté locale. Elle est de type décentralisateur. Elle n'en demeure pas moins sous le contrôle du Roi, au Moyen Empire. Elle garde son apparence indéterminée, mais ses attributions se stabiliseront et augmenteront en importance jusqu'au Nouvel Empire.[1]

64.—La *ḳenbet* a une fonction administrative. C'est elle qui prend avec le directeur personnel du culte, la charge de fournir la chapelle de Hapi-Defaï en offrandes.[2] Elle dirige l'administration du nome dont le noble prince de Béni-Hassan est le chef. Chacun de ses membres a une fonction officielle, et sa participation à la *ḳenbet* le confirme dans celle-ci :

"Il renforce le nom des membres de la ḳenbet, *il les confirme dans leurs fonctions."*[3]

65.—Elle a également une fonction judiciaire, présidée par les fonctionnaires, *Serou,* qui dirigeaient la justice dans l'Ancien Empire :[4]

(1) Le titre d'inspecteur des *ḳenbetiou* (ou membres de la *ḳenbet*) atteste l'existence d'une surveillance Royale : , règne de *Mentou-Hotep,* XIe dyn. (Couyat-Montet, *Inscriptions du Ouâdi Hammâmât.* p. 80 = Weil, *Die Veziere,* p. 37).

(2) Griffith, *Siut and Deir Rifêh,* 1. 281.

(3) Newberry, *Beni Hassan,* t. I, pl. XXV, l. 6 (?).

(4) Harari, *op. cit.,* p. 51.

"J'ai fait que les deux frères sortissent apaisés, après avoir été départagés par la ḳenbet."(1)

Il semble donc que la traduction du mot par "assemblée indifférenciée des notables d'une communauté", soit légitime au Moyen Empire. C'est par une extension "verbale" de l'institution que l'on voit le naufragé s'écrier :

"Il pria pour moi le dieu, en présence des ḳenbetiou *de la terre en entier."* (2)

66.—Au Nouvel Empire, avec l'inscription de Mès (XIXe dyn.) et le contrat de mariage publié par Černý et Peet (XXIe dyn.), nous avons connaissance d'une double administration, dirigée par deux assemblées, l'une religieuse, l'autre citadine et laïque. Notre stèle prouve que cet état de choses était régulier dès le début du Nouvel Empire. Par contre, au Moyen Empire, tout au moins à l'époque de la cession de Kebsy, la *ḳnbt* n'avait pas encore pris en charge l'administration royale. Elle n'était qu'une institution purement locale. C'est donc, à travers une forme traditionnelle, et peu apparente, un nouveau système d'administration qui s'est implanté au Nouvel Empire. L'acceptation de la dualité religieuse et civile, signifierait que le Roi admet définitivement que l'ordre religieux, représenté par les grosses fondations des temples, demeure immuable.

67.—Dans l'inscription de Mès, sous la XIXe dyn., avant de recourir aux témoignages (preuve suprême), Noubnofret

(1) ANTHES, *Die Felsen-Inschriften von Hatnub*, p. 32, l. 5.

(2) GOLÉNISCHEFF, *Conte du Naufragé*, p. 10, l. 3 (XIIe dyn.).

fait rechercher les registres de l'administration des silos de blé. Elle plaide devant la grande *ḳenbet*, celle qui est présidée par le Vizir :

"On fit apporter les deux registres (de l'administration du Trésor, et des Silos) *devant le Vizir dans la grande* ḳenbet." (1)

Au bas de l'échelon administratif, gouverné par la grande *ḳenbet*, on retrouve la *ḳenbet* de la ville, ou les "grands de la ville" :

"On remit les champs [aux héritiers en présence) des notables de la ville." (2)

On acquiert ainsi la certitude que la grande *ḳenbet*, à la XIXe dynastie, comme à la XVIIIe, est l'organe de l'administration laïque, et qu'elle s'appuie sur les notables des villes. Ce sont eux qui sont chargés d'opérer localement des transcriptions authentiques de propriété. Sur ce point la stèle d'Ahmôsis et l'inscription de Mès concordent admirablement.

68.—Sous la XXIe dynastie, la dualité administrative existe encore sous la même forme. Comme dans l'inscription de Mès, que confirme sur ce point le texte de Rekmirê, le vizir apparaît comme dominant les deux chaînes administratives :

(5) Inscription de Mès, l. 15.

(6) *Ibid.*, l. 19-20. La restitution est deu sûre, comme le dit GARDINER, *Untersuchung IV*, dans l'*addendum* de son étude.

"Le vizir a dit : "Que l'on agisse conformément à ce qu'a dit le prophète Amenkhau, ce prophète qui se tient debout devant moi. "Le vizir chargea le prêtre et le scribe des rôles Ptahemheb, de la ḳenbet *du temple Usimarē' Miamun, disant : "Que cet arrangement que j'ai fait soit enregistré sur un document dans le temple d'Usimarē' Miamon. Il en fut fait de même pour la Grande Cour de la Ville, en présence de nombreux témoins."* [1]

69.—On ne saurait manquer d'être frappé par le parallélisme de la procédure rapportée dans le papyrus de la XXIe dynastie et la stèle d'Ahmôsis. On est donc autorisé à penser que la dualité administrative, correspondant à la dualité de type de propriété, laïque et religieuse, remonte au début du Nouvel Empire, au règne d'Ahmôsis I. La diversité des attributions du Vizir nous permet de penser qu'il en était le chef. Administrativement, il servait de dernier recours. Judiciairement, il pouvait ordonner une nouvelle enquête au sujet d'une affaire pour laquelle les *ḳenbet* locales avaient déjà statué. En dehors de ce recours, demeurait toujours valable l'examen personnel du Roi, qui ne nous a pas été rapporté jusqu'ici, cependant, au Nouvel Empire.

---

(1) ČERNÝ et PEET, *Le papyrus 2021 de Turin*, dans *JEA XIII*, p. 30 et suiv.; voir article complémentaire de ČERNÝ, *BIFAO*, XXXVII, p. 41-48.

Au sujet du Serment.

70.—Les remarques de Malinine, au sujet du serment, dans son récent compte-rendu du livre de SCHARFF et SEIDL, *Einführung* . . . [1], sont particulièrement profondes. L'auteur note l'étonnante constance de la valeur du serment, en droit égyptien.

En outre, il combat les interprétations modernes du serment qui veulent donner aux documents entre nos mains, un sens qu'ils ne détiennent pas. Il n'y a pas de serment purgatoire en droit égyptien.

En droit moderne, faute d'autre moyen de preuve, le demandeur à une action peut déférer le serment au défendeur. Si ce dernier prête serment, il est libéré de la réclamation formulée à son encontre : il l'a purgée.

En droit égyptien, il n'en est pas de même. Il a, dit M. Malinine, deux rôles possibles : il peut être assertoire (se rapportant à des faits passés), ou promissoire (relatif aux faits futurs).

71.—Nous appuyons la thèse de M. Malinine, parce qu'à notre avis, le serment, en droit égyptien, est *force*, non *vérité*. Par le serment, l'auteur ou la partie donne une force définitive à un acte juridique, en ce qui le concerne. Si l'engagement n'est pas exécuté, une sanction légale ou conventionnelle (de valeur le plus souvent pénale) est encourue. Sans le serment, l'acte n'est pas opposable, il n'a pas de réalité juridique. La personne qui a prononcé le serment a par là-même, fait intervenir une force transcendante. Cette force, qui correspond à la puissance animiste de la nature, objet de foi chez les Anciens, recouvre l'opération, et se déploiera contre toute personne qui la détruirait.

---

(1) *BIFAO*, XLIV, p. 93 et s.

"Comme vit mon Maître, je te donnerai X." dit la formule: si l'auteur ne donne pas l'objet de son obligation, le Maître interviendra, de manière occulte, contre lui.

72.—C'est en faisant appel à cette notion de force occulte, que peut être expliqué le recours à une personne défunte, pour faire triompher son droit. Nous savons que ce type de recours était régulier dans l'Egypte pharaonique.

Mais la force occulte n'était pas seule en jeu. Le serment ayant créé le lien juridique, on pouvait en réclamer l'exécution en justice.

73.—Quand l'une et l'autre partie avaient prêté serment, que l'acte ou le droit étaient créés, pour l'une et l'autre, le procès pouvait être introduit. La prestation du serment est donc, au Nouvel Empire, l'héritage de l'époque où le différend ne portait pas sur la chose, mais sur la personne. La personne était mise en jeu par la puissance qu'elle pouvait appeler pour la soutenir. Celle qui appelait les dieux à son secours se mesurait valablement avec des puissances de même ordre. En d'autres termes, la personne était forte de l'appui de la collectivité, et c'était la tribu la plus puissante qui l'emportait. Les textes des Pyramides, témoins de cette première époque de la conscience égyptienne, expriment cette connaissance :

"Récitatif de l'Osiris-P : Tu es apparu en Roi du Sud et du Nord, parce que tu as réduit à ta puissance les dieux et leurs ka." [1]

Dans le parallèle de ce récitatif, on trouve également :

(1) Pyr. 776 *a* et *b*.

"Récitatif de Nout : tu es apparu en Roi de Basse Egypte : parce que tu as réduit à ta puissance les dieux, leurs ka, *leur héritage, leurs aliments, leurs biens.*

Nout fait qu'il soit fort et qu'il vive." [1]

Dans ces deux passages, l'autorité du Roi est nettement exprimée. Il vit, parce qu'il a la puissance, parce qu'il détient l'autorité sur les dieux.

74.—Autorité contre autorité, tel est le sens premier du double serment dans le procès égyptien. Nous avons eu l'occasion d'en analyser la teneur dans le procès rapporté par les textes des Pyramides.

Sa valeur n'a pas changé, à travers les siècles, et dans la stèle d'Ahmôsis I, la Reine prête serment pour arrêter un acte juridique en sa forme définitive. Le serment de la Reine comporte une particularité spéciale. Elle ne prend pas d'engagement. Elle se contente de faire sa déclaration, puis de prêter serment. C'est l'acte lui-même, le transport de la fonction sur sa tête, qu'elle s'engage à respecter. Elle fera durer, et veut que personne ne l'en empêche, un acte qui lui est purement profitable (la charge religieuse, qui constitue le côté actif, pour la Reine, de la fonction, n'était pas considéré par les Égyptiens comme une obligation, mais comme un honneur).

Sur la procédure oraculaire.

75.—La stèle d'Ahmôsis I est le premier document historique concernant la procédure oraculaire. Le dossier de

(1) *Ibid.*, 824 *a-d*.

cette procédure était déjà suffisamment alimenté par les témoignages recueillis par les professeurs Černý, Blackman et Gardiner, et nous possédions de nombreux éléments qui nous permettaient d'en restituer la portée. Mais c'est la première fois que l'on voit intervenir, dès la XVIIIe dynastie, l'oracle pour sanctionner un acte juridique authentique. La stèle de Kebsy ne contient rien de semblable et nous sommes ainsi autorisés à formuler l'hypothèse d'après laquelle la procédure oraculaire est une création du Nouvel Empire.

76.—Essayons de la caractériser. M. J. Vandier, dans son livre sur la *Religion égyptienne*, écrit au sujet de la procédure par oracles, le paragraphe suivant :

"*Le règne de la théocratie* (*1085 - 950*). Hérihor, devenu roi, reconnut, cependant, la suzeraineté d'un dynaste tanite, Smendès, qui tenait, peut-être, de sa femme, Tentamon, les droits qu'il prétendait avoir sur le gouvernement de l'Égypte entière. En fait, le pays était divisé en deux royaumes, mais il ne tarda pas à être unifié, à la suite d'une heureuse alliance matrimoniale, sous l'autorité d'un grand prêtre Pinédjem, époux de la princesse tanite Makarê'. Le règne des grands prêtres fut le règne de l'oracle. Sans doute, à l'époque ancienne, avait-on déjà eu recours à l'oracle, soit dans les circonstances exceptionnelles, en particulier pour régler, suivant les désirs du grand prêtre, une contestation dynastique, soit dans les difficultés les plus ordinaires de la vie, mais en dehors de tout cérémonial, un peu comme lorsque nous nous en remettons au hasard en jouant à pile ou face ; en tout cas, l'oracle n'avait jamais constitué un moyen de gouverner, comme il le devint à partir de la XXIe dynastie. Il est certain qu'un tel procédé cachait la grande faiblesse interne de la lignée des grands prêtres ; ceux-ci ne pouvaient faire accepter leurs décisions qu'en leur attribuant, au moyen d'un artifice, à la volonté divine. Amon exerçait son autorité dans tous les domaines, c'est-à-dire qu'il était, plus que jamais, considéré comme le dieu universel, on pourrait même dire comme le

dieu unique puisqu'il était le créateur, non seulement du monde et des hommes, mais aussi des dieux. Ceux-ci n'étaient, en effet, que les émanations de la substance créatrice d'Amon, et n'étaient adorés par les hommes qu'en raison de cette origine." [1]

77.—A ces considérations, la stèle d'Ahmôsis permet d'apporter la correction essentielle suivante. L'oracle dès le début de la XVIIIe dynastie intervient pour sanctionner une procédure solennelle cérémonielle.

Car il n'y a pas de différence essentielle entre la présentation d'un document authentique, à la statue du dieu, pour qu'il le sanctionne lors de sa fête de Khoiak, et la demande écrite, ou orale qui lui est faite. Peut-être sommes-nous à l'origine de ce phénomène très étrange, et les Égyptiens ont-ils pu demander au dieu, par l'intermédiaire matériel de sa statue, d'approuver leurs actes cérémoniels, et ensuite, de trancher les problèmes qui les tourmentaient, pour enfin, lui confier la décision de la succession dynastique.

78.—Que la logique de leur conception du monde les ait conduits à une telle attitude, il n'y a rien là qui puisse susciter l'étonnement. Le Roi est homme et dieu. Il est naturel qu'il recoure à ses pères pour justifier ses actes. Et il convient de séparer radicalement ce recours "régulier", à celui, simple manifestation de piété populaire, utilisé pour trancher les petits problèmes de la vie quotidienne. [2]

Le premier est normal ; il convient de le situer dans la procédure judiciaire et civile. Le second est extra-judiciaire, extra-civil.

---

(1) Vandier, *La Religion égyptienne*, p. 154-155.

(2) Cf. Les articles de Černý in *BIFAO* XXX, p. 491-6 ; XXXV, p. 41-58. Le second article établit l'existence de questions posées aux oracles par le menu peuple. M. Sauneron vient de me signaler la découverte de nouvelles questions aux oracles sur des ostraca inédits de Deir el Médineh.

A. Moret se posait la question, à propos d'une stèle de la XIXe dynastie découverte à Abydos, concernant la décision d'un oracle sur la propriété d'un certain Mesmen, du parallélisme possible du recours oraculaire et du recours civil. Nous aurions d'après lui une décision oraculaire dans un cas tranché par les juridictions civiles.(1) Moret se fondait sur l'identité du nom du titulaire de la stèle, et de celui impliqué dans le célèbre "*Procès de famille*", qu'il avait antérieurement étudié.

Mais, en l'absence de preuve de l'identité des personnages, une semblable conclusion est rien moins que certaine.

79.—La stèle d'Ahmôsis semble en tous cas déterminer les conditions du recours officiel à l'oracle. Seul, le Roi recourt à l'oracle, après avoir suivi la procédure normale. L'oracle doit donner son sens définitif à l'œuvre des hommes. Mais le système public de l'administration est ainsi édifié, que le Roi n'acceptera pas de décision oraculaire s'il ne l'a pas lui-même demandée, ou si elle n'a pas été provoquée par ses fonctionnaires responsables.

80.—Par contre, quand les particuliers écrivent une lettre aux morts, pour qu'ils interviennent en leur faveur pour supprimer une injustice qui leur est faite, ou quand ils posent une question de valeur judiciaire, ils espèrent que l'intervention, après avoir été déterminée auprès du tribunal divin, sera exécutée matériellement, et directement. Ils ne s'attendent pas à revoir délivrer un écrit dont ils pourront se prévaloir auprès des autorités civiles.

81.—Tel serait le premier état de la procédure oraculaire. Il est indéniable que la stèle de Mès, et l'inscription de Pinodjem sont révélatrices d'une autre situation, dans laquelle

(1) Moret, *Un jugement de dieu sous Ramsès II*, dans les *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres*, 1917, p. 157 et suiv. (Stèle du Caire nº 43649).

c'est l'autorité de la consultation oraculaire qui prévaut. Un tel phénomène est significatif. Il détermine l'affaiblissement de l'autorité civile, l'envahissement du domaine civil par le magique, une paralysie totale du progrès de la vie sociale. Que le Nouvel Empire ait été le témoin d'une telle stagnation, les indices en abondent. Il serait intéressant de retrouver les chaînons de l'évolution par lesquels le droit judiciaire a passé pour admettre un tel ordre judiciaire.

82.—Il y aurait ainsi dans le phénomène de la procédure oraculaire une renaissance d'un état d'esprit caractéristique des premières époques. On peut comprendre qu'il constitue une déformation grossière de cette première pensée animiste.

Pour essayer de retrouver celle-ci il faut retourner aux Textes des Pyramides. Voici ce qu'en dit L. Speleers :

"Une des nombreuses preuves de l'ingérence des dieux dans les affaires terrestres, sont les passages, où l'on parle du rôle des dieux par rapport à Osiris-roi . . . les dieux étaient possesseurs de la terre, mais ils sont devenus la "propriété" du roi, comme des ennemis qu'il a dépossédés de leur pouvoir et ce fait l'a rendu, justement, roi des deux Égyptes. C'est non seulement, une allusion au règne terrestre des dieux et au caractère divin du roi, mais encore aux luttes prédynastiques." (1)

Ainsi, M. Speleers se rallie à un courant moderne de la sociologie, laquelle, dans l'interprétation des mythes, voit le rappel d'incidents historiques qui ont marqué la conscience des peuples. Il ne nous appartient pas de discuter en détail cette théorie. Mais il semble sûr que le mythe contenu dans le texte des Pyramides a une valeur symbolique.

En procédant par oracles, on prend ce mythe au pied de la lettre.

(1) Speleers, *Comment faut-il lire les textes des Pyramides égyptiennes*, p. 98.

Le § 776, auquel se réfère M. Speleers, a déjà été cité par nous, ainsi que son parallèle, le § 824. (1)

Nous avons déjà établi le lien entre le Roi et les dieux, par le fait même qu'il participe à la vie, à ce souffle essentiel aux dieux. Si les humains participent à l'essence des dieux, par le phénomène de la Vie, il est naturel, dans la conception égyptienne, que la réciproque soit vraie, et que les dieux interviennent dans le domaine concret.

83.—Dans la communication de Moret, il fait une remarque qui pourrait servir à une recherche ultérieure sur le parallélisme des procédures. Nous avons déjà constaté le dualisme administratif civil et religieux, qui a ses racines au Moyen Empire, et qui est solidement charpenté dès le début du Nouvel Empire.

Moret disait :

"Nous connaissons mal l'organisation de la justice ecclésiastique ou ses rapports avec la justice royale; mais la stèle d'Abydos nous renseignera, car je crois pouvoir démontrer que l'arbitrage d'Ahmès I se rattache à son procès plaidé, à cette époque, devant les tribunaux royaux." (2)

84.—La division en juridiction religieuse, où aurait lieu couramment le recours à l'oracle, et juridiction administrative civile satisferait un besoin logique pour la détermination des catégories juridictionnelles de l'Égypte ancienne. Quand il s'agirait de biens rattachés au domaine éminent de temples, dès le début de la XVIIIe dynastie, la procédure oraculaire aurait été en vigueur. Dans le domaine civil pur, elle n'aurait pas été usitée. Toutefois, l'envahissement du civil par le religieux, aurait conduit, plus tard, à la prépondérance de la procédure oraculaire. Cette prépondérance aurait été la marque de la dégénérescence totale de la civilisation égyptienne.

(1) Voir supra, p. 334-335.

(2) Moret, *op. cit.*, p. 161.

85.—Il est curieux que nous ayons, dans le récit biographique de Nebounnef, sous Ramsès II, le témoignage de la consultation de l'oracle, à propos, justement de la nomination de Nebounnef à l'importante fonction de premier prophète d'Amon. (1) Après avoir déclaré à Nebounnef qu'il était déplacé des fonctions qu'il occupait à titre héréditaire, le Roi le nomme à sa nouvelle fonction. Mais cette fois, au lieu de procéder à la nomination, pour obtenir ensuite la confirmation oraculaire, comme l'a fait Ahmôsis I, il demande au dieu Amon tout d'abord, de choisir le premier prophète parmi les noms qu'il décline :

" 5 *Alors Sa Majesté lui dit : Tu es* (désormais) *Grand prêtre d'Amon. Ses trésors et ses greniers sont sous ton sceau.* 6 *Tu es le chef de son temple, tous ses [serviteurs ?] sont sous ton autorité. Quant au temple d'Hathor, dame de* 7 *Dendérah, il passera sous l'autorité [de ton fils], ainsi que les fonctions de tes pères et le siège que tu occupais.*

" 8 *Aussi vrai que m'aime Rê et que me loue mon père Amon, je lui ai nommé tout le personnel de la cour,* 9 *le chef des soldats ; lui furent nommés également les prophètes des dieux et les dignitaires de sa maison, alors qu'ils se tenaient devant sa face.* 10 *Il ne fut satisfait d'aucun d'eux, excepté quand je lui dis ton nom.*"

86.—La stèle rapporte en outre le cérémonial de la procédure oraculaire. Nous savons, par les savantes analyses de Blackman et Černý, que le dieu s'agitait sur les épaules des porteurs de sa statue.(2) A la suite de son émission d'oracle, la cour se prosternait et prononçait sa louange, et

(1) Cf. Sethe, *Die Berufung eines Hohenpriesters des Amon unter Ramses II*, *AZ*, 44, p. 30 ; et la traduction de Lefebvre, *Histoire des grands prêtres d'Amon*, p. 118-123.

(2) Au sujet du mouvement en avant, signifiant l'acceptation, et du mouvement en arrière, signifiant le refus, voir Blackman, *JEA* XI, p. 153-4, et surtout Černý, articles cités.

encensait le nouveau chef du temple en des termes véritablement superlatifs. Dans la même inscription de Nebounnef, nous lisons :

"Voici que les courtisans et le groupe des "Trente" louèrent ensemble la bonté de Sa Majesté, se prosternant de nombreuses fois devant ce dieu bon, l'adorant, satisfaisant [17] [*son uraeus qui est sur son front*], *priant devant sa face, exaltant ses esprits jusqu'à la hauteur du ciel."*

"Ils disent : O toi, chef d'Amon, qui sera jusqu'à la fin des temps, qu'il a suscité parmi les générations et les générations! Puisses-tu célébrer des jubilés [18] [*par millions, puissent les années être nombreuses*] *comme le sable* (*de la mer*) *!"*

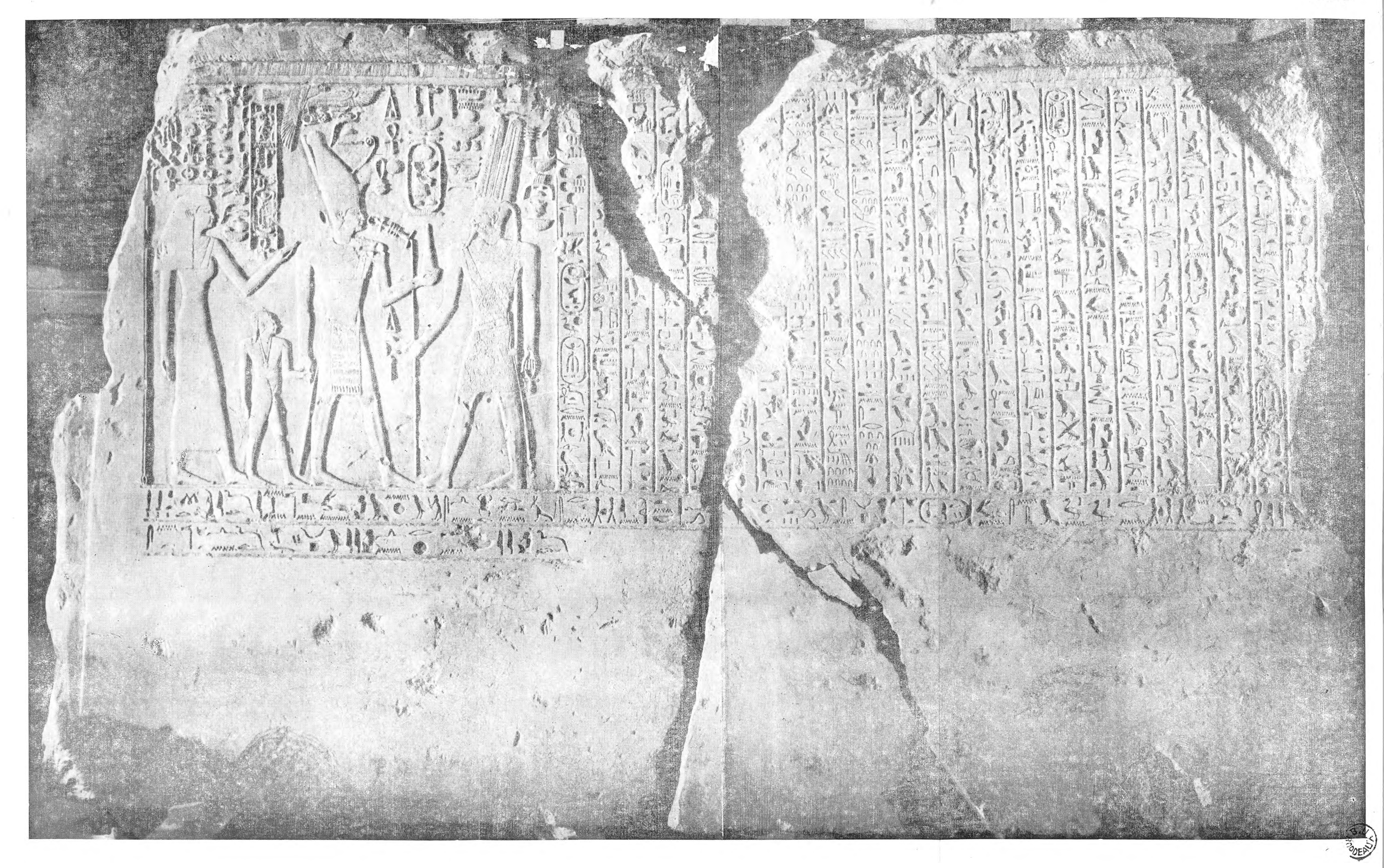
87.—Il n'y a rien à ajouter sur la signification de la procédure par oracle. Il faut attendre de découvrir des textes plus explicites sur le sens de la solution des litiges par des oracles pour leur accorder leur place précise dans la vie juridique égyptienne.

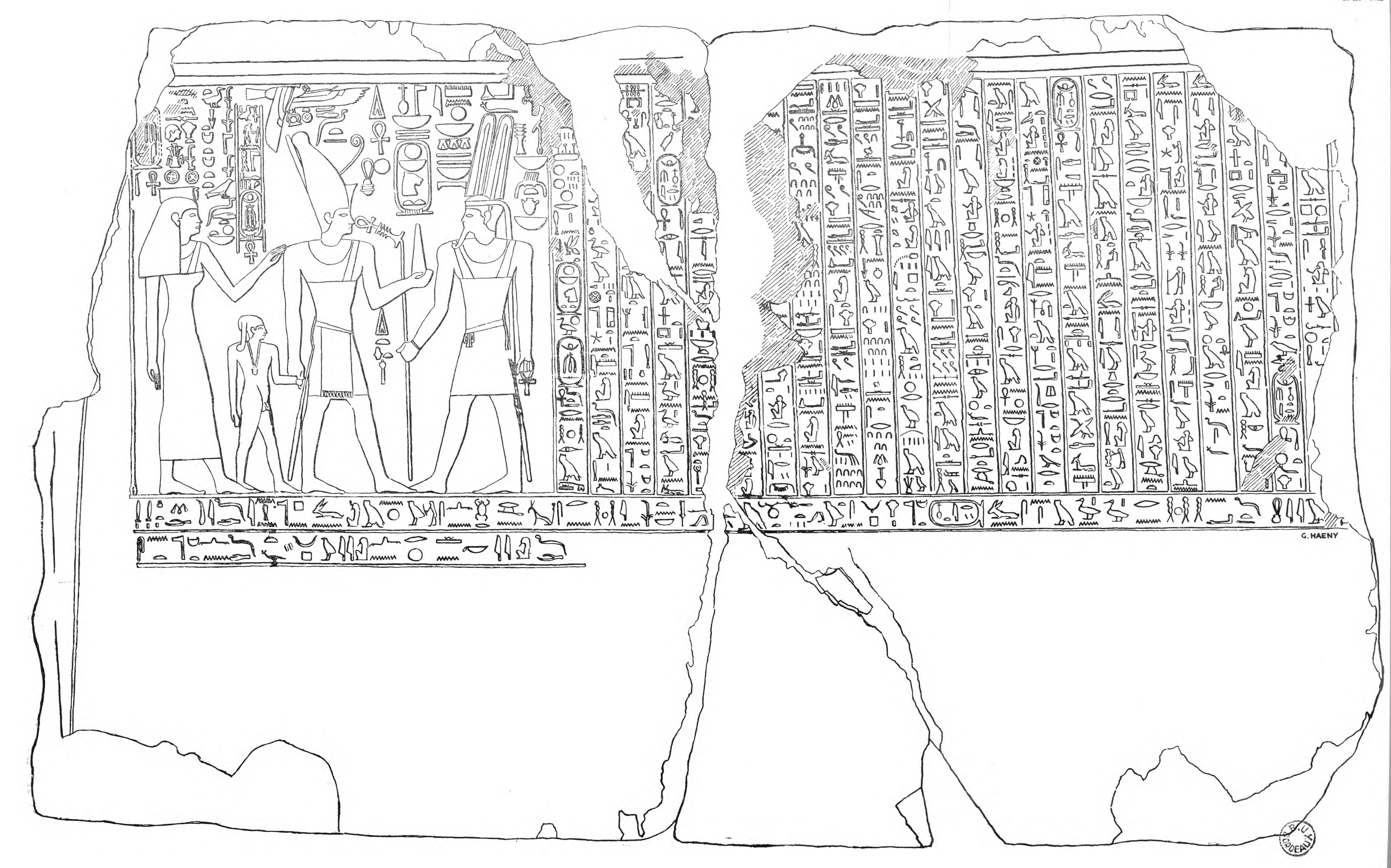
CONCLUSION

88.—La stèle d'Ahmôsis est d'un intérêt historique et juridique de tout premier ordre. Elle permet d'expliquer la nature de la cession de fonction religieuse au début du Nouvel Empire, et de là, de toucher du doigt un des éléments fondamentaux du système de la propriété de cette époque.

Elle est dépouillée de toute l'emphase qui rend difficile à apprécier les documents postérieurs. Grâce à elle, nous pouvons analyser le mécanisme de l'échange, et nous rendre compte, qu'après tout, avec des principes issus de l'animisme le plus primitif, les Égyptiens étaient parvenus à dégager la notion de valeur économique. Comme aujourd'hui, ils distinguaient entre l'ensemble de droits—notion purement juridique —et le but de ces droits, qui est la jouissance. Quand ces droits étaient purement usufruitaires, ils étaient cessibles, divisibles. Le fond était constamment soustrait à l'emprise privée. C'est là que réside l'originalité de la conception juridique égyptienne. Nous avons vu qu'il s'agit d'un principe d'extension du contrôle personnel du Roi. Droit personnel dans son essence, centraliste, il a été arrêté par la paralysie religieuse des dernières époques. Il ne s'agit pas d'accorder à une pure technique juridique une force créatrice. Celle-ci n'était que le résultat de tendances profondes, qui se sont révélées, dans le monde juridique, et qui permettent d'identifier le droit avec le système religieux et social. Cette technique a laissé sa trace dans la vie égyptienne, et a atteint plus tard le droit grec, comme les juristes l'ont plus d'une fois démontré.

Ibrahim Harari




G. HAENY

THE GROUPS WITH 𓄤 AND 𓂚 [1] IN THE LIGHT OF THE CAIRO CALENDAR No. 86637

BY

A. M. BAKIR

The purpose of this article is to discuss the groups with 𓄤 and 𓂚 which are found with certain associations in the so-called "Calendars of Lucky and Unlucky Days".[2]

In calendar II of Cairo no 86637 (herewith referred to as Cairo II) which I am in the course of editing 𓄤 and 𓂚 are grouped thus :

(*a*) beginning with 𓄤

1. 𓄤𓄤𓄤
2. 𓄤𓄤𓂚
3. 𓄤𓂚𓂚
4. 𓄤𓂚𓄤 (rare, two exx. only: vs vii, 1; vs ix, 5).

(*b*) beginning with 𓂚

1. 𓂚𓂚𓂚
2. 𓂚𓂚𓄤
3. 𓂚𓄤𓄤
4. 𓂚𓄤𓂚 (only one ex. rt ix, 11).,

Analogous groups occur in the parallel documents, P. Sallier IV and P. BM 10474. Although there are sometimes slight divergencies, yet they all have one point in common, namely, that all groups are tripartite, a fact which indicates a division of the date concerned into three parts.[3]

(1) Underlined signs and italicised days denote that they are rubrics in hieratic.

(2) These are: P. Sallier IV (= P. BM 10184); P. BM 10474.

(3) This phenomenon has been pointed out by different scholars, but its association with certain injunctions has not been studied, *see* note, p. 204 below.

Some attempts have been made to explain this phenomenon, and particularly the mark for "bad" or "unfavourable" (1), for this term is at variance in the calendars. P. Sallier IV, in particular, sometimes replaces *'ḥȝ* by *'ḥ'*, while Cairo II uses *'ḥȝ* and P. BM 10474 *'ḥ'*. (2) Whatever the implication of this mark may be, the fact remains that *'ḥȝ*, *'ḥ'* or *ḏw* (in Kahun) expresses a "state" opposite to that indicated by *nfr*.

In Cairo II the following pattern is used whenever an injunction as to what a person should do is made :

(*a*) [rt xxiv, 5] *Day 14* : Do not go out on it (*i.e.* on this day) at 'dawn'.

(*b*) [vs vii, 1] *Day 25* : Do not go out at the time of 'midday'.

(*c*) [rt iv, 5] *Day 8* : Do not go out on it at the time of 'darkness'.

Since the reader is in quotation (*a*) directed to stay home "at dawn", it is evident that "dawn" alone is "adverse", and that the other two parts of the day that follow it are "favourable". By the same mark, in quotation (*b*) only "midday" is "adverse", and the parts of the day preceding and following it are "propitious". Similarly, the time of "darkness" in quotation (*c*) is "bad", and the two parts of the day preceding it are "favourable".

When the entire day is adverse and one is told to abstain from going out during it, the injunctions are :

(*a*) [rt xxii, 11] *Day 26* : Do not go out on it until Rē' sets.

(1) Cf. W. Dawson, *Some Observations on the Egyptian Calendars of Lucky and Unlucky Days* (= *JEA* 12, 260 ff). Dawson cites all former works on the subject, to which I add: F. W. Read, *Egyptian Calendars of Lucky and Unlucky Days* (= *PSBA* (1916), 19-26 and 60-69).

(2) Should we include P. Kahun, the sign *ḏw* was used to indicate the "bad" day.

(*b*) [rt xxvii, 1 and 2] *Day 21* : Do not see light.

(*c*) [vs iii, 5] *Day 7* : Do not go out of your house during day-time.

or,

[rt iv, 1 - v, 1] *Day 2* : Do not go out on it spend the day (indoors) until Rē' sets.

The treble *'ḥȝ* does not emphasize the unfavourable nature of the day, but indicates that each of the three component parts of the day is adverse. That only the day-time is meant, is clearly shown by the wording of the injunctions : "until Rē' sets", *i.e.* from sunrise to sunset ; "do not see light", *i.e.* keep indoors throughout day-time ; *m wršy* "during day-time" is self-explanatory.

Again, in Cairo II, some groups help to determine the meaning of *mšrw* and *'ḥ'w* (var. *'ḥ'y*). We find :

(*a*) [rt x, 5] *Day 15* : Do not go out of your house (1)

(*b*) [rt xix, 3 - 4] *Day 21* : Do not go out of your house of the day.

or,

[rt xviii, 8-9] *Day 17* : Do not go out on this day.

(1) This is, unfortunately, an isolated example.

Since in (*a*) the last two parts of the day-time are "adverse", and the reader is advised to refrain from going out during *mšrw*, it follows that *mšrw* extends from "midday" (*mtrt*) to sunset or "darkness" (*grḥ*). In (*b*) the first two divisions of the day-time are "unfavourable", hence the period named *'ḥ'y* (var. *'ḥ'w*), during which one is to remain indoors (or inactive), must cover the time from (*ḥḏ-tꜣ*) to noon (*mtrt*).

In Cairo I, however, the dates are explicitly divided into two "halves" (*gs*) : day-time and night-time.[1]

A. M. Bakir

(1) I intend to discuss this problem in the forthcoming book.

REPORT ON THE EXCAVATIONS OF THE DEPARTMENT OF ANTIQUITIES

AT

EZBET RUSHDI

BY

SHEHATA ADAM

On the 24th of December 1950, a short time after my arrival at Zagazig to hold the post of inspector of the Eastern Delta zone, I received a message from the ghaffir at Qantir-Tell Ed-Dab'a area, of the discovery of a granite statue at Ezbet Rushdi El-Saghira.[1] The ghaffir related to me that land, which was owned by a notable landlord of the district, was being levelled that day, without the permission of our Department, when the scraper hit the statue. The workmen, for fear of interruption of their work, soon dragged the statue, although it was rather heavy, away from where it was found. While the removal was being done, the ghaffir passed by in his inspection of the site. He saw the statue being dragged to the ezbet, and was finally able to save it.

The land in which the statue was found lies just north-east of Ezbet Rushdi El-Saghira (pl. I). It covers a little more than 5 *feddans* and was a little higher than the land around it. The owner, for the purpose of facilitating the irrigation of his land, started to level it off about one metre below the former level. This resulted in the uncovering of the granite statue. The hole from which the statue was taken was soon filled by the workers so that the ghaffir and I had to look over the entire surface of the ground for any traces

(1) Ezbet Rushdi El-Saghira (the small) is situated east of Es-Sama'na canal. It must be distinguished from Ezbet Rushdi El-Kebira (the large west of the canal (*see* pl. I).

that might guide us to the spot. The workmen as well as the owner of the land refused to admit that the statue had been found on their land and in consequence refused to give us any information. Nevertheless I was able to discern the spot where the statue was found when I noticed the marks of the scraper having been turned in circles at a certain point in the centre of the field instead of proceeding the usual parallel lines, thus indicating that here earth had been brought to fill a depression. The digging which I did later in this spot proved that I was not mistaken.

Soundings and Excavations.

I started digging in this area of the 5 *feddans* in October 1951 by making soundings by means of the usual parallel and crosswise trenches. These soundings I continued for only 15 days. Then I stopped the work and reported to the Department that the ground contained mud-brick buildings which should be unearthed by excavation requiring more money than was then available. My proposal was approved and then I began excavating the entire area, beginning at the spot where the statue was found.

Discoveries.

I divide the report on these excavations into three parts:

(1) The temple of the Middle Kingdom and the objects found in the temple.

(2) Houses of the same period unearthed east and west of the temple.

(3) Pottery and scarabs.

1. The Temple of Amenemhat I

It is well known that the kings of the Middle Kingdom, especially of the XIIth Dynasty, paid great attention to the building of temples for local gods in Egypt. But unfortunately all the temples known heretofore were destroyed to such an extent that only traces of their existence remained. These

temples were either destroyed in the time of the Hyksos occupation or disappeared when buildings of the New Kingdom and later epochs were, in several cases, built within their precincts. The architects of the New Kingdom particularly were forced to remove the earlier mediocre buildings in order to build new huge monuments.[1]

It is in the Fayûm alone that a considerable part of a Middle Kingdom temple has been found. This was discovered in 1936 by Vogliano who was working for the University of Milano at Mâdi in the Fayûm and it has been called the only surviving example of a temple of this era.[2] It was built by Amenemhat III and Amenemhat IV for Renutet, the goddess of the harvest, Horus and Sobek, but it is of modest dimensions. It consists only of a hypostyle hall containing two papyriform columns, a vestibule and three sanctuaries for the three deities.

At Hermopolis a German expedition in 1951-1952 uncovered a portal and a court of a Middle Kingdom temple built for the god Thot.[3]

Thus the ground plan of a complete temple from the Middle Kingdom has never been found intact. It was at Ezbet Rushdi El-Saghira that I was able during the seasons of 1951-1952 and 1954 to excavate the first nearly completely preserved ground plan of a Middle Kingdom temple. As I shall try to show later on, this temple was built by Amenemhat I, the founder of the XIIth Dynasty. In the following pages I shall give a description of the newly discovered temple, then a résumé the objects found inside it, and finally I shall state why I believe the temple is to be attributed to Amenemhat I.

As chance would have it the digging started in the sanctuary (1951 and 1952), next came the hypostyle hall (1952) and finally the outer court and entrance (1954).

---

(1) Cf. J. Vandier, *Manuel d'archéologie égyptienne*, II, pp. 595 ff.

(2) *Ibid.*, pp. 619 f.

(3) *Ibid.*, pp. 624 ff.

The temple (pls. II and III) covered an area 1286·5 square ms. The length of the temple was 41·5 ms. and the breadth was 31 ms. Parts of the southern and eastern outer walls were broken up. After passing through the court (A) we came through an opening to the hypostyle hall (B) which contained six limestone columns. The bases of only five columns now remain. The sixth base had been removed in later construction (pl. IV). The columns are arranged in two paralled rows of three columns each. The base of the column in the middle of the front row is the one missing. The hypostyle hall was built on fine yellowish sand which was placed on the virgin soil. On this sand were erected the six columns which supported the roof. The thickness of the sand is about 80 cm. On the sand a layer of mud 10 cm. thick was placed as a floor for the hall. The level of the floor of the hypostyle hall is roughly 50 cm. higher than the level of the floor of the court. It is possible that there was a slight inclined ramp between the court and the hypostyle hall.

The bases show that the columns of the hypostyle hall were round. Since the papyriform type is the one that outweighs any other, they were probably of this form. From the architectural point of view the bases are similar to the bases in the temple of Montuhotep at Deir El-Bahari, except that the latter carried eight sided pillars.(1) Between the hypostyle hall and the sanctuary there was a doorway of which there remains now only a limestone threshold (pl. IV, A). This threshold was originally for a single-panel wooden door which swung to the right as one entered. This door closed the only entrance to the area of the sanctuary of the temple. This sanctuary (pl. III, C) had a chapel flanking it on each side (D and E). The mud-brick walls of the two chapels were plastered and much of the plaster still remains on them (cf. pl. V, B). The walls of the sanctuary were not in a

(1) Cf. E. Naville, *The XIth Dynasty Temple at Deir El-Bahari*, II, pl. III.

good state of preservation (pl. V, A), and I did not detect any plaster still remaining. But I believe that they were also plastered like the walls of the two chapels. Like the hypostyle hall, the floor of the sanctuary and the chapels had a layer of mud 10 cm. thick. Around both sides and the back of the sanctuary and the two chapels there is an inaccessible passage, 1·10 ms. wide (pls. II and III, F), so that the outer walls of the temple in this part plays the role of a temenos wall.

The passage (F) was found all filled up with sand of the same quality as the sand used in the foundation of the hypostyle hall, but only to a height of 20 cm. The passage serves as a space between the thick outer walls of the temple and the walls of the sanctuary and the two chapels. It appears that the passage was fully filled up with sand to the original height of the walls of the temple, and this might have been intended to give solidity to the structure of the inner rooms in this part of the temple.

The temple in later times was used for some domestic purpose, probably as a private bath or mansion. The eastern wall of the hypostyle hall was cut and a limestone drain was set in (cf. pls. II and IV, A). This drain (pl. II, 1) poured into a rectangular basin (pl. II, 2) also of limestone, placed exactly in the spot where the above-mentioned missing column stood. The drain passes between the two rows of columns to the basin which was itself cut from a very heavy block. From this basin runs another wider, semicircular drain (pls. II, 3 and IV, B) which turns towards the doorway between the hypostyle hall and the court. This latter drain is cut from another heavy piece of stone, bearing a bas-relief on one of its sides. It derives from a much earlier monument. It was also set upon two inscribed limestone slabs used as a foundation. In the space between the hall and the court another limestone block, also part of the drain was found displaced and upside down. It also bears a bas-relief on one of its sides. All these inscribed blocks, reused in the drain, belong to an Old Kingdom monument as will appear below.

A semicircular mud-brick structure consisting of only one vertical course of bricks was found in the court near the doorway (pl. II, 4). Evidence of firing was noticed on the bricks and a piece of a pottery jar was found on the surface. This structure may have been the furnace for heating water for bathing (?).

Another part of the limestone drain, also unearthed (pl. II, 5), shows that the drain passed through the court (A) and the doorway of the temple.

I dug all around the whole drain and found many limestone chips. The drain itself is roughly made and ill-proportioned.

Objects found in the Temple:

A.—*In the Sanctuary* (C).

In the sanctuary I found a large limestone block (120 × 80 × 45 cm.) and a granite royal statue (cf. pls. V, A and VI, A). The statue is a grey-blue granite, lifesize, seated statue of an unknown king with a pleated royal kilt and a plain belt. The side of the seat is outlined with the conventional border decoration surrounding the sign of the union of the plants of the Two Lands. The rear of the seat is preserved to its full height while the front is missing including the feet and the lower calves of the statue. The total height of the statue is 96 cm.

The statue which had been found by the workers of the landowner must also have been in the sanctuary where I started my digging. This statue (pl. XIII, A) is also a grey-blue granite, lifesize, seated statue of an unknown king with a pleated kilt. The preserved side and back of the seat is outlined with the conventional decoration of the façade of a palace. The rear and the right side of the seat is preserved to the full height, but the front is missing including the feet of the statue and part of the lower calves. The statue is broken at the waist, the left arm and the left leg are missing entirely. The height of the seat is 70 cm. The total height of the statue is 90 cm.

B.—*In the Hypostyle Hall* (B).

The following objects were found in the Hypostyle Hall:

1. Statue of "Ankh-Ḥor".

It is part of a seated dark grey schist statue of an officia named Ankh-Ḥor (pls. VI, B and VII, A and B). The statue is broken at the waist and only the lower part was found. The present total height is 23·3 cm. The height of the base is 4 cm. The breadth of the base is 10·7 cm. The total thickness front to back at the base is 22 cm.

The throne bears an inscription on each side. On the right side (pl. IX) we have:

"Honoured by Osiris, the mayor, the superintendent of administration,[1] *Ankh-Ḥor, the blessed."*

On the left side (pl. VII, B) we have:

"Honoured by the king of Upper and Lower Egypt, Sḥtp-ỉb-Rʿ, the blessed, the mayor Ankh-Ḥor, the blessed." [2]

2. Statue of "Imn(y)".

It is part of a brown sandstone statue of an official (pls. VI, B and VII, C). Only the torso remains. The total height of the fragment is 16 cm. The breadth is 10·5 cm. The hands

(1) For the title *imy-r gs-pr* cf. *Wb.*, V, 198, 6. V. Loret, translates *gs-pr* "région désertique", V. Loret, *La Résine de Térébinthe (Sonter) chez les Anciens Êgyptiens*, in *Rech. d'Arch. de Phil. et d'Hist.* (Le Caire 1949), pp. 42 ff.

(2) The name of king *Sḥtp-ỉb-Rʿ*, is written in the cartouche mistakably from right to left instead of from left to right, and the letters are not well arranged. The [hieroglyph] is not well incised while the [hieroglyph] and [hieroglyph] are badly placed (*see* pl. VII, B).

stretch palm down on the kilt. A column of inscription of the kilt reads as follows:

"Honoured by Ptah, the hereditary prince, the mayor, overseer of the temple, Imn (y), the blessed." (1)

3. Statue of the scribe "Senusert".

It is of a fine grey limestone, the squatting statuette of a scribe of recruits called Senusert (pls. VI, B and VII, C). The upper part and the left arm are missing. A part of the left hand still remains resting on the knee. The right arm remains. The total height of the fragment at the back is 9 cm. The height of the base is 2.5 cm. The thickness front to back at the base is 12.5 cm. It contains the following three lines of inscription.

On the base we have between two horizontal lines:

On the statuette itself we have also between horizontal lines:

"Honoured by the king of Upper and Lower Egypt Shtp-ib [Rˁ], the scribe of recruits, Senusert, born of Iwnw-t, (2) *the blessed, possessor of honour."*

4. The statue of the seal bearer "Imny".

It is a grey squatting statue of a high official called Imny (pls. VIII, A and B). The upper part above the waist is missing. The total height of the remainder is 24 cm. The height of

(1) The name *'Imn (y)* is the name suggested because after the lips of the two can be seen, and I estimate the missing portion of the line to admit this addition (cf. pl. VII, *C*).

(2) The name *'Iwnw.t* must be the name of a woman. Cf. H. Ranke, *Personennamen* I, 18, 3. After *ir n* the name is regularly of mother. Cf. A. Gardiner, *Egyptian Grammar*, ² § 361 and p. 279, nº 12; cf. also W. Hayes, *A pap. of the late Middle Kingdom in the Brooklyn Museum* (1955), p. 19.

the base is 6 cm. The breadth of the base in front is 28·5, and the length of the base is 31·5 cm. The statue has six vertical lines of inscription on the lap and a horizontal line on the base which reads as follows:

"May the king be gracious and give (to) Edjo, the lady of Imt (1) *that she may give invocation offerings (consisting of) bread, beer, cattle and fowl, alabaster and clothing, together with incense, ointment and every good and pure thing on which a god lives to the Ka of the hereditary prince, the mayor, the seal-bearer of the King of Lower Egypt, the sole companion, he who is over the secrets* (2) *of the Temple of Upper Egypt, the companion of Horus who is dwelling* (3) *in the palace, the overseer of the treasure, Imny, born of Itf, the blessed."* (4)

"Honoured by the great god, lord of heaven, for the Ka of the overseer of the treasure, Imny born of Itf, the blessed."

(1) var, is the metropolis of the XIXth nome of Lower Egypt, now "Tell Faraˁon" in the Eastern Delta, about 14 kms. south of Tanis and 15 kms. north of Esbet Rushdi, cf. Ahmed Kamal, *Tell Farˁon, Ann. Serv.*, III, 7 ff.; A. Gardiner, *JEA*, V, 244 and *Ancient Egyptian Onomastica*, II, 170*f. Also cf. P. Lacau et H. Chevrier, *Une Chapelle de Sésostris 1er à Karnak*, p. 237.

(2) For the title *ḥry-sštꜣ*, cf. *Wb.*, IV, 299.

(3) *ḥry-ib*, "who is at a town", localising deities worshipped away from their own home. After A. Gardiner, *Egyptian Grammar*, p. 582. Also cf. *Wb.*, III, 138. "Horus who is dwelling in the palace" may also refer to the king.

(4) Imeny's filiation is by his mother *Itf*. This is not common but it is not peculiar. *See* n. 2 p. 214 above and also cf. H. Gauthier, *Le Livre des Rois d'Égypte*, I, 265 and 264.

5. A stela of the king Senusert III.

It is a stela of soft limestone, 33 cm. long, 24 cm. broad and 7 cm. thick. It contains eight horizontal hieroglyphic lines (pl. IX) and is dated in the fifth year of the reign of the king Senusert III. The stela begins with the *ḥ3t-sp* formula, then it commemorates a deed which is somewhat obscure, then follow the names and titles of the officials under the charge of whom the deed was executed. Here is a possible translation:

"Year 5, second month of the harvest season, day 20 under the majesty of the Horus: "*nṯr-ḫprw*"; the Two Ladies "*nṯr-mswt*"; king of Upper and Lower Egypt *Ḫ*ʿ. *k3w. R*ʿ; son of Re "Senusert", living forever. The temple settlement of Amenemhat, the blessed, of *R3 w3ty*,[1] which is in the waters of this town, north of the temple of *R3-w3ty-ḥty* was enlarged (lit. filled) [2] 26 cubits, (under the charge of) the governor, the assistant treasurer, the *sm*-priest, 'Ip; the overseer of the *w*ʿ*rt* (district), Ḥor-[m]-sa-f; the custodian of works ( ), the domestic of the reis (?), [3] Sa-sobek; the governor of this town, Horemhat, the younger, son of Horemhat, the elder".

6. Two fragments of statuettes of unknown persons.

The first fragment 4 cm. high is the upper part of the torso of a hard grey limestone statuette of an unknown person,

(1) *Wb.*, II, 394 mentions only *R3w3t* . The name appears here for the first time.

(2) *mḥ-n ḥt*, Sḏm. n+nom. Subj. lit. "the temple estate (cf. *Wb.*, II, p. 397, 7) was filled". It has the sense of "to enlarge". Thus it is possible that to the estate of the temple which was situated in the waters of the town (probably means "in the irrigation area of the town", cf. BATISCOMBE GUNN, *The Stela of Apries at Mîtrahîna, Ann. Serv.*, XXVII, pp. 217 ff.) were donated 26 cubits square (probably 26 by 1) of land. may mean "square cubit", cf. F. L. GRIFFITH, *Notes on Egyptian Weights and Measures, PSBA*, XIV, 410 ff. Also cf. H. A. GARDINER, *Egyptian Grammar*, ², § 266, 3.

(3) Cf. the title "*S̱d3wty ḫry n imy-r sḏ3wt*", "assistant treasurer of the overseer of treasure", in GARDINER-PEET-ČERNÝ, *Inscriptions of Sinai*, II, (1955), p. 16. Apparently here "assistant treasurer (of the) *Sm*-priest" or "assistant treasurer (and) *Sm*-priest."

(4) For the title cf. *Ibid.*, pp. 18 and 67, n. L.

probably a priest[1] (pl. X, A). The second is of a black granite seated statuette also of an unknown person. Of this statuette only the base and the feet were found. The total height of the preserved part is 6 cm. The base is 3·5 cm. high, 10 cm. broad and 9 cm. long (pl. VI, B).

7. An offering table.

Besides the above-mentioned objects a rectangular uninscribed limestone offering table was also found in the hypostyle hall of the temple. It is 18 cm. high, 32 cm. broad and 54 cm. long (pl. XIV, A).

The blocks re-used in the drain.

These, as I have mentioned above, are four pieces of limestone, two blocks and two slabs. All, in my opinion, derive from an Old Kingdom monument. The first block (120×50×45 cm.) is the block which came out of the basin (pl. XI, A). On one of its sides the sign and the Isis knot alternate symmetrically in three registers. On the top appears the foot of a person.

This block was set up on two slabs used as a foundation. One (pl. XI, A) bears the following inscription: ← "..., *a chief of the royal palace of Uni, the follower* ..." Below this in bas-relief there are two men standing as if rowing or poling beneath what seems to be the mast of a ship. Behind them are two other standing men depicted in a large size with their arms behind them as though pulling (?). The second slab 70×60×15 cm. (pls. XI, B and XII, A) shows a *sm*-priest facing left and holding up in his right hand a fan and in his left a piece of cloth. Behind him are the words and . Two other priests face to the right with their hands raised in adoration.

(1) The figure is wrapped in a robe, with the left hand on the chest.

The fourth block is a long piece of stone 105×75×45 cm. which was found detached from the drain of which it was once a part and lying upside down. On one of its sides the conventional Old Kingdom scene of bulls and cows crossing a river between two papyrus boats (pl. XI, C and XII, B) is depicted. Only the stern of one boat and the prow of the other are visible at the ends of the block.

All the inscriptions on these four blocks are in bas-relief.

2. Middle Kingdom Houses

A.—*East of the Temple.*

The area to the east of the temple was found full of potsherds and traces of mud brick buildings. As can be judged by the pottery found here which is typically Middle Kingdom (pl. XV, 3), these houses undoubtedly are of the same period as the temple. At a distance of about 100 metres east of the temple the remains of one of these houses, the walls of which were also built of mud bricks (pl. XVIII), were found. This must have been inhabited by wealthy people or high officials of the town. The main entrance has not yet been dug out owing to the cultivated land upon which I could not encroach. However, the unearthed part of the house shows how wealthy the inhabitant was. In fact, if we said that he may have been the king himself we would not be exceeding the truth. In the plan (pl. XVII) one can see a rectangular court (A) from the inner side of which open three doorways. The one in the centre is the main one. It leads to a large hall (B) in the centre of which lies a limestone base of the column which supported the ceiling. This central doorway had a limestone threshold the two sockets of which show that the door here consists of two leaves.

Two chambers (C and D) flank the central hall. We can enter both either from the outer court or from inside the hall itself. In both cases one steps over limestone thresholds. A door at the rear of the hall led to another court (or perhaps a chamber), the walls of which were found broken up. A door in the end of the outside court (A) leads to another chamber (F). Room (E) was found to be inaccessible from the adjacent rooms and it may have been used as a cellar.

Traces of a conflagration were found on the walls and the floor of the outer court (A), the hall (B) and rooms (C, D and E). The conflagration must have been greater in the court since the debris here was all blackened so that one can imagine that the walls fell in as a result of the conflagration itself.

In these houses was found a rectangular alabaster offering table, roughly 35×10 cm. which had disintegrated (pl. XIV, B).

B.—*West of the Temple.*

West of the temple I unearthed in 1954-1955 the remains of other mud-brick houses. These proved to be of the modest type east of the temple with the exception of the above described house (pls. XVII, XVIII). Of these houses three walls of a chamber, each approximately three metres thick, were found. One of them (pl. XIX, A) extends southward and continues into the neighbouring field where we noticed that the crops grew badly. On the floor we found very deep oblong jars, large and small of the type common in the XIIth Dynasty (pls. XIX, B and XX, B). One jar was found turned upside down (pl. XX, B). A circular structure roughly 1·50 m. in diametre built of one thickness of mud-bricks placed horizontally was found in a corner (pl. XX, C). This may have been an oven. In the debris near the surface of the wall of the oven a scarab of king Khyan was found (pl. X, B).

3. Pottery and Scarabs

The Pottery.

Middle Kingdom as well as Hyksos types of pottery were discovered during the excavations. In addition to the above-mentioned oblong jars, some pots, vases and cups were found (pl. XV, 3). These are typically Middle Kingdom and can

be assigned to the XIIth Dynasty.[1] Within the thick walls of the buildings west of the temple, the well-known types of plain red and black-incised ware (pl. XV, 1, 2) were also found. These were found heaped all together in one collection. Other specimens of the same type were discovered in 1952 within the eastern wall of the temple. Naville found the same two types of ware at Tell Ed-Dabʿa in the same district.[2]

These types of plain red and black-incised ware are thought to have been imported to Egypt through trade during the Middle Kingdom. But having been found in the debris and at a level higher than the level of the floor of both the temple and the surrounding houses, the ware ought here to be attributed to Hyksos times.[3] This ware with the scarab of Khyan indicates undoubtedly that the site was inhabited in Hyksos times.

The Scarabs.

Five scarabs were found. One (pl. XVI, bottom, 1) is decorated with the symbols for "life" and "good" incised in a symmetrical design with the letter "R" on the top. The second (pl. XVI, bottom, 2) has the sign for "good" and the "crown" of Lower Egypt set upon the *nb*-sign, with another ⌣ inverted on the top. The third (pl. XVI, bottom, 3) is decorated with flowers in a symmetrical design.

These three scarabs are in faience and typically may be assigned to the Middle Kingdom or the Hyksos period.[4]

(1) For the similar pottery, cf. R. Engelbach, *Riqqeh and Memphis*, VI, pls. XXIX, XXX; J. E. Quibell, *El Kab*, London 1898, pls. XVI-XVII.

(2) E. Naville, *The Mound of the Jew and the City of Onias*, p. 9 and *The Shrine of Saft El Henneh and the Land of Goshen*, p. 21.

(3) On this kind of ware cf. H. J. Kantor ; "*The Chronology of Egypt and its Correlation with that of other parts of the Near East in the Periods before the late Bronze Age*", in *Relative Chronologies in Old World Archeology* (Chicago, 1953), pp. 12 ff. and fig. 1.

(4) These scarabs were found scattered in the debris, I doubt very much that they belong to the XIIth Dynasty and rather prefer to attribute them to the XIIIth Dynasty or to the second Intermediate Period.

The fourth scarab is the one which has been noted above as bearing the name of king Khyan incised on its base preceded by the word *ḥkꜣ ḫꜣswt* (pl. X, B). This was the only one found definitely of the Hyksos period.

Another scarab which was also found, is a small faience scarab bearing no insciption (pl. X, A).

A fragment with inscription.

Outside the temple a limestone fragment 10 cm. long was found in the debris. It bears a short incomplete line of inscription (pl. X, A and C) as follows:

"*May the king be gracious and give* (*to*) *Sobek, Rn* [*wt* (*?*), *I*] *mny, honoured . . .* "

Commentary

I have above attributed the construction of the newly discovered temple to Amenemhat I, the founder of the XIIth Dynasty. This is deduced from the following facts. The above-mentioned stela of Senusert III, which was discovered in the hypostyle hall, speaks of a "temple of Amenemhat, the blessed". Senusert III was preceded by two kings bearing the name Amenemhat, namely Amenemhat I and Amenemhat II. In the hypostyle hall of the temple two statues were found inscribed with the prenomen of king Amenemhat I. These are the statues of the scribe Senusert and the statue of Ankh-Ḥor.

The name of Amenemhat II does not appear on any other statue found in the temple of Ezbet Rushdi. At the same time no traces were discovered here to show any activity of Amenemhat II. On the other hand Amenemhat I left us a granite portal at Khataʿna.[1] A lifesize granite statue of the

(1) Cf. E. Naville, *op. cit.*, p. 22 and L. Habachi, "*Khataʿna-Qantir : Importance*", *Ann. Serv.*, LII, pp. 448 ff. and pls. III, IV.

same king, now in the Cairo Museum, was also found at this site.[1] The granite portal is believed to be the portal of a temple or a palace renewed by Senusert III.[2] In general it is known that Amenemhat I was famous for building monuments for local gods in Lower Egypt.

From the architectural point of view I noticed that the bases of the columns of the hypostyle hall of the temple of Ezbet Rushdi as well as the threshold of the doorway of the sanctuary, as previously stated, approach in technique those in the temple of Montuhotep at Deir El-Bahari.[3] This would indicate that the temple was built at the beginning of the XIIth dynasty rather than at any time later. Thus we are led to the conclusion that the temple of Ezbet Rushdi was built by Amenemhat I and not by Amenemhat II or any other king of the XIIth Dynasty.

Doubtless the statues and the offering table found in the temple date to the Middle Kingdom, presumably to the XIIth Dynasty. The statues of Ankh-Ḥor and Senusert already bear the name of Amenemhat I. The sandstone statue of Imen(y) also probably date to this reign. The big granite statue of Imeny technically belongs, in my opinion, to a time later, likely to the reign of Amenemhat III.[4]

The statue which was found in the sanctuary as well as the statue found by the landowner may belong to Amenemhat I or any other king of the XIIth Dynasty. The latter appears to be a dyad. The preserved part of the seat of the left side of the statue is larger than the side to the right. The incomplete decoration on the back of the seat also proved that nearly half of the seat is missing. This half may have been the statue of the king's wife or probably of a deity.[5]

---

(1) *Ibid.*, pp. 452 f.
(2) *Ibid.*, pp. 456.
(3) *See* n. 1, p. 210.
(4) This statue, if compared with the other inscribed statues found in the hypostyle hall, is not only bigger in size, but its sculpture and inscription are more artistic.
(5) One rather expects to find in the sanctuary of a temple statues of deities.

Unfortunately, the antiquities found did not reveal to us the name of the god to whom the temple was consecrated. The gods Ptah and Osiris mentioned on the statues of the officials, which were found in the temple, are universal gods. The goddess *Wꜣdt* mentioned on the statue of Imeny, is the goddess of Imt (Nebesheh), 15 kms. north of Ezbet Rushdi. On the fragment (pl. X, C) appear the names of Sobek and probably also Renutet (?). Have we here the trinity of the Fayûm, Sobek, Renutet and Horus ? Are the three chapels of the temple of Ezbet Rushdi dedicated to these three deities ? Such questions cannot be answered. The local god or gods of this town in the Middle Kingdom remain undetermined.

The ancient name of this town is also still unrevealed by the discoveries. Labib Habachi gives *"Khentishe-en-per ʿa"*, as a part of the name of the town in the Middle Kingdom.[1] In the above-mentioned stela of Senusert III, we pick up the name [hieroglyphs] mentioned twice "the temple settlement . . . of *Rꜣwꜣty*, which is in the waters of this town, north of the temple of *Rꜣwꜣty-ẖti*". [hieroglyphs] may be the ancient civil name of the city. The name might have meant "(the city at) the mouth or entrance of the two roads" فم الطريقين [2]

Senusert III who renewed the portal of Amenemhat I at Khataʿna had also, as appears from the stela, made a contribution to the temple or temple estate of Amenemhat I. The deed was accomplished under the charge of different officials, religious, administrative and architectural. However there is no doubt that Senusert III was responsible for some activity in this town as proved at least by his inscription on the granite portal of Khataʿna and by the stela offered to the temple of Ezbet Rushdi.

---

(1) *Op. cit.*, pp. 459 f, 468 f.
(2) Like فم الخليج a locality in Cairo.

At a time posterior to the Middle Kingdom it seems that the temple lost its original function. A drain with a basin was set up and a column base was removed. This probably occurred in the New Kingdom. [1]

The four blocks reused in the drain could be assigned to the Old Kingdom. The relief on these blocks is typically of this period. In particular it resembles the relief of the Vth and VIth Dynasties. The scene of the bulls and cows crossing water is shown in a similar way on the walls of the tomb of Ti and the tomb of Meḥu at Saqqara. The number of bulls and cows on our block exceeds the number in the similar scenes in the above-mentioned tombs, as personally observed by me. One of the slabs, as we have seen, speaks of a royal palace of "Uni". "Uni" might have been one of the still unidentified kings of the Old Kingdom.

Apparently, these blocks belonged to a tomb of someone who lived in the reign of this king. We have at least one of his titles, "Chief of the royal palace" from which we know that he was one of the high officials. The tomb must have been a large one, as at last two of the blocks would indicate. Whether the tomb was originally at Saqqara or in its vicinity, as we might suppose, or around the site of Ezbet Rushdi, it is not possible to tell. The distance between Saqqara and Ezbet Rushdi is more than 120 kms. I doubt very much that such blocks were transported from a monument at Saqqara or any other site in its vicinity to Ezbet Rushdi. In my opinion the monument to which these blocks belonged was in the environs of Ezbet Rushdi. [2] On the other hand the

(1) M. Labib Habachi discovered at Qantir some years ago a drain which he dates to the New Kingdom. Our drain resembles the Qantir drain in shape and design. It is thus probable that ours also date to the same period. The Qantir drain is cut of a pillar inscribed with the names of Ramses II.

(2) From two pyramidions from Ezbet Rushdi El-Kebira L. Habachi deduced the presence of Royal tombs of the XIIIth Dynasty in the vicinity of Khata'na (L. Habachi *op. cit.*, pp. 471 ff.). A portal of a tomb of a certain Ḥwi who lived under Seti II was also found in the same locality. *See* Gauthier, *Une Tombe de la XIXe Dynastie à Qantir* (Delta), *Ann. Ser.*, XXXII, pp. 127 f.

existence of an Old Kingdom royal palace of a king called "Uni" is not improbable. As shown by L. Habachi the existence of a royal palace here in the Middle Kingdom also is not improbable. [1]

The building unearthed east of the temple, as compared to the mediocre houses around it, might have been a royal palace built by Amenemhat I or by one of his successors. At Qantir a little north of Ezbet Rushdi, evidences of XIXth and XXth Dynasty royal palaces were discovered by M. Hamza in 1928. [2] Labib Habachi believes that this district flourished in the three epochs, the Old, the Middle and the New Kingdoms. [3] Together with M. Hamza and W. Hayes, he identifies Qantir with Piramese. [4] Thus any supposition that the district was favoured as a summer residence by the Pharaohs of Egypt in the Old, Middle and New Kingdoms is not a matter of speculation.

As I have stated above the temple of Amenemhat I built at Ezbet Rushdi provides the first nearly completely preserved ground plan of a Middle Kingdom temple. During the New Kingdom we know that two types of temples existed, the so-called peripteral temple and the standard type of temple. [5] The peripteral temple is known from the XIth Dynasty temple at Deir El-Bahari and the shrine of Senusert I at Karnak [6] to derive from the Middle Kingdom. The origin of the standard type of temple has long been a matter of debate. The discovery of the temple of Amenemhat I at Ezbet Rushdi now closes this argument. Both types prevailing in the New Kingdom had their origin in the Middle Kingdom.

To end this report I would like to attract the attention of our Department to the necessity of excavating in the

(1) *See* n. 2, p. 222.

(2) M. Hamza, *Report on the Excavations of the Department of Antiquities, Ann. Serv.*, XXX, pp. 64 ff.

(3) *Op. cit.*, p. 444.

(4) *Ibid.*, pp. 444 f, 557 ff.

(5) Cf. Baldwin Smith, *Egyptian Architecture as Cultural Expression*, pp. 149 ff.

(6) *Ibid.*, p. 149 ff, H. Chevrier, *Rapport sur les travaux de Karnak, Ann. Serv.*, XXXVIII, pp. 567 ff. pls. CII, CIII.

cultivated lands around the area where I dug as well as between Ezbet Rushdi and Qantir. From the archaeological point of view the link between the town which existed in the Middle Kingdom at Ezbet Rushdi-Khataʿna-Tell Eddabʿa and the one which existed in the New Kingdom at Qantir is missing. We must confess that the theory which has Avaris in the area of these sites (1) lacks the concrete evidence which could only be supplied by a discovery indicating that there was here a metropolitan centre in Hyksos times.

Digging in the area between Ezbet Rushdi and Qantir might help to reveal clearly the situation in the Hyksos period and probably would settle this matter conclusively. (2)

SHEḤATA ADAM

(1) *See* n. 4, p. 225. Labib Habachi uses the expression "Avaris-Piramesse" to denote the district of Khataʿna-Qantir, *op. cit.*, p. 444.

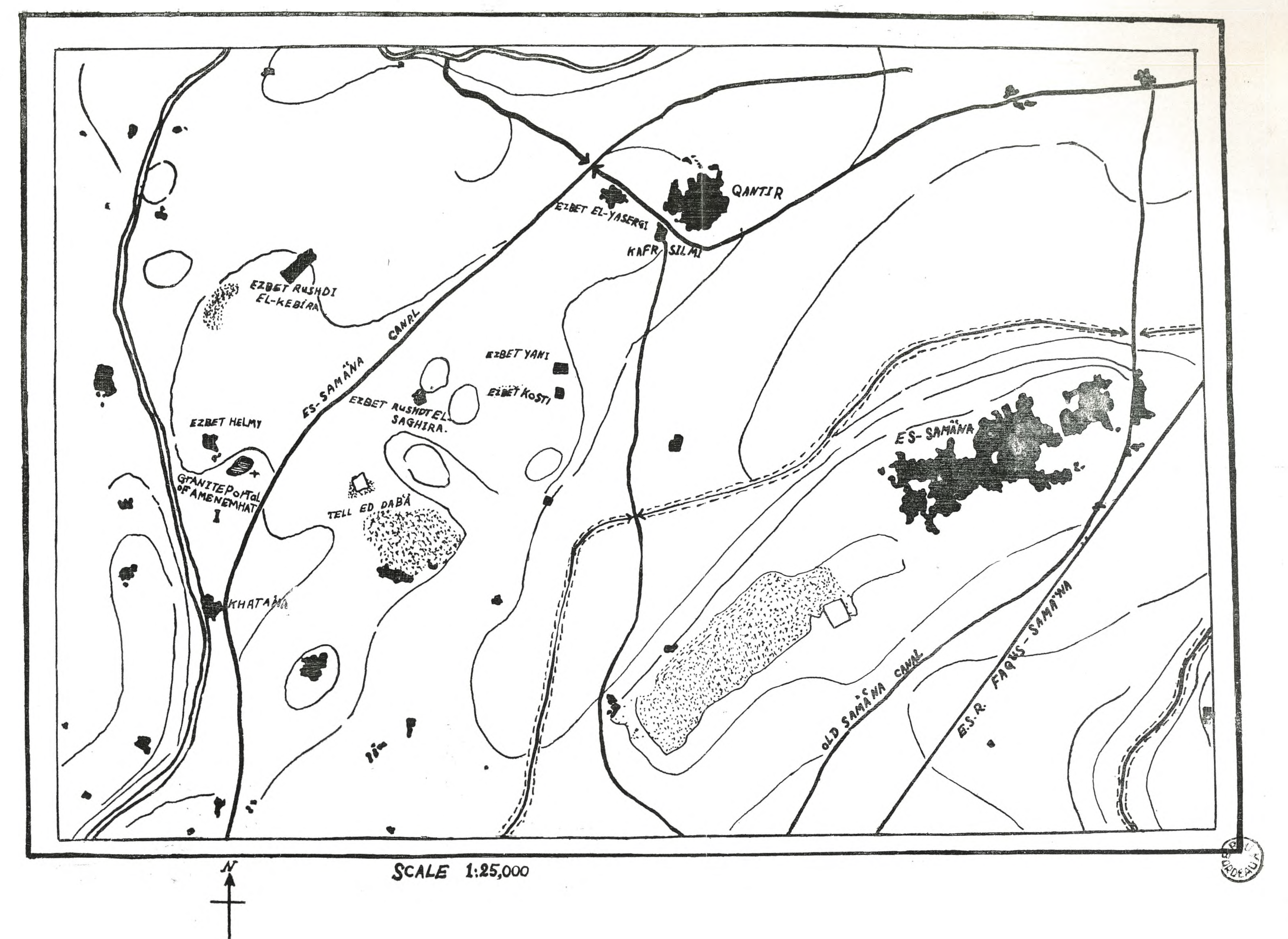
(2) *See* also my article, "*Recent Discoveries in The Eastern Delta, Ann. Serv.*, L V, pp. 305 f, 316—324.

e I dug as well as between
e archaeological point of
h existed in the Middle
Tell Eddab'a and the one
t Qantir is missing. We
has Avaris in the area of
ence which could only be
t there was here a metro-

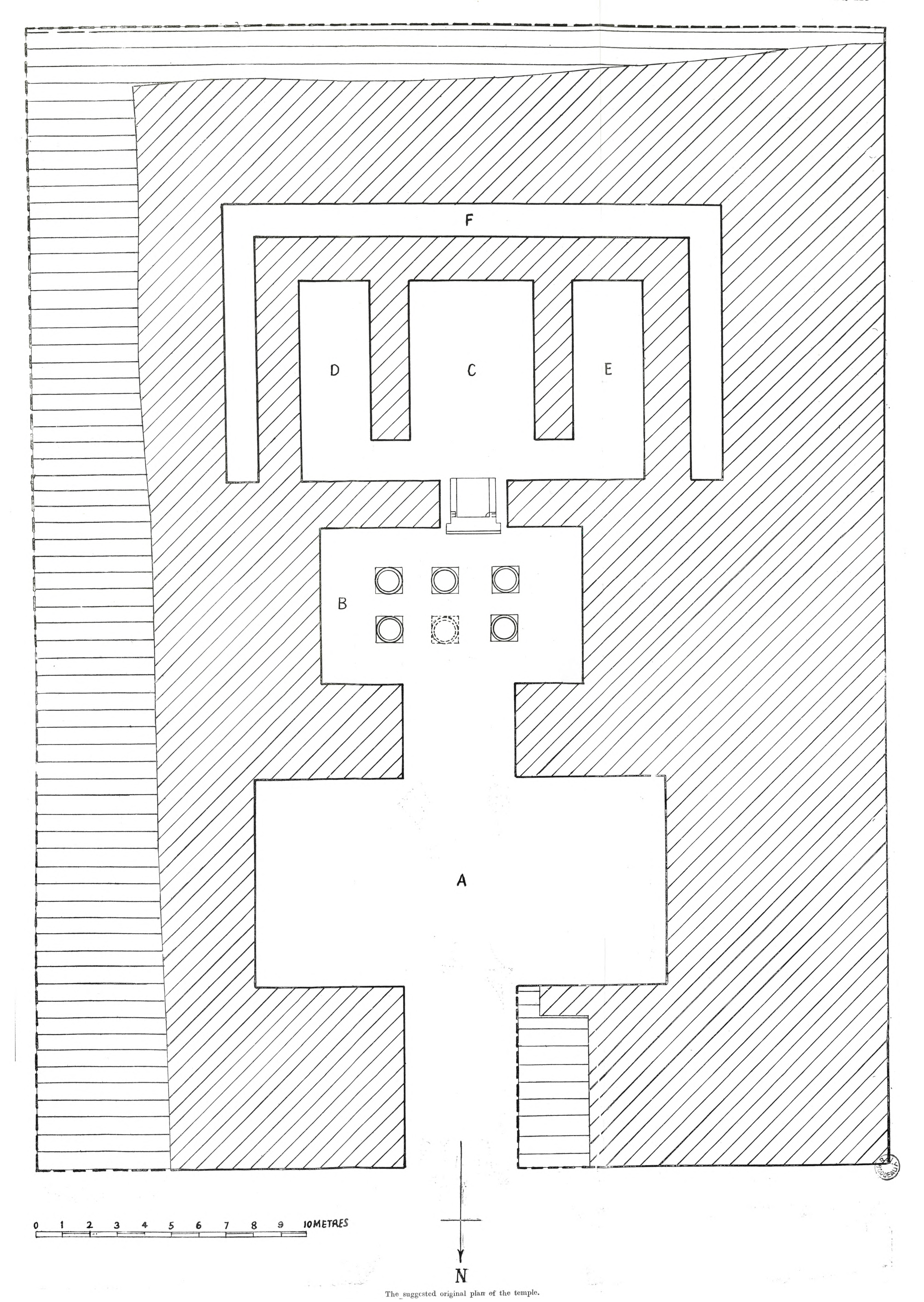
bet Rushdi and Qantir
ion in the Hyksos period
conclusively. (2)

SHEHATA ADAM

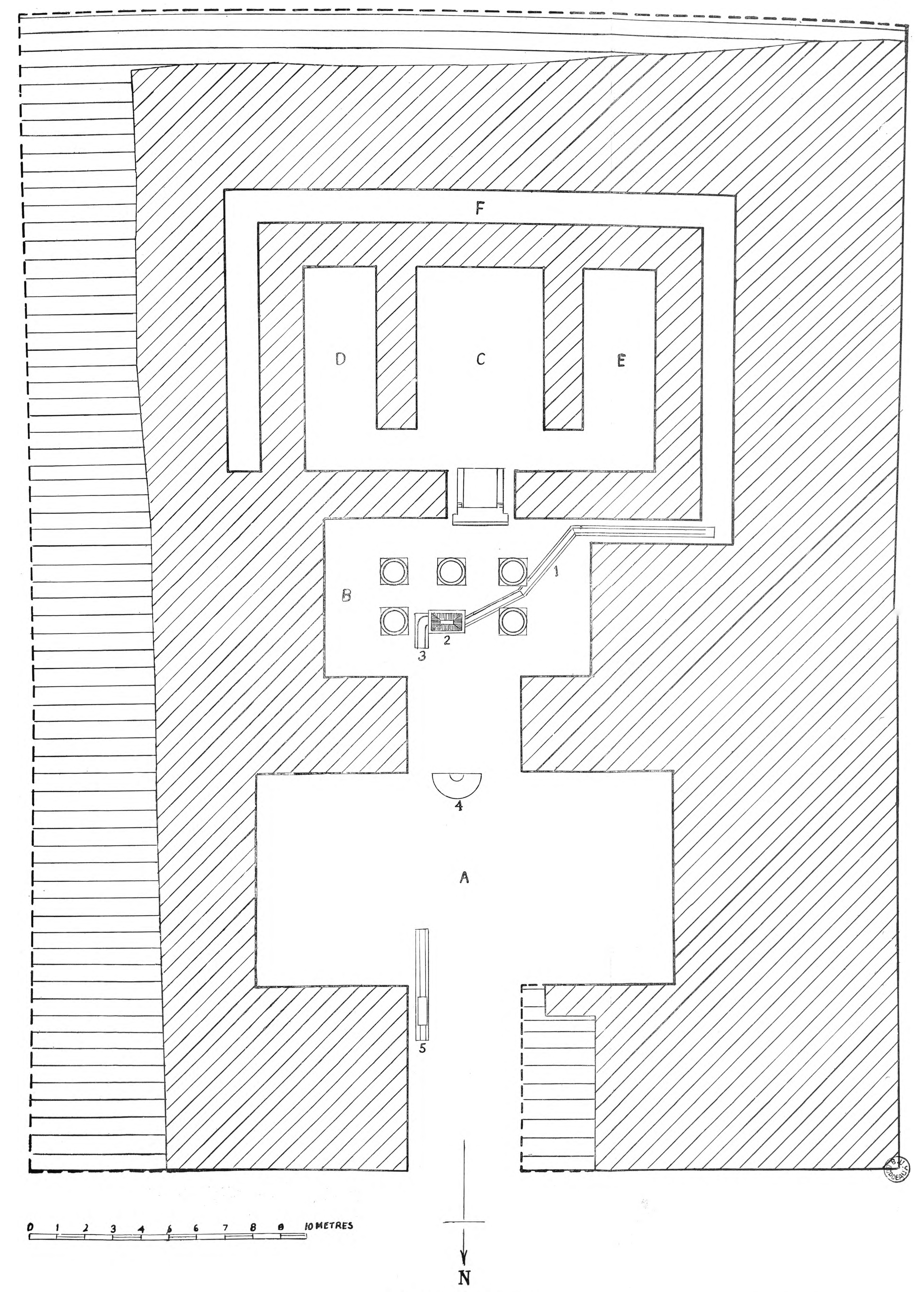
: also my article, "*Recent Dis-
n The Eastern Delta, Ann. Serv.*,
305 f, 316—324.



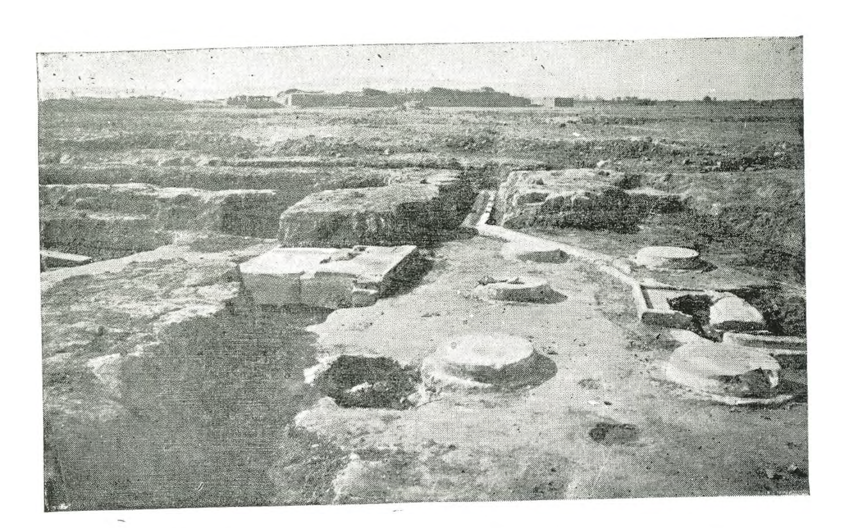
Pl. I



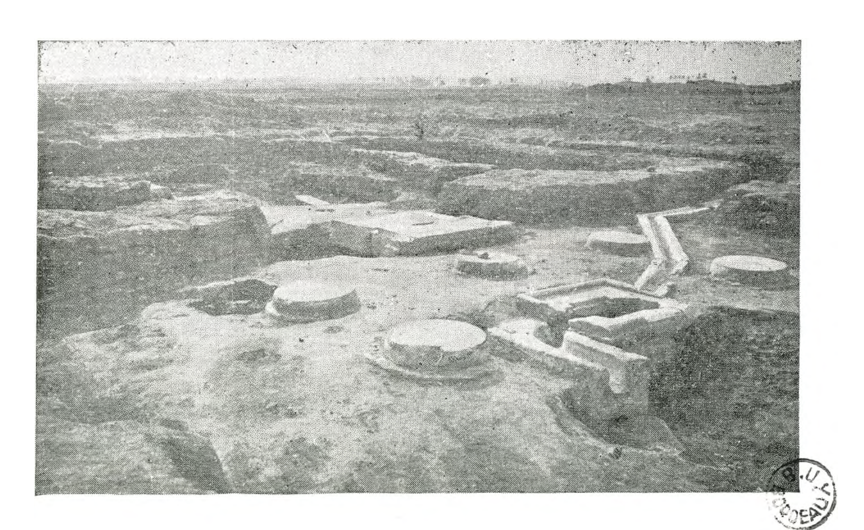
The suggested original plan of the temple.



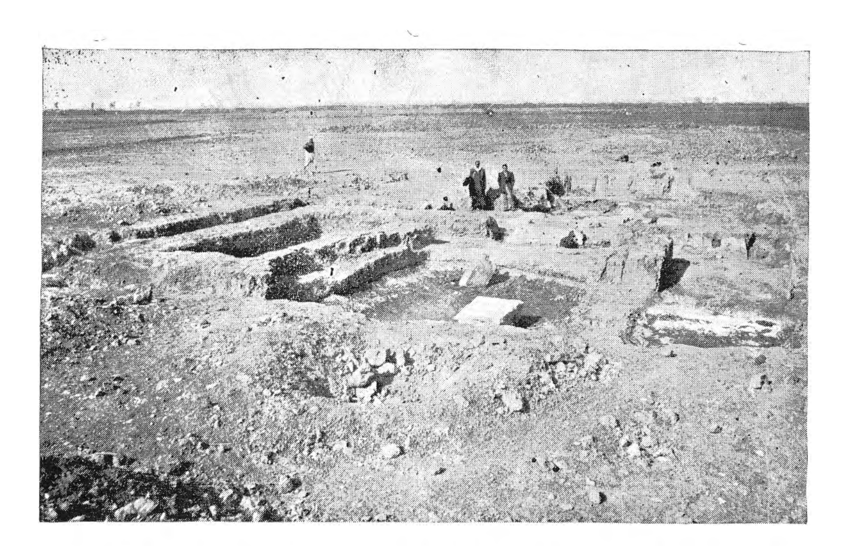
The temple with the drain as unearthed.



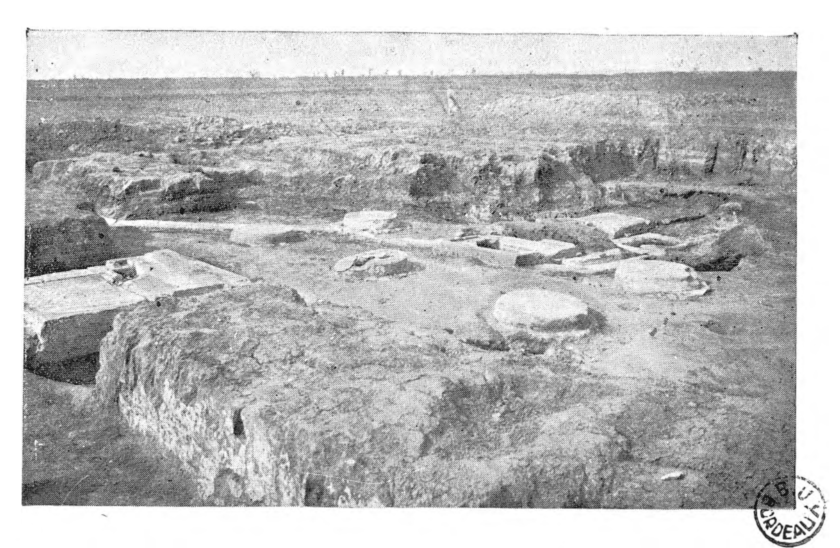
A.—The Middle Kingdom temple of Ezbet Rushdi (Phot. 1953).



B.—Another view of the temple particularly showing the hypostyle hall and the drain (Phot. 1953).



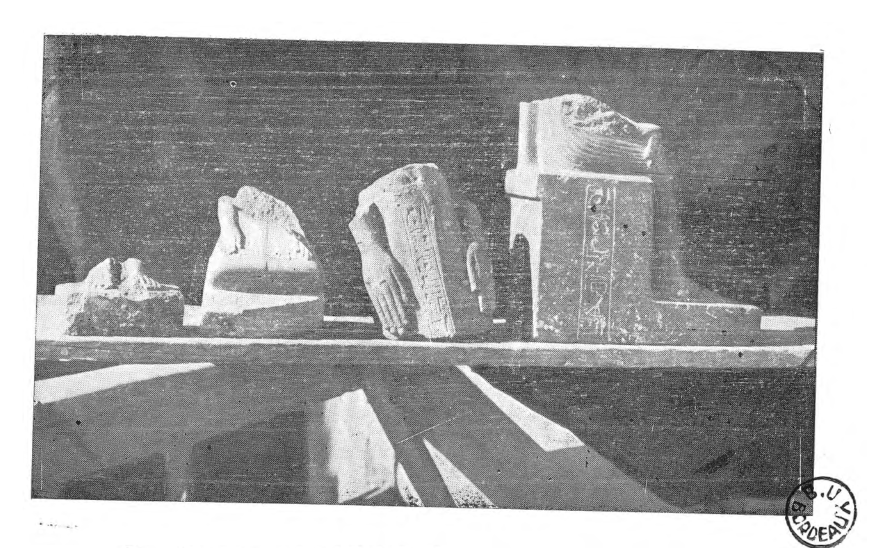
A.—The three sanctuaries of the temple of Ezbet Rushdi.



B.—Another view of the temple showing in particular the plaster on the walls of the western sanctuary.

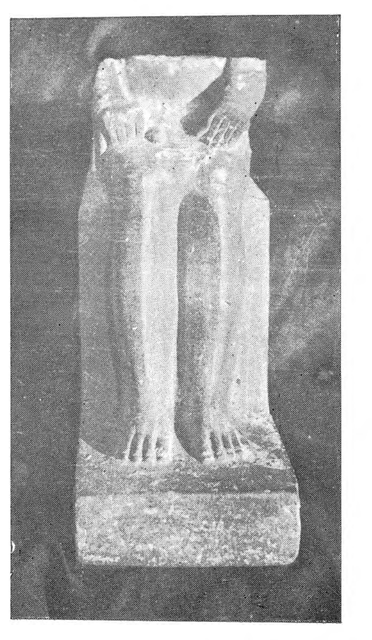


A.—The middle Kingdom royal statue found in the central sanctuary of the temple.

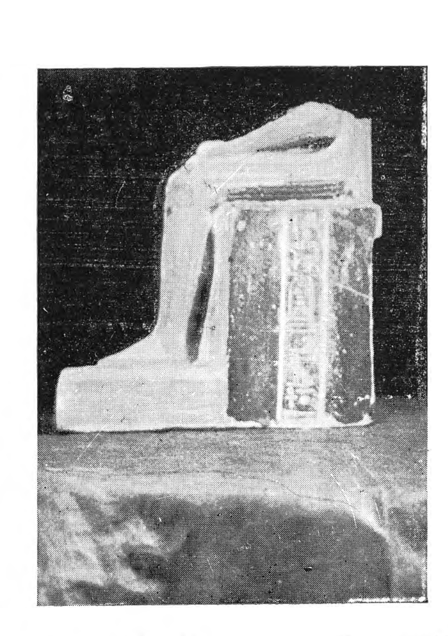


B.—Statues of officials found in the hypostyle hall of the t mp'e.

A

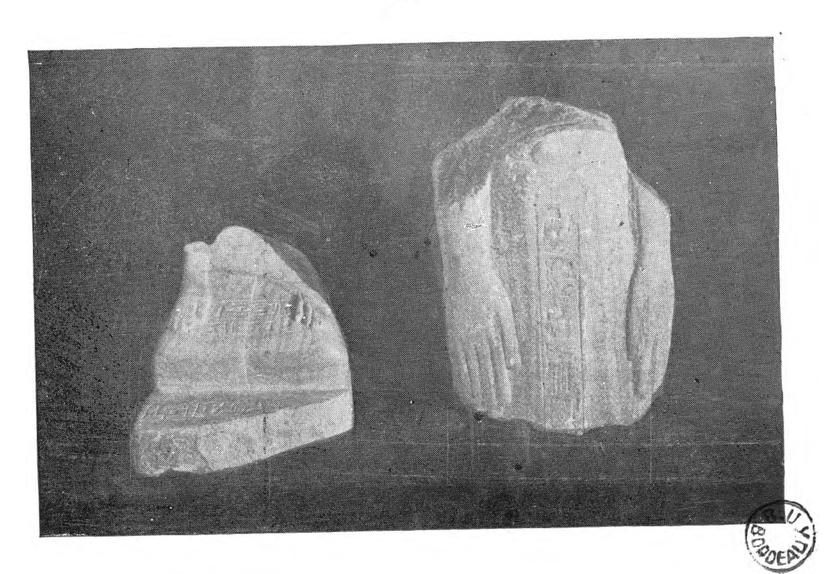


B



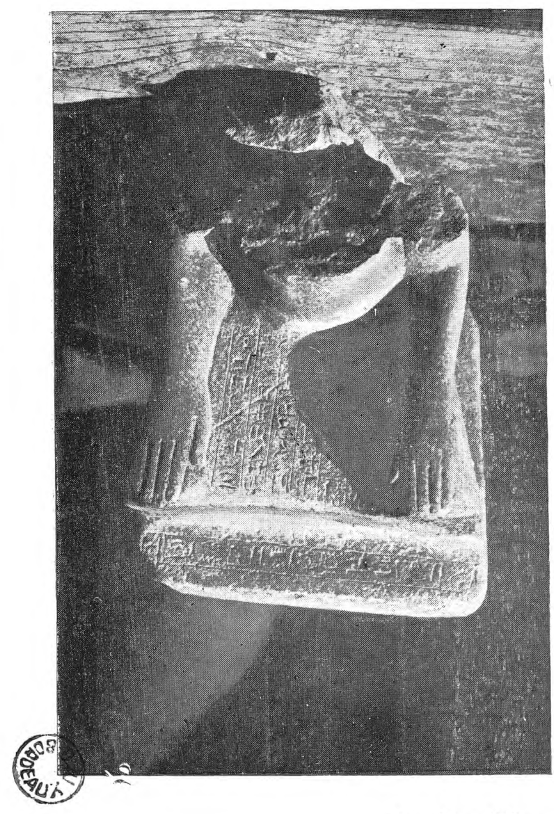
A, B.—The statue of Ankh-Ḥor.

C

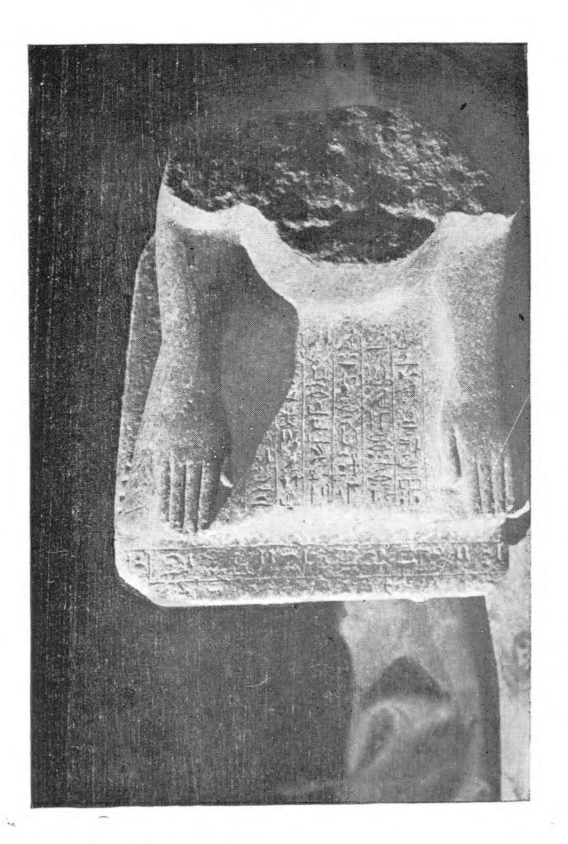


C.—The statues of Senusert and "*Imm (y)*".

A



B



A, *B*.—The granite statue of the seal bearer "*Imm (y)*".

Pl. VIII

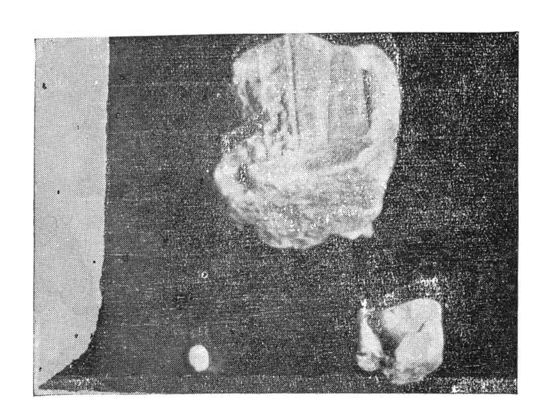
A



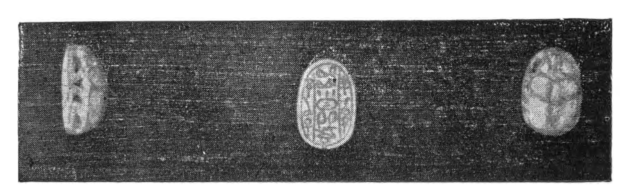
B



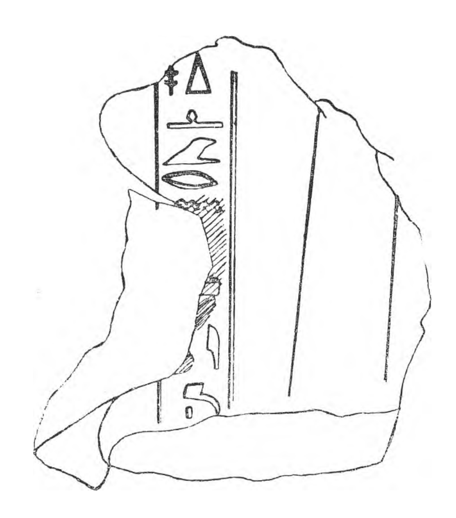
A, *B*.—The limestone stela of King Senusert III discovered in the temple.



A.—Objects found in the debris

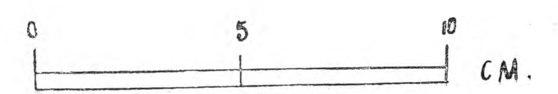


B.—The scarab of King Khyan

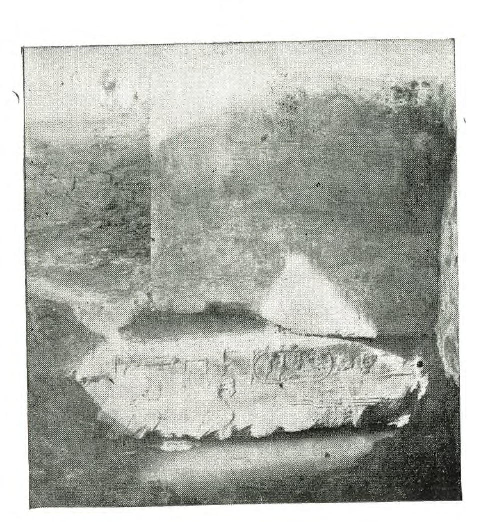


C.—A fragment found in the debris

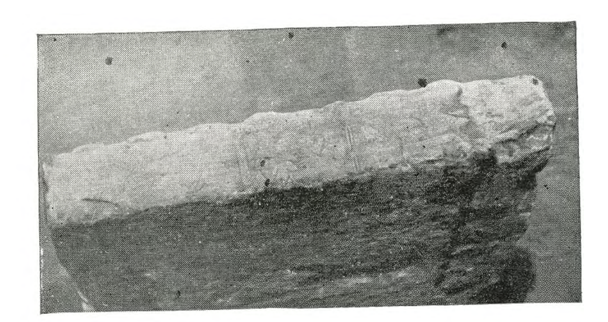




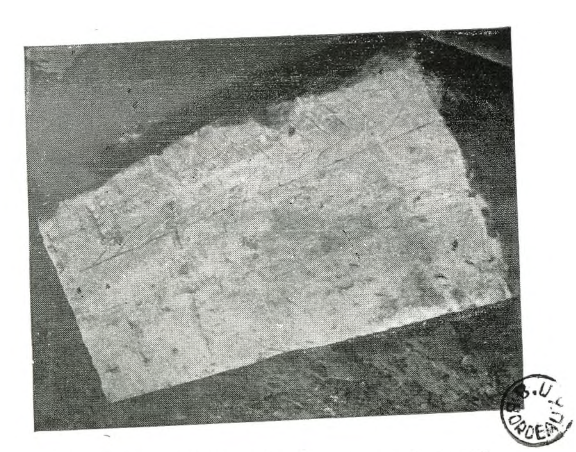
A



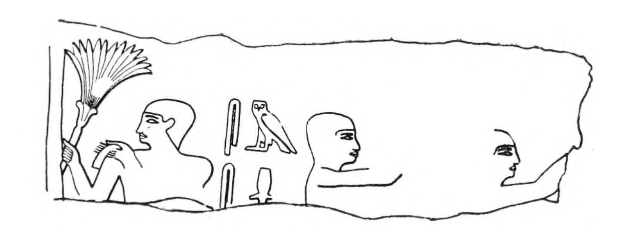
B



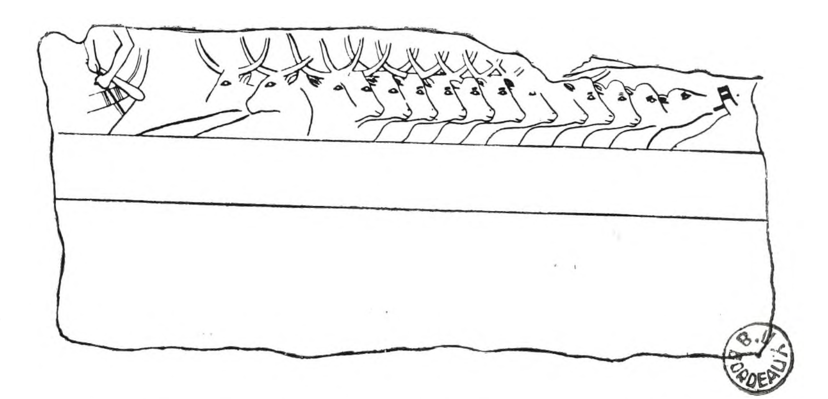
C



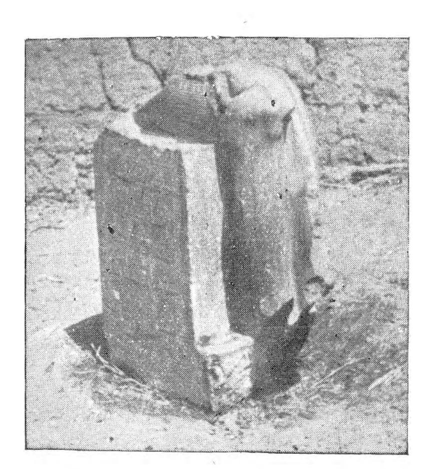
A, *B*, *C*.—The blocks re-used in the construction of the drain.



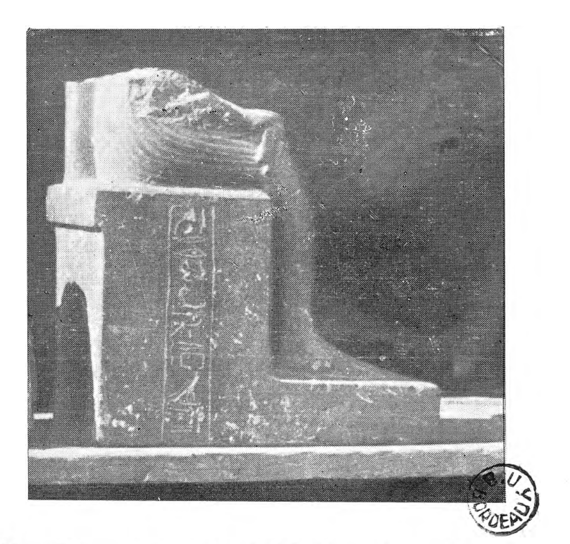
A.—A slab found in the foundation of the drain.



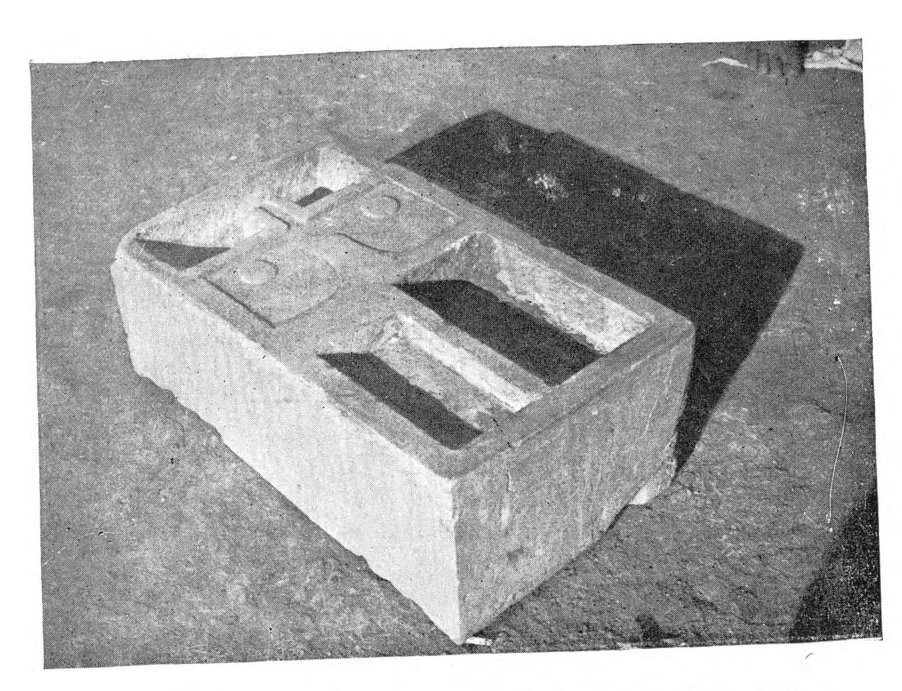
B.—An Old Kingdom block re-used in the construction of the drain.



A.—The granite statue found at Ezbet Rushdi in December 1950.



B.—The statue of Ankh-Ḥor found in the Hypostyle Hall of the temple.

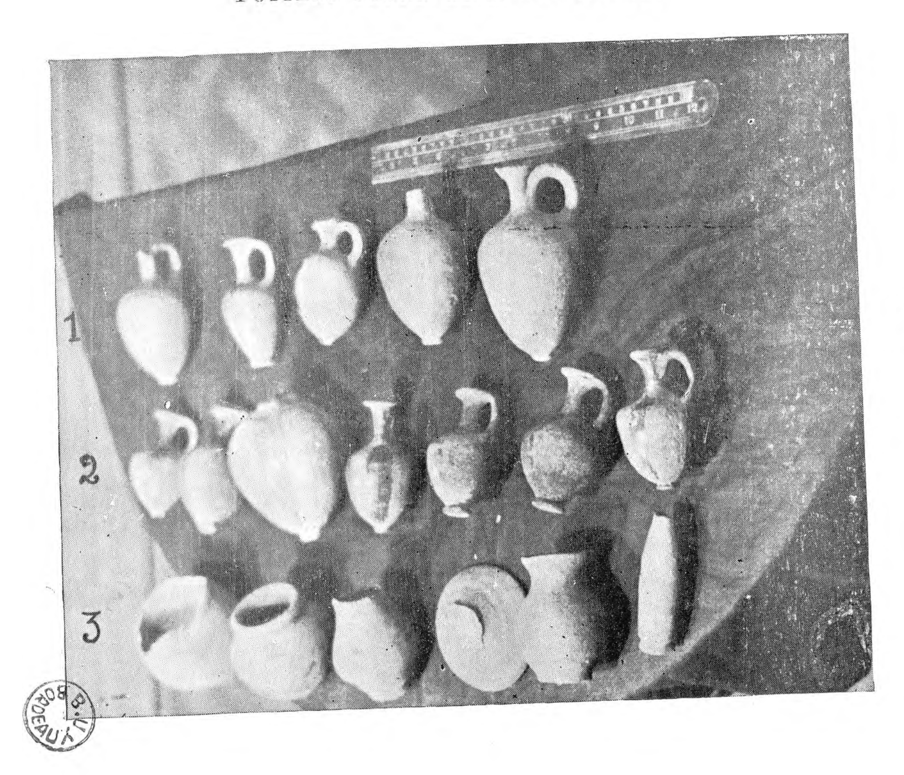


A.—A limestone offering table found in the Hypostyle Hall of the temple.



B.—The alabaster offering table found in the house east of the temple.

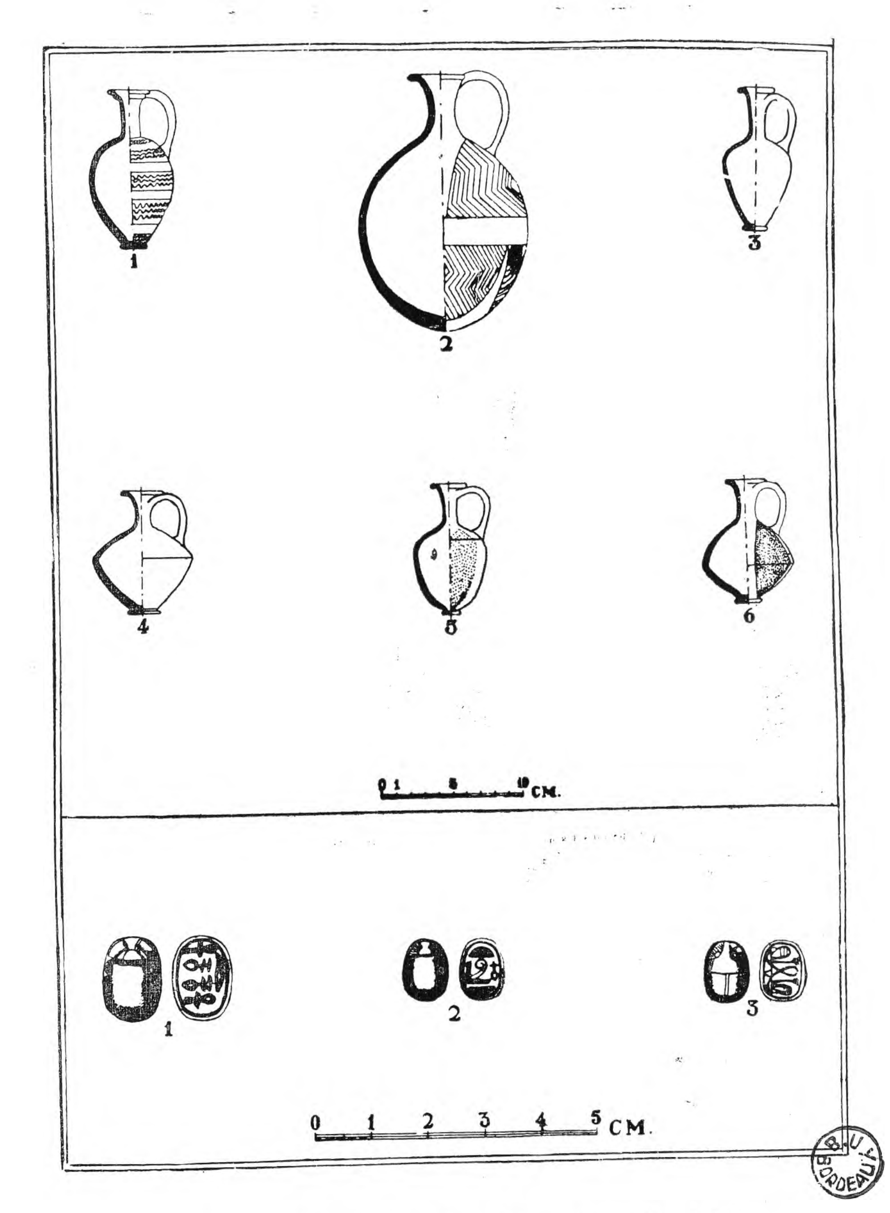
Pottery found at Ezbet Rushdi



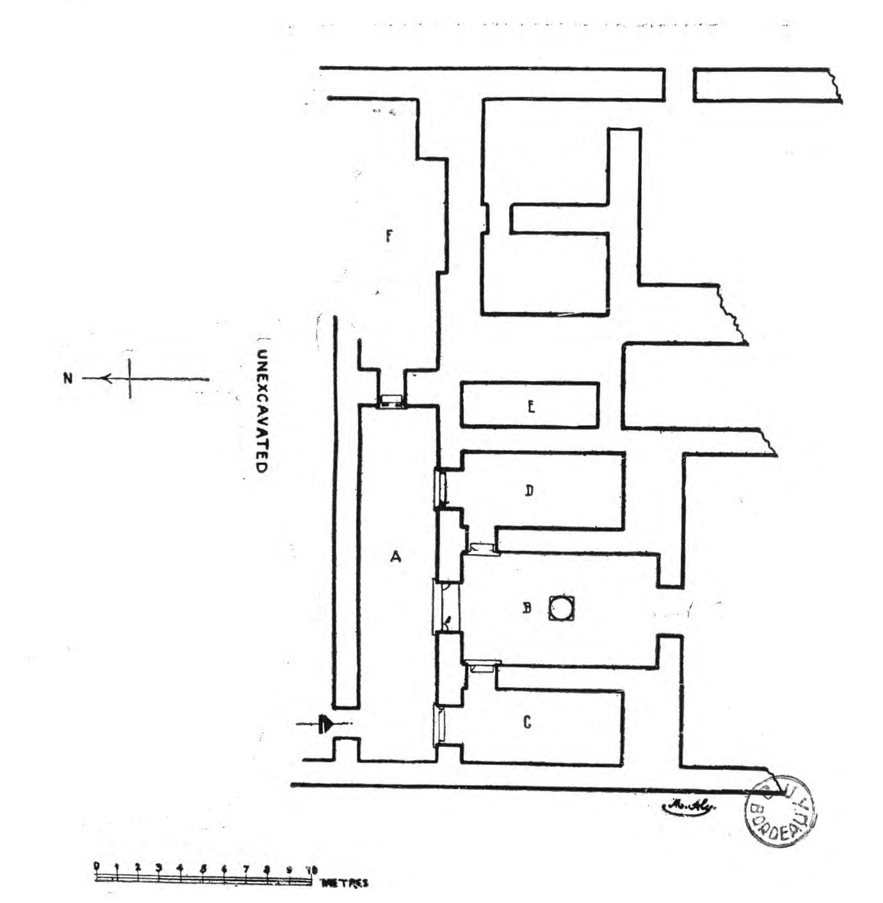
1 and 2.—Plain red and black incised juglets of the types known as "Tell-El-Yahudieh" ware.

3.—Middle kingdom types of Pottery.

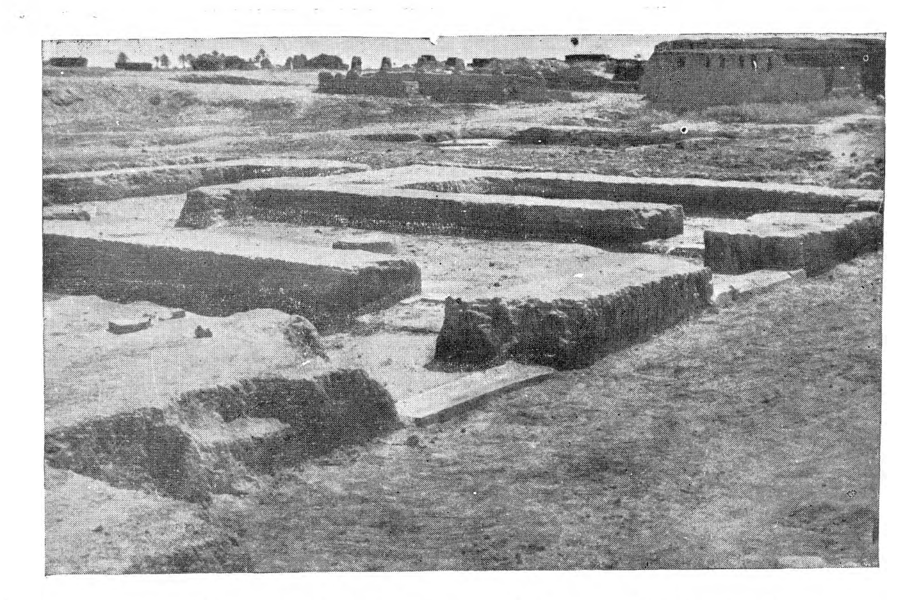
Pl. XV



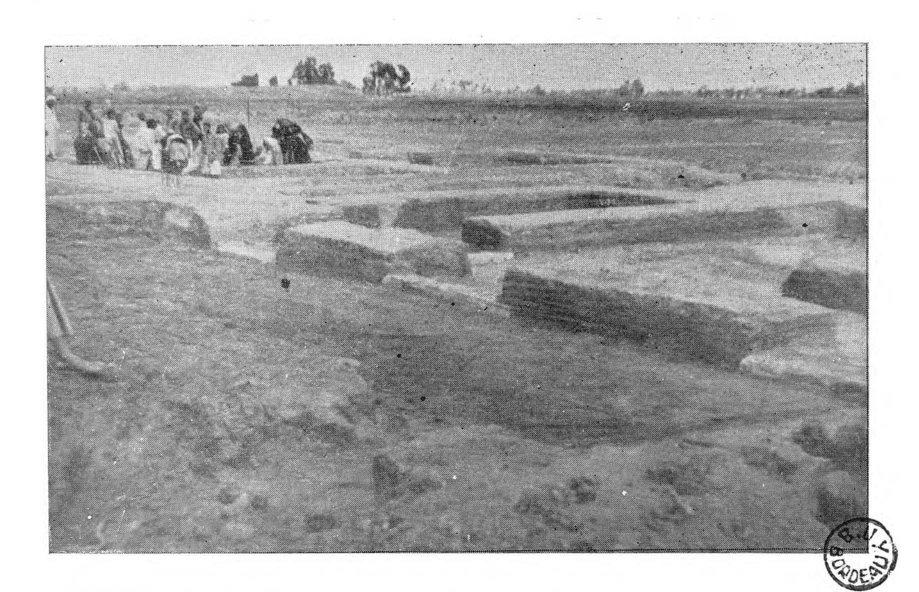
Pottery and scarabs found at Ezbet Rushdi.



Plan of the house unearthed east of the temple.



A.—View of the house unearthed east of the temple.

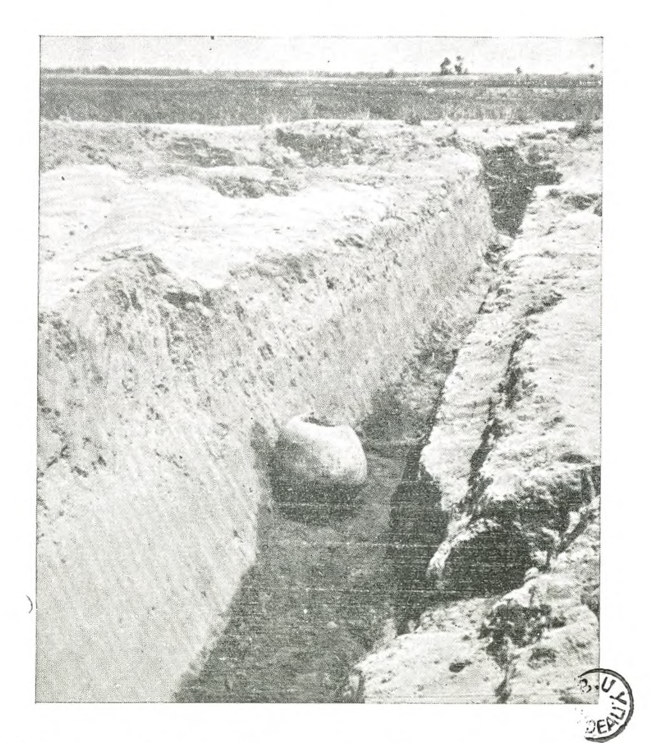


B.—Another view of the house unearthed east of the temple.

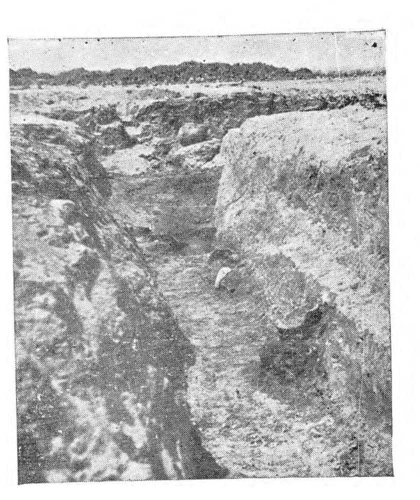
A



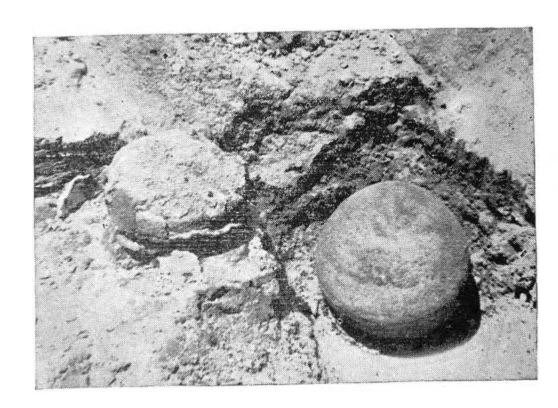
B



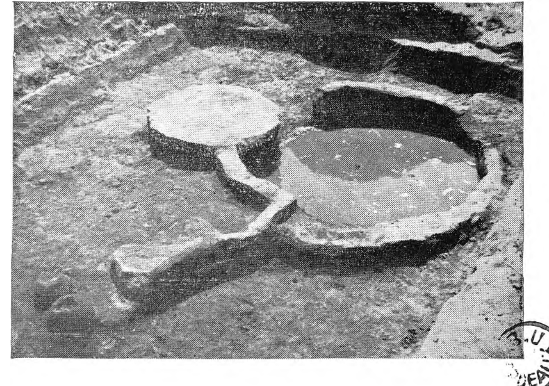
A, B.—The thick walls discovered west of the temple.



A.—Remains of mud-brick buildings west of the temple.



B.—An oblong jar found turned upside down.

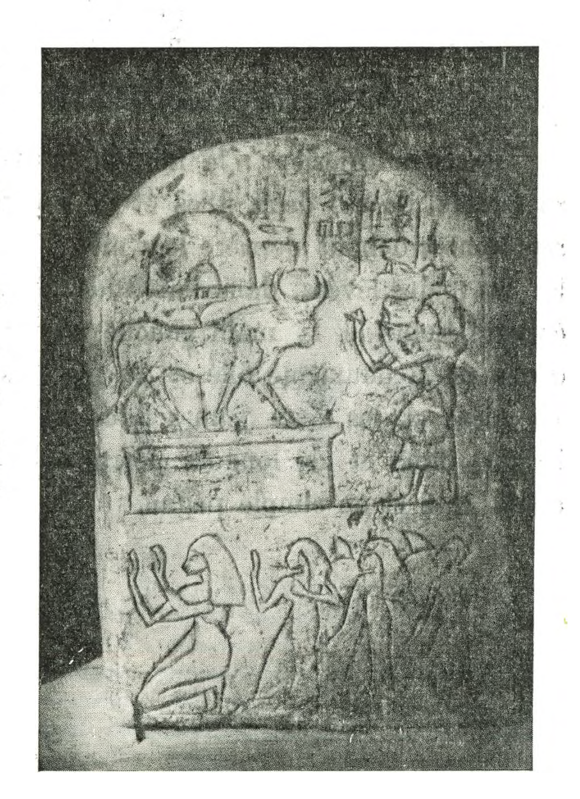


C.—A circular structure found west of the temple.

STÈLE CONSACRÉE AU TAUREAU MNÉVIS [1]

PAR

H. S. K. BAKRY



Haut. 29,5 cm. Larg. 20 cm. Calcaire. Héliopolis. [2] XIX[e] dyn. Nombreuses éraflures.

Stèle cintrée dans sa partie supérieure.

Registre supérieur où le nom de Mnévis est écrit d'une façon curieuse :



---

(1) No. d'inventaire G. 165.—On peut ajouter cette stèle à la liste de M. ʿAbdel Ḥamīd Zāyed dans son article, *Quelques monuments inédits relatifs au culte du taureau Mnévis*, Le Caire, 1956, p. 31.

(2) Trouvée au nord de ʿArabel-Ḥeṣn, entre le canal de Tewfiquieb et le drain de Mostorod. C'est le site de la nécropole des taureaux sacrés d'Héliopolis. Cf. Daressy, *Ann. Serv.* XVIII, 53-4.

“ *Mnévis, le grand dieu, le Seigneur du ciel.*”

Le taureau dont les cornes encadrent un disque solaire est dressé sur un socle en forme de petite chapelle. Derrière l'animal sacré, il y a un éventail. Le donataire de la stèle, debout devant le taureau, est en prière. Il est vêtu d'une longue jupe et porte une longue perruque. Au-dessus du donataire: *Iwn.j* (*l'Héliopolitain*). (1)

Registre inférieur : la famille du défunt est composée de sa femme, de ses deux filles et de son fils ; les enfants sont représentés debout derrière leur mère. La femme est agenouillée, les mains levées, dans l'attitude de la prière. Chacun des enfants tient de la main gauche une fleur de lotus ; les bras droits de la deuxième fille et du fils sont tendus obliquement. La mère et les deux jeunes filles sont représentées avec de longues jupes et de longues perruques tandis que le fils a le crâne rasé et un simple pagne.

H. S. K. Bakry

(1) Cf. Ranke, H., *Personennamen*, I S. 17 (22) ; (23).

LE TABLEAU D'OSIRIS ET LES DIVISIONS V, VI ET VII DU LIVRE DES PORTES (*suite*)

PAR

ALEXANDRE PIANKOFF

La VI[e] Division

Cette Division se rencontre sur les monuments suivants:

SIs, Séti I (sarcophage). (1)

O., Osiréion. (2)

R. III, 1 et R. III, 2, Tombeau de Ramsès III, deux fois. (3)

R. VI, Tombeau de Ramsès VI. (4)

I ntroduction.

Une colonne :

→ R. VI ... O. ... (5) ... R. VI ... (6)

(1) Sur quelques fragments du couvercle du sarcophage du roi au musée Soane à Londres. Voir : J. Bonomi and S. Sharpe, *The Alabaster Sarcophagus of Oimenepthah I, King of Egypt*, London, 1864, pl. 18. Un autre fragment est reproduit par E. A. Wallis Budge, *The Egyptian Heaven and Hell* (*Books on Egypt and Chaldea*), Vol. II, p. 176.

(2) Frankfort, *The Cenotaph of Seti I at Abydos*, Vol. II, pls. LVIII et LIX.

(3) Cette Division se trouve dans la Salle R. du tombeau de Ramsès III (B. Porter and R. L. B. Moss, *I. The Theban Ñecropoïis*, p. 14, plan.). Sur la paroi du fond sont les deux premiers registres (R. III, 1) Sur la paroi de droite (R. III, 1) et la paro de gauche (R. III, 2) sont les textes et les représentations du 3ème registre répétés deux fois. Le pylone manque. Voir : Champollion, *Ñotices*, I pp. 415-416. E. Lefébure, *Les Hypogées royaux de Thèbes* seconde division, *Ñotices des Hypogées*, p. 104,.

(4) E. Lefébure, *Les Hypogées royaux de Thèbes*, p. 50, pls. 30-31 ; Piankoff *The Tomb of Ramesses VI*, *Texts*, pp. 178-184 et *Plates*, pls. 39-40. Cette version est la mieux conservée.

(5) O.

(6) O.

Nom de la porte : sic (R. VI).

Légende de l'Uraeus supérieure : (R. VI).

Légende de l'Uraeus inférieure :

Nom du gardien supérieur :

(R. VI) ? (O.).

Légende du gardien supérieur : (O.).

Nom du gardien inférieur : (O.).

Légende du gardien inférieur : (O.).

Légende des neuf divinités placées l'une au-dessus de l'autre :

(R. VI)) (O.).

Textes des neuf divinités :

Une colonne :

O.

R. VI

Battant[1]

Le nom du serpent ne se rencontre que dans le texte.

Texte :

O. 1 (2)

O. 2 (3)

(1) Le battant reproduit par Budge, *The Egyptian Heaven and Hell*, Vol. II, p. 169 est celui de la Vème Division, tombe de Seti I. Voir : Annales du Service, t. LV, p. 158, note 1.

(2) R. VI.

(3) R. VI.

Registre Supérieur.

Au premier registre sont représentés deux groupes : 12 dieux

(pour) (R. VI) portant des corbeilles sur leur têtes et 12 autres, les (O.), portant la plume .

TEXTE DU PREMIER GROUPE :

R. VI (1)

R, VI

R. III (2)

(1) Ce passage se rencontre seulement dans R. VI et avec des lacunes dans R. III. Dans R. III : sic

(2) Manque dans R. VI.

(3) SIs id.

TEXTE DU PREMIER GROUPE (*suite*)

SIs. (1)

R. VI

(2)

(3)

(1) Cf. : Budge, *The Egyptian Heaven and Hell*, Vol. II, p. 176 ; R. VI : sic

(2) Seulement dans R. VI.

(3) O.

Texte du Deuxième Groupe

R. VI

O. R. VI

sic (4)

(1) (2) (3)

(1) O. .

(2) R. III id.; dans R. VI manque;

(3) O. ...

(4) SIs. ; O. .

Texte du Deuxième Groupe (*suite*)

(2) (3) (4) (5) (6)

(1) SIs. ... ; O. .

(2) SIs. ; O. .

(3) O. .

(4) O. .

(5) O. .

(6) O. ; pour: *tp t3 m m3ʿtyw n t3.sn (?)*.

Deuxième Registre.

Comme dans les Divisions précédentes, le dieu criocéphale se tient debout dans sa barque et est halé par quatre . Le dieu est debout dans un naos enveloppé par le serpent. A l'avant et à l'arrière de la barque sont R. III et R. III.

Dans O. et R. III, le roi est représenté à genou devant le naos.

La barque se dirige vers un groupe entre deux personnages qui s'appuient sur un bâton, ce sont et .

Le groupe est composé de sept auxquels sont attachés des « ennemis » . Ils personnifient Ra (O., R. III, SIs., R. III), Atoum (O.), Khepri ( ) Shu (R. VI), Geb (R. VI), Osiris (O.) et Horus (O.); devant et derrière chaque est une momie debout (dans O.). Dans SIs., R. III et R. VI, ce sont des personnages enveloppés d'une gaine, les mains croisées sur la poitrine. Ils sont sept dans R. VI (le personnage devant le premier manque) et n'ont pas de nom ; ils sont huit dans O. et R. III. Ils sont dénommés dans SIs. O. et R. III, sauf le premier qui reste toujours anonyme.

Le deuxième : (?) O. ; R. III.

Le troisième : SIs. O. ; R. III.

Le quatrième : O. ; (?) R. III.

Le cinquième : SIs. ; (?) O. ; R. III.

Le sixième : SIs. ; O. et R. III.

Le septième : et O. ; R. III.

Le huitième : et O. ; R. III.

Texte des Hâleurs

R. VI (1)

R. III (3)

R. VI

(2)

(4)

O. (5)

(1) O.

(2) R. III ; O. id. (?).

(3) R. VI col. laissée en blanc. On ne voit que . O. (?) ...

(4) R. III .

(5) R. VI .

Texte du Deuxième Groupe

R. VI

R. VI (2)

(4)

(6)

(8)

O. (3)

R. VI

(7)

(5)

(1)

O. (2)

(1) O. .

(2) O. R. III *spr r.*

(3) R. III .

(4) SIs., R. III id. ; O. *spr r.*

(5) SIs. ; O. id. ; R. III *n* manque.

(6) SIs. et R. III id. ; O. *s33w.ṯn.*

(7) O. *nṯṯn.*

(8) SIs. *ἰw nṯrw.*

Texte du deuxième Groupe (*suite*)

(1) SIs. *iw*.
(2) O. *sip* ; R. VI
(3) O. id.; R. VI *wḏ*,
(4) O. *wḏ-f n ṯn*.
(5) O.
(6) O.
(7) R. VI

Troisième Registre.

Au troisième le dieu appuyé sur un bâton s'adresse à deux groupes de personnages. Premier groupe : 12 dieux qui s'inclinent chacun devant un énorme épi. Ce sont les (O.) R. VI.

L'autre groupe (7 dans R. VI et 8 dans O.) porte des faucilles, Ces dieux sont dénommés :

(O.).

Texte du Premier Groupe

R.VI O. R.VI

O. R.VI (1)

O. (3) (2) (4) (5) (6) (7)

(1) R. III 1, R. III 2 id.; O.

(2) O. R. III 1, R. III 2. *m tꜣ r ꜣḫwt*

(3) R. III 1 et R. III 2 *prr.f*; R.VI *pr.f*.

(4) R. VI *ꜥp.f*.

(5) *n* manque dans R. III 1, R. III 2 et R. VI.

(6) R. III 1 et R. VI

(7) *n* manque dans R. VI.

Texte du Premier Groupe (*suite*)

R.VI (1) (2)

(1) SIs. ; R. VI

(2) *n* manque dans SIs. et O.

Texte du Deuxième Groupe

R.VI (1)

(2)

(4)

(5)

O. (3)

(1) O. .

(2) O. .

(3) R. VI .

(4) Seulement dans O.; dans R.VI .

(5) R. VI .

Texte du Deuxième Groupe (*suite*)

O. (1)

R.VI

sic.

(2)

etc.

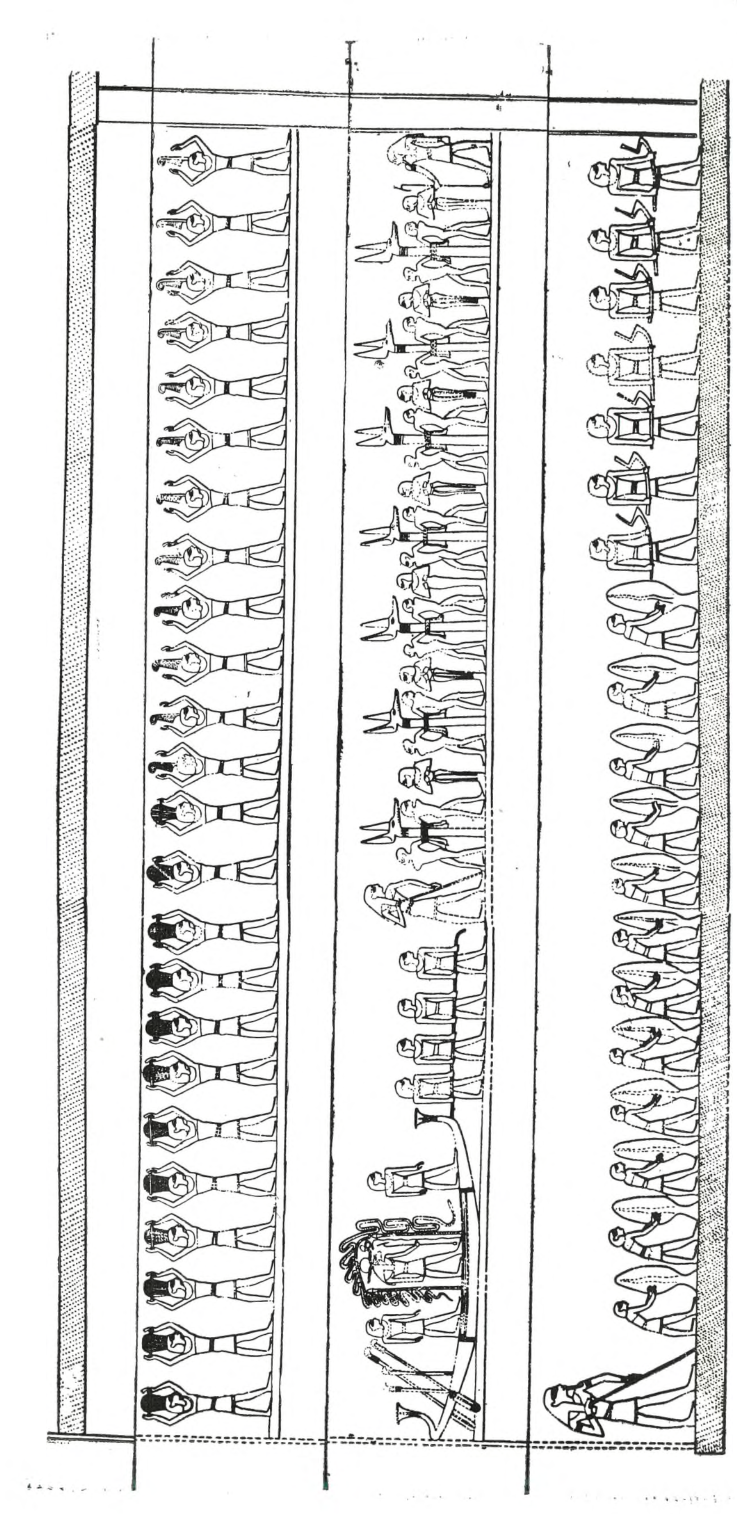
(*à suivre*)

A. Piankoff

(1) *n* manque dans R. VI.

(2) Dans O. suit la formule : *íw wdn. tw tp tȝ n nswt mn-mȝʿt-Rʿ*...

Pl. I



THE FOUR-FEATHERED CROWN OF AKHENATEN

BY

MOHAMMAD HASAN ABD-UR-RAHMAN.

The remains of a series of colossal statues [1] of Akhenaten, began to be found in 1925, some distance to the east of the great Temple of Amun at Karnak, on the site of a temple which he ere ted to the Aten in the early years of his co-regency with Amenhotpe III before the schism and before changing the name. They originally stood against the pillars round a peristyle court. Instead of being in the jubilee-costume or in the mummy wrappings as Osiris, they show the king as a vital terrestrial ruler in the costume of the living [2] with bracelets and pectorals bearing the early names of his god the Aten instead of his own names. They show him in the same time wearing crowns which differ from those worn by companion Osiride statues. They are now kept in Cairo Museum and the Karnak magazine.

Of these forty fragmentary sandstone colossi, four at least must have worn the *nemes* surmounted with four ostrich feathers. Only the lower part of the feathers is visible on the one exhibited in Cairo [3], whereas the feathers (H. 0,80 m.) are completely preserved on another head of the same series kept in the museum magazine (pl. I). The *nemes* of this crown is

---

(1) Cf. Chevrier, *An. Serv.*, t. XXVI (1926), pp. 119-130; t. XXVII (1927), pp. 134-153; t. XXXI (1931), pp. 81-97; Aldred, *New Kingdom Art*, 102-104; Drioton-Vigneau, *Musée du Caire* (éd. Tel), pl. 95; Capart, *Statuaire*, pl. 339; Vandier, *La Statuaire Égyptienne*, pl. CVIII, 4-6.

(2) Except one (*J.E.* 55938) naked and sexless. Cf. note (3) p. 249.

(3) *J.E.* 49529.

either entirely smooth or having the hair tressed in place of the lapels and a cylindrical tress on both sides of its hinder part [1].

The feathered crown thus introduced by Akhenaten, calls to mind the King's Horus name : *Ḥr kꜣ nḫt kꜣ šwty* 'Horus victorious-bull, high-of-feathers [2], which includes a characteristic epithet of Onuris : [hieroglyphs] *Kꜣ šwty* 'high-of-feathers'.

I wish to suggest that the feathers in Akhenaten's crown are those of Onuris-Shu ([hieroglyphs] *In-ḥrt Šw*) (Fig. 1) who was called "the god of the four feathers [3]" and who was closely associated with the sun-worship [4]. The feathers of this god are, as a rule, straight feathers, with a central quill, arranged the four abreast or cylindrically. Yet there are cases when the straight feathers are replaced by ostrich ones [5] ([hieroglyph]) like the ones in the crown under consideration.



Fig. 1—Onuris



Fig. 2—Shu upholding the Heavens with his arms.

If my suggestion is correct, the four-feathered crown would afford an archaeological evidence of the connection between Onuris-Shu (=Rēʿ=Aten) and Akhenaten whose accession was, as Gunn says [1]: "the occasion of a return to kingship for the Sun-god, under the name of Aten"; which is also referred to by the words "who has returned as Aten" in the later form of the name of the god Aten. This is also proved by the inscription of the names of the Aten on the Karnak colossi instead of the name of the King himself. Thus, accepting that Akhenaten represented himself by these statues as assimilated to his god, the Aten [2], we can say that the extraordinary expressionist art of that period intended to represent by the Karnak colossi—in which the desire to approach feminine characters is very clear, especially in the one naked and sexless [3] (Pl. II)—a material expression of the motherhood attributed to the god Aten in being "the Father and Mother of all that he has made [4]"

Moḥammad Ḥasan Abd-ur-Raḥman

(1) Chevrier, *An. Serv.* t. XXVI (1926), pp. 125 and 127.

(2) Gauthier, *Le Livre des Rois d'Égypte*, XVIII, p. 345 (VI), p. 346 (VII), p. 349 (XVII C.).

(3) Junker, *Die Onurislegende*, p. 54.

(4) For establishing the equation Aten= Shu (Fig, 2)=Ḥarakhte=Rēʿ which seemed to be the chief purpose of the earlier form of the name of the Aten : "Rēʿ lives, Ḥarakhte, who rejoices on the Horizon in his name 'Shu who is Aten'.", see: Gunn, *J.E.A.* IX, pp. 168–176. Also see: Vandier, *La Religion égyptienne*, p. 66.

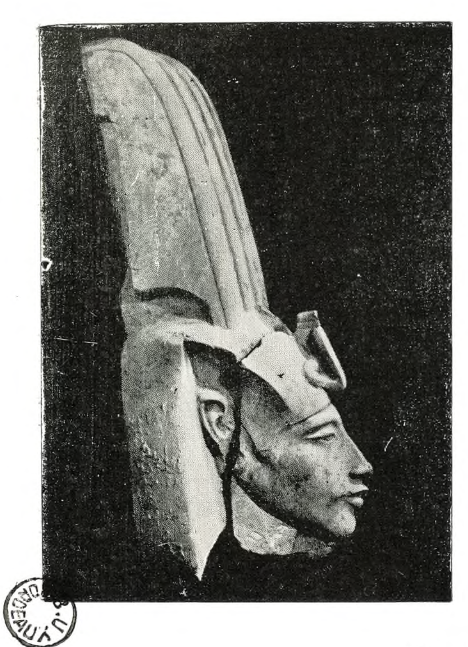
(5) Cf. Daressy, *Statues de Divinités* : Ptaḥ-patèque (*Cat.* Nos. 38807–38809, p. 202, pl. XLII); Thueris (*Cat.* Nos. 39162 and 39164); Horus (*Cat.* Nos. 38166–33170, p. 50, pl. X, and No. 38200, p. 58, pl. X).

(1) Cf. Gunn, *op. cit*, p. 176 (10).

(2) Cf. Aldred, *op. cit*, pp. 73–74.

(3) Cairo Entry No. 55938.

(4) Cf. Gunn, *op. cit.*, p. 175 (8); Davies *El-Amarna*, IV, pl. 32, right.







The Four-feathered Crown of Akhenaten

Pl. I



Cairo Entry No. 55938.—The naked and sexless colossal statue of Akhenaten

Corrections

P. 32, ligne 2.—*Au lieu de* : ones ones, *lire* : ones.

P. 95, ligne 15.—*Au lieu de* : 𓋴𓍿𓏏, *lire* : 𓋴𓍿𓈖𓏏.

P. 154, ligne 10.—*Au lieu de* : Nouve, *lire* : Nouvel.

P. 162, ligne 2.—*Au lieu de* : 𓋴𓇳𓂋𓏛, *lire* : 𓋴𓐍𓂋𓏛.

P. 235, ligne 1.—*Au lieu de* : 𓋹𓐍, *lire* : 𓋹𓈖𓐍.

P. 247, ligne 4.—*Au lieu de* : he ere ted, *lire* : he erected.

TABLE DES MATIÈRES

Imprimé à l'Organisme Général
des Imprimeries Gouvernementales, Le Caire,
MOHAMED EL-FATEH OMAR
Administrateur-délégué

Org. Gén. Imp. Gouv. 6780-1958-400 ex.

6780 1959-400 ex.



ANNALES DU SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'EGYPTE.—Tome LVI